427

B. Winthrop.

1870.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lettresemilies03demo

R
D

LETTRES
À ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE

PAR

C. A. DEMOUSTIER.

TROISIEME PARTIE.

A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCCC IX.

421635
6.4.44

À ÉMILIE.

Au château de L...

Je vous écris, Émilie, dans ce cabinet tranquille où vous aimez si souvent à vous recueillir.

Cet asile devient pour vous
Le temple des vertus, des talents, de la gloire.
Ah! que j'y tombe à vos genoux,
Il deviendra mon oratoire.

Quoi qu'il en soit, votre goût pour cette aimable cellule est bien selon mon cœur.

J'aime un simple réduit qu'un demi-jour éclaire;
Là, mon cœur est chez lui. Le premier demi-jour
Fut, par la volupté, menagé pour l'Amour.
La discrete Amitié veut aussi du mystere.
Quand de nos bons amis, dans un lieu limité,
Le cercle peu nombreux près de nous se rassemble,
Le sentiment, la paix, la franche liberté
Président en commun au petit comité.
On est là. Qu'y fait-on? rien; mais on est ensemble.

Dans un salon froidement spacieux,
Que le luxe à grands frais décore,
Rien ne parle à mon cœur, quand tout parle à mes yeux.
Il semble, dans ces vastes lieux,
Que le sentiment s'évapore.

Dans un boudoir on s'aime mieux,
Plus intimement on s'accueille.
Rien ne se perd, tout devient précieux;
Un geste, un mot, un rien, tout se recueille.
Là, vers la fin du jour, la simple Vérité,
Honteuse de paroître nue,
Pour cacher sa rougeur cherche l'obscurité.
Là, la confidence ingénue
Rapproche deux amis; et si quelque soupir
A l'un des deux se laisse entendre,
Sentez-vous avec quel plaisir
Il devine les pleurs qu'à l'autre il fait répandre!

Heureux, Émilie, celui qui près de vous en feroit la douce expérience! Ah! si les dieux m'avoient réservé ce bonheur, quel temple, quel séjour enchanté vaudroit pour moi votre aimable asile?

Là, je voudrois passer ma vie;
Là, je voudrois un jour mourir
Les yeux fixés sur mon amie;
Là, le nom chéri d'Émilie
Se mêleroit encore à mon dernier soupir;
Là, s'échappant de l'infernale rive,
Au retour du printemps, mon ame fugitive
Reviendroit soupirer. Ainsi, dans les beaux jours,
L'hirondelle franchit le vaste sein de l'onde;
Et, fidele à son nid, revient, d'un autre monde,
Visiter le berceau de ses jeunes amours.

—

LETTRES A ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE XXXVI.

NAISSANCE DE L'AMOUR.

Si l'on vous racontoit, Émilie, qu'il existe un aveugle armé de traits empoisonnés, qui, par un instinct cruel, choisit à son gré ses victimes, et les frappe toujours droit au cœur; que cet aveugle porte sur les yeux un bandeau, lequel, se multipliant à l'infini, va couvrir la vue de tous ceux que le trait fatal a blessés, vous traiteriez, sans doute, ce récit de fable et de mensonge. Mais si l'on ajoutoit que l'aveugle est de votre connoissance; que souvent même vous lui prêtez vos yeux, et qu'en récompense il vous prête son bandeau, votre incrédulité feroit place à l'étonnement. Enfin, si l'on vous assuroit que, dès l'âge de quinze ans vous avez conduit l'aveugle par la main, et lancé vous-même

un de ses traits les plus ardents, alors, avec un sourire, tendre peut-être, vous vous rappelleriez l'ami d'Émilie, et vous diriez : Cet aveugle est l'Amour.

Chaque jour proscrivant le dieu de la tendresse,
Vous me faites jurer de n'en parler jamais ;
Chaque jour, je vous le promets :
C'est ainsi que tous deux nous en parlons sans cesse.

A peine Vénus eut-elle enfanté Cupidon, que Jupiter, lisant sur sa physionomie douce et perfide tout le mal qu'il feroit un jour, le proscrivit dès le berceau. Vénus, pour le soustraire au courroux de Jupiter, prit son fils dans ses bras, et, foible encore, elle se traîna, avec ce doux fardeau, dans les forêts de l'isle de Chypre. Là, elle oublia les plaisirs brillants de la cour céleste, et s'enivra des délices de l'amour maternel.

Elle éprouvoit cent fois le jour,
Ce mélange d'inquiétudes,
D'ivresses, de sollicitudes,
Inséparables de l'amour ;
Ses soins étoient plaisirs pour elle :
Les soins de mere sont si doux !
Son fils jouoit sur ses genoux,
Ou bien pendoit à sa mamelle.
Reposoit-il ? « Vents, taisez-vous ;
« Zéphyr, flattez-le, disoit-elle ;
« Embaumez-le, rose nouvelle ;

« Sommeil, verse-lui les pavots
« Que tu me destinois : je veille
« Si doucement quand il sommeille !
« Comme il sourit ! Que le repos
« Donne de grace à l'innocence !
« Du vainqueur des rois, des héros,
« Voilà donc la frêle espérance !
« Voilà celui dont la puissance,
« Égale aux arrêts du Destin,
« Donnera des lois à la terre,
« Enchaînera le genre humain,
« Les dieux même ! Et je suis sa mere !...
« Mais ses traits semblent s'altérer ;
« Il souffre ! s'il alloit pleurer !...
« Non, ses yeux s'ouvrent, il soupire,
« Et s'éveille pour me sourire. »

Malgré sa tendresse pour son fils, Vénus ne fut pas sa seule nourrice. Si l'Amour n'eût sucé que le lait de la beauté, son caractere en eût pris seulement une teinte de coquetterie, ce qui, de nos jours, ne tire plus à conséquence ; mais aussitôt qu'il put marcher, il parcourut les bois, suça le lait des bêtes sauvages, et, avec leur substance, il prit leur férocité. Bientôt il se façonna un arc de frêne, des fleches de cyprès, et les essaya contre les animaux qui l'avoient nourri. Sûr de son adresse, il l'exerça contre les hommes, et Vénus elle-même ne fut pas épargnée.

Quelques uns de ses traits, légèrement dorés,

blessoient les amants heureux. D'autres armés d'une pointe de plomb, portoient au fond du cœur la froideur et l'ingratitude. Mais la plupart, trempés dans un poison subtil, frappoient et frappent encore les amants infortunés. Leur atteinte est souvent inévitable;

Mais, en se tenant à l'écart,
Le sage, de leur coup, n'a, dit-on, rien à craindre;
Car ils ne portent pas plus loin que le regard
D'une belle ne peut atteindre.

Cependant l'Amour cache par-tout ses traits avec tant d'adresse, la Nature et les Arts conspirent tellement avec lui, que la Défiance elle-même est quelquefois prise en défaut.

Sous le verre d'une tablette,
Où l'art aura représenté,
En raccourci, les traits de la beauté,
Que l'œil du sage innocemment s'arrête;
Le trait part, le coup est porté:
L'illusion commence la défaite
Qu'acheve la réalité.

Souvent, dans un bois solitaire,
Où le sage respire en paix,
L'écho des prés et des forêts
Lui redit les accents d'une jeune bergere.
S'il y prête l'oreille, aussitôt dans son cœur
Le trait s'insinue, et le sage,

Attiré pas à pas vers ce chant séducteur,
Court au-devant de l'esclavage.

Quelquefois, au bord d'un ruisseau,
Étendu sur l'herbe fleurie,
Du souvenir des fêtes du hameau
Il entretient sa tendre rêverie.
Le souvenir embellit tout.
« Qu'aux fêtes de Cérès Clymene étoit jolie!
« Oh! que ses grands yeux bleus avoient de modestie!
« Que sa parure avoit de noblesse et de goût!
« Ce temple de verdure est digne de Clymene.
« Viens, Clymene, en ces lieux reposer tes appas,
« Viens baigner tes pieds délicats
« Au cristal de cette fontaine:
« Ces bois t'ombrageront de leur feuillage épais;
« Mes soins écarteront les regards indiscrets.
« Ah! ne crains pas les miens: je devine tes charmes;
« Mais j'aime la vertu, j'adore la pudeur... »
Le rêveur, à ces mots, dans ses yeux sent des larmes,
Et le trait d'Amour dans son cœur.

Vous le voyez, les traits de l'Amour se rencontrent par-tout: dans le monde, dans la solitude, dans les fleurs d'un bouquet, dans les plis d'une gaze, dans les reflets d'une glace, dans les romans, dans les lettres même de l'amitié, excepté dans les miennes, peut-être.

Quoique ces traits pénetrent jusqu'au fond de l'ame, c'est presque toujours par les yeux qu'ils s'insinuent. Il faut qu'il existe des yeux au cœur

quelque fibre délicate qui serve de conducteur à cette flamme électrique; et, dans ce siecle éclairé, où l'on a porté si loin la connoissance des nerfs, je voudrois bien qu'un subtil anatomiste pût découvrir cette fibre conductrice; car, dès qu'il seroit démontré que le pouvoir de l'Amour ne tient qu'à un fil, ce fil une fois coupé,

Adieu, tous les secrets de la coquetterie,
Soupirs, larmes, coups-d'œil, sourires, trahisons;
Adieu, fureurs, craintes, soupçons,
Noirs enfants de la Jalousie...
Oui; mais, adieu, doux sentiments,
Si précieux aux belles ames!
Adieu, soupirs, baisers de flammes,
Ivresses, larmes, et serments;
Adieu le bonheur des amants!
Le repos de l'indifférence
Pourroit-il compenser la perte du plaisir?
Non; aimer, jouir, et souffrir,
De l'homme voilà l'existence.
Mais en amour, sur-tout, par un secret lien,
Tout s'enchaîne, l'ardeur, la crainte, l'espérance;
Peines, plaisirs, tout se balance;
On souffre, on jouit; tout est bien.

Ainsi, laissons-là le projet de notre découverte. Aussi-bien, fussions-nous à l'abri des traits de l'Amour, il nous subjugueroit encore par les charmes de la persuasion. Aucun dieu ne possede, comme

lui, le talent de s'insinuer dans un cœur, d'égayer la morale, d'applanir les scrupules, et de donner aux foiblesses humaines le coloris de la vertu. On assure même que ses arguments sont sans réplique. Je le crois volontiers.

> Mais sur le chapitre des mœurs,
> De sophisme je le soupçonne;
> Car de la sagesse il raisonne
> Comme un aveugle des couleurs.

Au reste, si ses raisonnements ne sont pas toujours justes, au moins doivent-ils être amusants, car ils lui sont inspirés par la Folie, que Jupiter lui a donnée pour conductrice. Cette déesse agile le conduit sans cesse aux assemblées, aux spectacles, aux bals, aux rendez-vous. Chez nous, elle l'affuble tour-à-tour d'un uniforme, d'un petit manteau, d'un grand chapeau, d'une robe à longs plis, d'un bonnet carré, d'une perruque à circonstances, d'un habit de cour, d'une petite coiffe de dévote, et même d'un capuchon. La plupart de ces costumes lui vont très mal; mais lorsqu'il n'emprunte point cette garde-robe étrangere, le pauvre malheureux est réduit à marcher tout nu. L'on a beau lui en vouloir, ce dénuement excite la compassion; il se joint même à ce tendre intérêt un souvenir encore plus tendre, quand on se rappelle que sa nudité

est aujourd'hui l'emblême de ce qu'il fut dans l'âge d'or.

Comme il étoit sans voile, il étoit sans détours.
Dès qu'il aimoit, il disoit : Je vous aime ;
Et cet aveu n'étoit point un problême
Qu'un amant pût résoudre à peine en quinze jours.
Il n'étudioit point ses timides discours,
Comme une certaine Émilie,
Qui prétend sauver sa pudeur
Sous le voile douteux de l'amphibologie,
Tandis que ses regards, ses soupirs, sa langueur,
Nous font du secret de son cœur
Le secret de la comédie.

LETTRE XXXVII.

ENFANCE DE L'AMOUR.

On se plaint, depuis long-temps, des traits de l'Amour; cependant ils ont fait verser moins de pleurs que ses ailes: elles sont teintes de pourpre, d'or, et d'azur. Ces nuances variées offrent l'emblême de l'inconstance, sur le plumage qui en est le mobile.

Je ne vous dirai pas, Émilie, à quel âge l'Amour sentit croître ses ailes. Un petit-maître vous protesteroit que ce fut le jour même, ou, au plus tard, le lendemain de sa naissance. Pour moi, voici mon opinion à ce sujet.

Il n'eut point d'ailes en naissant,
L'innocence est toujours fidele;
Il n'en eut point en grandissant,
L'enfance n'est jamais cruelle.
Dans l'âge où naissent les soupirs,
Il ne voltigea point encore;
La constance est sœur des desirs
Que ce bel âge voit éclore.
Mais dès le premier baiser
Que sa bouche obtint des belles,

Les deux pointes de ses ailes
Commencerent à percer.
Nouveaux baisers; le plumage
En deux jours se déploya.
Enfin, par son doux langage,
Il obtint bien davantage!...
Dès qu'il en fut venu là,
Aussitôt il s'envola.

Peu de temps après, l'Amour se promenoit avec sa mere dans une prairie émaillée de fleurs: là, comptant sur l'agilité de ses ailes, il se vanta de moissonner, en quelques minutes, plus de fleurs que Vénus n'en pourroit cueillir. Vénus accepta le défi; et Cupidon, voltigeant devant elle, alloit gagner la gageure.

Mais, au moment d'être vainqueur,
Il vit évanouir sa gloire.
L'Amour laisse souvent échapper la victoire
Quand il vole de fleur en fleur!

La nymphe Péristere, qui accompagnoit Cypris, l'aida sur-le-champ à remplir sa corbeille; et l'Amour, piqué de se voir vaincu, changea la nymphe en colombe;

Afin d'apprendre désormais
A nos modernes Péristeres,
Qu'avec l'Amour, nymphe ne doit jamais
Se mêler que de ses affaires.

ENFANCE DE L'AMOUR.

Malgré ce mauvais succès, Cupidon a toujours conservé le goût de voltiger. Il a suivi, dans ses conquêtes, la marche incertaine de nos héros à bonnes fortunes, avec cette différence, que ceux-ci vieillissent en sortant de l'enfance, au lieu que l'Amour a toujours conservé la taille, la fraîcheur, et l'agilité d'un enfant. Cette extrême jeunesse étonne, sur-tout quand on la compare avec sa force irrésistible.

Par quel charme ou par quelle adresse
Un foible enfant peut-il renverser la raison,
Et triompher de la sagesse?
On le dit fort; mais le frippon
N'est fort que de notre foiblesse.

Au reste, l'enfance de l'Amour est assez prouvée par ses jeux, ses caprices, et ses inconséquences; et l'on sent aisément que l'âge de la prudence ne peut ni lui convenir, ni lui plaire.

L'Amour est tellement enfant,
Et, pour son âge, a tant de complaisance,
Que d'un regard il fait souvent
Tomber la vieillesse en enfance.

Cependant sa figure ne porte point le caractere naïf de l'innocence; on n'y lit que le plaisir d'avoir fait le mal, et le desir de le faire encore. Malgré

cette physionomie perfide, les anciens regardoient l'Amour comme le plus beau des habitants de l'Olympe. Cette opinion me semble bien naturelle;

Car, si la femme que j'aime
Est la plus belle à mes yeux,
Il est juste qu'Amour lui-même
Soit pour moi le plus beau des dieux.

Quant à son caractere, les opinions sont absolument divisées. Les uns le font auteur de tous les biens, les autres de tous les maux, suivant les biens ou les maux qu'ils ont reçus de lui. Pardonnez, Emilie, si je suis de ce dernier parti; vous n'avez pas voulu que je fusse du premier.

Il est probable que cette double opinion a donné lieu à l'idée que les anciens ont conçue de deux Amours* opposés. Suivant eux, l'un préside à la volupté, l'autre au sentiment.

L'un flétrit la fleur du plaisir
Aussitôt qu'elle vient d'éclore;
C'est lui qui, jadis, fit vieillir
Tithon dans les bras de l'Aurore.
L'autre inspire ce feu divin

---

* Ils appeloient l'Amour vertueux, *Éros*, et celui qui lui est opposé, *Antéros*. On le croit fils de Mars et de Vénus.

Que vous allumez dans mon sein,
Cette flamme pure et sublime
Que la vertu nourrit d'estime.
Dévoré de sa sainte ardeur,
Ma bouche, en soupirant, l'exhale.
Du feu sacré l'autel est dans mon cœur,
Et vous en êtes la vestale.

Quant à la naissance de l'Amour, elle a donné lieu à plus d'erreurs et de systèmes que son caractere et tous ses attributs.

Aristophane raconte que la Nuit, fécondée par Zéphire, pondit un œuf qu'elle couva sous ses ailes noires, et d'où sortit Cupidon.

Platon rapporte qu'au banquet céleste que donnerent les dieux pour célébrer la naissance de Vénus, Porus, dieu de l'abondance, s'étant enivré de nectar, rencontra, dans les jardins de Jupiter, Pénia, déesse de la pauvreté, qui étoit venue pour recueillir les restes du repas; qu'il la rendit mere de Cupidon, et que Vénus adopta cet enfant.

Sapho le fait fils du Ciel et de la Terre; Alcée, de la Discorde et de l'Air; plusieurs, de Zéphire et de Flore: enfin, il n'y a point de financier parvenu, sur l'origine duquel on puisse citer autant de variantes. Quelques profanes ont même osé avancer que l'Amour n'étoit ni dieu ni roi. Si cette

erreur s'étoit accréditée, vous l'auriez dissipée de nos jours;

Depuis qu'en votre sein le dieu d'Amour repose,
Il eût repris son sceptre et sa divinité.
Vos yeux, d'un seul regard, à l'incrédulité
Auroient prouvé sa royauté;
Vos vertus, son apothéose.

LETTRE XXXVIII.

HÉBÉ ET L'AMOUR.

S'il existe des caprices aimables, ce sont assurément les caprices de l'Amour.

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit.
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythere;
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre;
Il fait vingt serments aujourd'hui,
Et demain il les désavoue:
On sait qu'il blesse quand il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

Je vais, Émilie, vous citer un trait qui vous prouvera que ses jeux ne sont pas toujours des jeux d'enfants. Il étoit encore très jeune lorsqu'il fit avec Hébé, sa compagne, le voyage de Paphos, où Vénus avoit un temple célebre. Là, après avoir étudié les arts et les sciences,

Ce dieu malin, qui sans cesse varie

Ses goûts légers, ses plaisirs, ses travaux,
Conçut un jour la docte fantaisie
De professer, au milieu de Paphos,
Les éléments de la géographie.

Dans ce dessein, lui-même il façonna
D'un marbre blanc, la surface arrondie,
Et d'un bleu tendre avec art dessina
Sur ses contours la Grece, l'Italie,
Londres, Paris, Cythere, *et cætera*.

La jeune Hébé, qui toujours le seconde,
Dans ses projets grandement l'assista,
En se chargeant de la machine ronde:
Aux écoliers que l'Amour enseignoit,
En tous les sens Hébé la retournoit,
Pour leur montrer les quatre coins du monde.

Mais la déesse, à la fin, se lassant
De ce travail, Cupidon, pour bien faire,
Avec adresse, ayant coupé sa sphere
Par l'équateur, la fendit justement
En deux moitiés; par quoi les antipodes,
Mis de niveau, furent moins incommodes
A transporter. L'Amour, deçà, de-là,
Contre le sein d'Hébé les accoupla.

Or, de l'Amour la gentille écoliere,
Flore, un beau jour, ayant touché, dit-on,
Du bout du doigt les pôles de la terre,
Chaque toucher fit éclore un bouton:
Bouton naissant de rose printanniere

Ne brille pas d'un plus beau coloris
Que ce bouton éclos du sein des lis.
A s'en parer Hébé fut la premiere;
L'Amour lui-même en parut enchanté:
La mode en vint; chaque divinité
Modestement promenoit à la ronde,
Sous un tissu gonflé par le zéphyr,
Les deux boutons prêts à s'épanouir
Qui couronnoient sa double mappemonde.
Chez les humains cette mode passa
Rapidement; et l'adroite Nature
Pour le beau sexe avec art imita
Des déités la nouvelle parure,
Comme elle avoit, à quelque temps de-là,
De Cythérée imité la ceinture.

Mais ces trésors, qui sont d'un si grand prix
Dans la saison du regne de Cypris,
Sont dédaignés par l'austere vieillesse.
Dans l'âge mûr, nous voyons nos mamans
Laisser tomber ces frêles ornements
Qu'avec tant d'art éleva leur jeunesse,
Jouets légers de l'Amour et du Temps,
Que la Sagesse abandonne aux enfants.

Je conviens, Émilie, que ce trait d'invention, dont les imitations ont été si multipliées, n'est point consigné dans l'histoire de l'antiquité; mais il nous est parvenu par la tradition, dont le rapport, depuis tant de siecles, est appuyé sur une expérience aussi heureuse que constante. Je vous

engage donc à le croire, d'autant que vous êtes, moins que personne, en état de le contester;

Car si vous osiez démentir
La vérité de ce système,
Vous pourriez, je crois, nous fournir
Double argument contre vous-même.

LETTRE XXXIX.

SÉMÉLÉ, ARIANE.

Vénus, depuis long-temps, cherchoit l'occasion de réconcilier son fils avec Jupiter, lorsqu'enfin le Destin la lui présenta : ce furent les noces de Thétis et de Pélée, où toute la cour céleste fut invitée, excepté la Discorde.

Vénus, profitant de la circonstance, alla trouver Thétis, et lui dit : « Mon fils, en naissant, a été « proscrit par Jupiter ; vous pouvez tout aujour- « d'hui ; obtenez sa grace, et comptez sur sa recon- « noissance.

« Il semera de fleurs votre heureux hyménée ;
« Il abrégera la journée,
« Alongera la nuit ; et l'on verra l'Amour
« Faire un mariage à la cour. »

Thétis promit son intercession à Vénus, qui, pour la seconder, alla solliciter l'appui de Junon.

« Présentez mon fils, lui dit-elle ;
« Obtenez son pardon : pour prix de ce bienfait,
« A votre époux il doit lancer un trait
« Qui le rendra huit jours fidele. »

Junon, tentée d'un pareil phénomene, promit à Vénus de l'aider de tout son crédit.

L'Olympe étant donc assemblé, l'Amour, tenant Thétis par la main, parut dans le temple de l'Hyménée. Il portoit sur sa figure cette candeur enfantine et ce regard ingénu qui ne manquent jamais les cœurs : il sourit, et fut aimé. L'Hymen voulut lier connoissance avec cet aimable étranger, et lui proposa même une association. Mais leur commerce souffrit beaucoup de l'opposition de leurs caracteres : l'un est de feu, l'autre de glace. Aussi les amants tremblent-ils avec raison de les voir réunis. En effet,

Il est naturel, ce me semble,
Que l'Hymen de l'Amour attiédisse l'ardeur.
Du chaud, du froid unis ensemble,
Que résulte-il ? La tiédeur.

Quoi qu'il en soit, Junon et Thétis présenterent l'Amour à Jupiter, qui lui accorda sa grace. L'enfant vola sur ses genoux, et le caressa : mais on sait que ses caresses sont des blessures. Toutes les déesses furent blessées presque en même temps. Les propos, les regards s'animerent; et les yeux de Bacchus ayant rencontré ceux de Cypris, ne se baisserent plus.

Ce dieu, long-temps en butte au courroux de

Junon, venoit enfin de se réconcilier avec elle, et paroissoit, pour la premiere fois, au banquet céleste. Outre ses qualités réelles, il avoit pour les déesses le plus grand de tous les mérites, celui de la nouveauté. La curiosité l'assiégeoit. Vous devinez qu'il fut interrogé; vous devinez aussi qu'il fallut répondre;

Car du sexe discret dont nous suivons la loi,
Tel est l'amour pour le silence,
Que quand il interroge un muet de naissance,
Il faut ou qu'il réponde, ou qu'il dise pourquoi.

Bacchus répondit donc en ces termes: Vous savez, déesse, que je dois le jour à Sémélé, fille de Cadmus, frere d'Europe, qui a donné son nom à la plus belle partie de l'univers. Ma mere entroit dans cet âge où la laideur même brille des charmes du printemps: jugez de quel éclat devoit briller sa beauté! Jupiter lui-même en fut ébloui, et de ses yeux le trait passa dans son cœur. Soudain il prend la taille et la figure d'un adolescent: il paroît, il est aimé. Long-temps la pudeur de Sémélé résiste à l'Amour; mais enfin elle cede à la vanité. Son amant, repoussé de ses bras, lui déclare qu'il est le souverain des dieux: à ces mots, un regard le rappelle, et Sémélé devient mere.

J'ignore, ô Junon! qui put vous instruire de ce

mystérieux larcin; mais la vengeance en fut terrible. Vous vîntes trouver ma mere sous les traits de Béroé, sa nourrice; et, lui donnant un baiser féminin, vous lui dites en confidence:

Ma belle enfant, qu'as-tu fait de tes roses?
Je ne te vois que des lis aujourd'hui.
Qui peut avoir flétri tes levres demi-closes?...
Le petit scélérat!... Je gage que c'est lui!

Eh! qui donc? reprit ma mere en rougissant.

— Qui? cet adolescent, dont les yeux, le sourire,
Les propos, en deux jours, poussent un cœur à bout.
Je ne veux rien savoir; mais si tu me dis tout,
Je te promets de n'en rien dire.

Je n'ai rien à vous confier, répliqua Sémélé, puisqu'il n'y a rien.

— Rien?... Regarde-moi donc... Quels regards abattus!
Rien?... Mon enfant, j'ai là-dessus
Une science trop certaine.
J'ai passé par-là... Mais... ta robe ferme à peine,
Et ta ceinture ne joint plus!

A ces mots, ma mere ne répondit que par des larmes, et tomba dans les bras de la fausse Béroé, qui, feignant de la consoler, s'écrioit:

Ne pleure pas, ma pauvre fille!
On est jeune, on est foible... Eh! ne sais-je pas bien

Ce qu'il en coûte alors? Oh! le petit vaurien!
Si je connoissois sa famille!...
— Vous la respecteriez. — Vraiment ce suborneur,
Ce scélérat, ce fourbe insigne,
T'aura fait encor trop d'honneur.
Tu verras qu'il descend au moins en droite ligne
De Saturne! — Il est vrai. — Quoi! ce jeune inconnu?
— C'est Jupiter. — Et tu l'as cru?
Va, les dieux gagnent trop à l'être,
Pour dédaigner de le paroître.
Qui te l'a dit enfin? — Lui-même. — L'imposteur!
Abuser ainsi la candeur!
Un Jupiter sans barbe! — Hélas! reprit ma mere,
Si ce n'est le dieu du tonnerre,
C'est au moins le dieu du bonheur.

Eh bien! ajouta la perfide nourrice, pour te prouver sa divinité, qu'il paroisse devant toi dans l'éclat de toute sa puissance. Cette proposition flatta la vanité de Sémélé, elle pressa son amant d'y condescendre. En vain celui-ci lui représenta qu'il y alloit pour elle de la vie; elle lui répondit:

Si par l'éclat brûlant de ta gloire suprême,
Ce foible corps est dévoré;
Si je meurs enfin, je mourrai
Dans les bras de celui que j'aime.

Jupiter, trop tendre pour résister à ses desirs, parut dans un nuage de lumiere, tenant d'une main le sceptre, et de l'autre la foudre. Sémélé, ivre de

gloire et d'amour, lui tendit les bras, et se précipita dans les siens; mais ses levres touchoient à peine les levres de son amant, que déja la foudre l'avoit consumée. Son ame, en gémissant, s'envola dans l'Élysée. Junon sourit; et Jupiter, versant des larmes, me recueillit parmi les cendres de ma mere, et me mit dans sa cuisse, où il me porta jusqu'au terme de ma naissance. Alors Mercure me confia secrètement aux nymphes de la montagne de Nysa, en leur disant:

« Élevez cet enfant à l'ombre du mystere:
« Il étoit orphelin avant de voir le jour.
« Que son enfance vous soit chere;
« Et dans le sein de votre amour
« Puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mere! »

Je la retrouvai en effet près de ces fideles nourrices, qui en récompense de leurs soins brillent maintenant au milieu des astres, sous le nom des *Hyades*.

Quand je sortis de leurs bras, le bon Silene devint mon précepteur. Il étoit toujours monté sur son âne, et c'est à lui que je dois mes premieres leçons d'équitation.

Son caractere étoit la bonhommie.
Il buvoit sec, mais il avoit le vin
Joyeux et tendre; il eût, le verre en main,
Fait rire en chœur toute une académie.
Auprès de lui, jamais le noir chagrin

NAISSANCE DE BACCHUS.

N'osa rider le front de la Folie.
Si la Bacchante, avec un ris malin,
Dans un repas le barbouilloit de lie,
Il se prêtoit à la plaisanterie,
Et se vengeoit par un tendre larcin
Qu'il n'alloit pas raconter à sa mie.
Nymphes, Bergers, Dryades, et Sylvains,
De ses chansons répétant les refrains,
L'environnoient de leur bruyante orgie,
Et promenoient le meilleur des humains
Sur le meilleur des coursiers d'Arcadie.

Formé par les leçons d'un si bon maître, je résolus, dès ma jeunesse, de marcher sur les traces des héros, et de surpasser la gloire des plus illustres conquérants. Mais les idées de conquêtes que Silene m'avoit données n'avoient rien de sanguinaire : je voulois faire des heureux, et non pas des esclaves; et les peuples échappés à ma puissance devoient envier le sort des vaincus.

Mon plan étant ainsi conçu, je partis à la tête d'une armée innombrable.

Les Dryades, le thyrse en main,
Ouvroient la marche. Au lieu de machines de guerre,
Les Sylvains rouloient sur la terre
Des milliers de tonneaux de vin.
La Folie et l'Amour, couronnés de raisin,
Remplaçoient parmi nous la Fureur et la Gloire;
Et quand l'armée, au son du tambourin,
Faisoit halte, c'étoit pour boire.

J'étois monté sur un char traîné par deux tigres; un thyrse me servoit de sceptre, et le pampre formoit mon diadême. Bientôt la Renommée annonça aux peuples de l'Inde qu'un fils de Jupiter s'avançoit pour les conquérir. Ces peuples, me croyant héritier de la foudre, s'enfuirent à mon approche; mais, revenus de leur premiere terreur, ils accoururent en foule au-devant de leur nouveau maître. Alors, au lieu d'exiger d'eux des tributs et des otages, je leur dis:

Ensemencez ce champ fertile, mais inculte,
Plantez ces jeunes ceps le long de ces coteaux,
Dans ces riants vallons rassemblez vos troupeaux.
Voilà mes lois, voilà mon culte.
Je n'exerce point les horreurs
Du dieu de Thrace et de Bellone.
Soyez libres; je veux n'enchaîner que les cœurs.
A vos princes soumis je laisse la couronne;
Mais à condition que de votre bonheur
Ils me rendront un pur hommage.
Je ne veux de mes droits que votre amour pour gage.
Allez, soumettez-vous, et buvez au vainqueur.

En peu de temps, tous les peuples voisins subirent mes lois, toutes les villes m'ouvrirent leurs portes, et je comptai mes jours par mes victoires. Enfin, ayant achevé la conquête de l'Arcadie, de la Syrie, et des autres provinces de l'Inde, je quittai mes nouveaux sujets, en leur disant:

Je confie à vos soins tout ce que j'ai soumis;
D'autres vainqueurs feront garder leurs diadêmes.
Je n'ai conquis que des amis,
Et les cœurs se gardent eux-mêmes.

Je revins alors triomphant, et traversai toutes ces belles contrées, où je rencontrois à chaque pas les paisibles monuments de mes victoires. Je voyois les moissons dorer les champs fertiles; les troupeaux bondir dans les vallées, les arbres et la vigne couronner les coteaux de fruits et de verdure; et, comparant ces campagnes à celles où tant de héros ont acquis une gloire si cruelle, je me disois avec une joie secrete:

Je n'ai point abreuvé ces plaines
Du sang de mes nouveaux sujets:
Elles n'ont vu briller que le fer de Cérès;
Et mon nectar lui seul a rougi leurs fontaines.

Enfin, je m'embarquai, emportant les regrets et l'amour des peuples que j'avois conquis. Mes vaisseaux étoient couronnés de pampres verts: la vigne s'entrelaçoit autour des mâts et des cordages, et nous présentoit ses grappes vermeilles. Les matelots en exprimoient le nectar, et chantoient les plaisirs de la vendange. Les nymphes d'Amphitrite, attirées par leurs chants, environnoient nos vaisseaux; elles élevoient au-dessus des flots leur

sein de lis et leurs bras plus blancs que la neige. Les Zéphyrs, battant des ailes, caressoient les trésors de ces nymphes, et leurs douces haleines nous faisoient voguer paisiblement sur les plaines liquides.

Bientôt nous apperçûmes l'isle de Naxos, comme un nuage sur l'horizon. Peu-à-peu ses rochers nous parurent sortir du sein des eaux : les arbres antiques qui la couronnent, sembloient élever leurs têtes majestueuses à mesure que nous approchions de ses rivages. Je résolus de m'arrêter dans cette isle : je la trouvai déserte ; mais je ne sais quel charme secret m'inspiroit sa solitude. Une voix intérieure sembloit me dire :

Sur les traces de la victoire,
Qui t'a conduit jusqu'à ce jour,
Ton cœur n'a connu que la gloire ;
Ici tu connoîtras l'Amour.

Attiré par cette douce rêverie, je m'égarai seul dans ce désert enchanté. Je croyois entendre l'écho soupirer. Plus j'avançois, plus ses accents devenoient tendres et plaintifs. Enfin, j'arrivai près d'un rocher au pied duquel la mer brisoit ses vagues blanchissantes. Les flancs du rocher entr'ouverts présentoient une grotte dont l'entrée étoit ombragée par de noirs cyprès ; du fond de cet antre sauvage sortoit

une voix touchante, qui prononçoit ces tristes paroles:

Cruel, pourquoi m'avoir trahie?
Je t'aimois de si bonne foi!
J'ai tout sacrifié pour toi,
Et c'est toi qui me sacrifie!
Tu m'as condamnée à la mort!
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

Si la douleur flétrit mes charmes,
C'est toi qui causes ma douleur;
Mon teint reprendroit sa fraîcheur,
Si ta main essuyoit mes larmes.
Mais tu fuis, et j'attends la mort.
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

Du moins, à mon heure derniere,
S'il m'étoit permis de te voir!
Si je mourois avec l'espoir
Que tu fermerois ma paupiere!...
Mais je suis seule avec la mort.
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

Adieu! ton amante abusée,
Mais trop foible pour te haïr,
T'adresse son dernier soupir

Avec sa derniere pensée.
Je vole au-devant de la mort.
Je te déplais, je suis coupable!
Hélas! s'il m'eût suffi d'aimer pour être aimable,
Ingrat, je te plairois encor.

A ces mots, le teint pâle, les cheveux épars, une femme sort de la grotte, et s'élance vers les flots; mais, plus prompt que la foudre, je me précipite à sa rencontre, et la retiens dans mes bras. La douleur l'avoit abattue, l'effroi la saisit; elle pousse un cri perçant, me regarde, et tombe évanouie. Je ne vous dirai pas qu'elle étoit intéressante; elle pleuroit. En essuyant ses larmes, je sentois couler les miennes, et je m'enivrois d'une amere volupté. Enfin, elle ouvrit des yeux languissants, et, me jetant un regard tendre et douloureux, elle me dit:

Ah! si mon sort vous intéresse,
Si vous savez combien l'amour nous fait souffrir,
Lorsque d'un cœur trop foible il trahit la tendresse;
Par pitié laissez-moi mourir!

Les accents de cette voix porterent dans tous mes sens un charme inexprimable. Mon cœur palpitoit contre celui de cette infortunée; et mes bras, en la soutenant, trembloient sous ce doux fardeau...

A ces mots, Vénus, avec un sourire de dépit, s'écria:

Le moment est critique! et je vois votre cœur,

Mon cher Bacchus, tomber en défaillance:
Hébé, notre aimable vainqueur
A besoin de votre assistance.

Hébé approche en rougissant, et, les yeux baissés, verse le nectar à la ronde. Bacchus, distrait, lui présente sa coupe, la regarde, soupire, et suspend son récit.

Ainsi de vos rigueurs me plaignant quelquefois,
Quand je suis prêt à vous confondre,
Vers la fin du dessert, au lieu de me répondre,
Vous me versez ce joli vin d'Arbois
Que vous trouvez si bon (soit dit par parenthese):
Alors, abandonnant ma these,
Je me tais, vous riez; nous trinquons, et je bois.

LETTRE XL.

NISUS ET SCYLLA, THÉSÉE.

La jalousie est une étrange chose!
Si je parle à Doris de mes jeunes amours,
Elle rougit. Soudain j'en devine la cause,
Et veux me taire. — Allons, monsieur, parlez toujours,
Dit-elle. — Mais enfin, madame,
Mon récit vous déplaît. — En quoi? — Vous vous troublez,
Vous pâlissez. — Eh bien! oui, tu me perces l'ame,
Perfide! — Je me tais. — Non, ce n'est rien... Parlez.

Ce fut à-peu-près sur ce ton que Vénus, se mordant les levres, dit à Bacchus: Eh bien! que faisons-nous de notre aimable inconnue? Bacchus reprit ainsi:

Nous étions assis sur le rivage. Sa tête penchée posoit sur ma poitrine; et ses yeux, abattus de langueur, se levoient douloureusement vers les miens. Après un long silence, je lui dis en soupirant:

Votre cœur est blessé, mais on peut le guérir.
Essayez quelque temps, c'est moi qui vous en prie;
Et je consens à vous laisser mourir,
Si je ne puis vous faire aimer la vie.

ARIANE.

O vous! répondit-elle, vous qui prenez à mon sort un intérêt si tendre, que diriez-vous d'un homme sauvé par son amante d'une mort affreuse et inévitable, puis emmené par elle dans une isle déserte, asile de leur sûreté et de leur tendresse, qui, se voyant sacrifier l'honneur, la fortune, et l'auguste rang de sa bienfaitrice, saisiroit l'instant où elle reposeroit près de lui, sur la foi de l'Amour et de l'Hyménée, pour s'enfuir sur ce même vaisseau qu'elle avoit préparé pour le sauver, et l'abandonneroit dans ce désert, seule avec son désespoir? — Le perfide! m'écriois-je: l'infortunée!... — Eh bien! reprit-elle, le perfide, c'est Thésée; l'infortunée, c'est Ariane. Vous voyez la fille du sage roi Minos, qui dicte des lois à la Crete. Hélas! mon malheur tient à un enchaînement bien étrange de cruautés et de perfidies!

Androgée, mon frere, ayant remporté le prix de la lutte sur les habitants d'Athenes et de Mégare, les lâches l'assassinerent pour se venger de sa gloire. A cette nouvelle Minos, désespéré, part à la tête de son armée, porte chez les assassins de son fils le ravage et la mort, et va former le siege de Mégare. Vous savez qu'Apollon en avoit bâti les murailles, sur lesquelles, durant ses travaux, ce dieu laissoit quelquefois reposer sa lyre. Les pierres en avoient contracté l'harmonie; et, dès qu'on les touchoit,

elles rendoient un son mélodieux. Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, prenoit plaisir à entendre ces divins accords; et, durant le siege même de la ville, elle se rendoit souvent sur les murailles. Ce fut de là qu'elle apperçut, dans la plaine, le roi Minos à la tête de ses guerriers. Mon pere avoit la sagesse des dieux; il en avoit aussi la taille et les traits. Scylla sentit naître à sa vue une passion indomtable, à laquelle elle sacrifia tous les sentiments de l'honneur et de la nature. Le sort de la ville assiégée dépendoit d'un cheveu couleur de pourpre que Nisus avoit au sommet de la tête; Scylla le lui coupa durant son sommeil, et le porta, triomphante, à Minos, comme un gage de sa tendresse. Mais mon pere, indigné de cette trahison, abandonna la fille de Nisus à sa honte et à ses remords. On dit qu'après la prise de Mégare elle fut changée en alouette, et Nisus en épervier : sous cette forme nouvelle, il poursuit encore la perfide qui l'a trahi.

Cependant Athenes craignant le sort de Mégare, demanda la paix. Mon pere la lui accorda; mais ce fut à une condition bien cruelle, dont les dieux semblent punir aujourd'hui sa malheureuse Ariane. Il exigea que, durant neuf années consécutives, les Athéniens lui envoyassent annuellement sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, pour être dévorés par le Minotaure, qui habitoit le labyrinthe.

Cet édifice immense, chef-d'œuvre de l'ingénieux Dédale, contenoit une infinité de circuits ménagés avec une adresse perfide;

Hélas! il ressembloit au cœur de l'infidele,
Dont l'innocence ignore les détours.
Sans le savoir, on s'engageoit comme elle;
On se perdoit, comme elle, pour toujours.

Au fond de cette fatale retraite habitoit le Minotaure. Ce monstre, moitié homme, moitié taureau, dévoroit les infortunés que Minos enfermoit dans le labyrinthe.

Déja, pour la troisieme fois, les Athéniens nous envoyoient leur fatal tribut. Assise près du port, je considérois en silence leur vaisseau couvert de deuil, qui approchoit lentement du rivage. Il aborde enfin, et j'en vois descendre les tristes victimes. Les jeunes filles marchoient les premieres, le front pâle, les yeux baissés: elles ne pleuroient plus; leurs larmes s'étoient épuisées dans les derniers embrassements de leurs meres. Après elles, marchoient les jeunes captifs, les mains chargées de fers et la tête abattue. Un seul osoit lever les yeux, et son regard noble et fier paroissoit défier la fortune. Il semble que l'ame des héros se communique à tout ce qui les environne. A la vue de celui-ci je me sentis élever au-dessus de moi-même, et je résolus de le

secourir. Je saisis l'instant où, sans être entendue, je pouvois lui parler; et, avec une surprise mêlée de mille autres sentiments, je reconnus, dans cet infortuné, le jeune et illustre Thésée, fils d'Égée, roi d'Athenes. J'appris avec admiration que, malgré sa famille, il avoit voulu être du nombre des victimes destinées au Minotaure, afin de tuer le monstre, ou de périr avec ses concitoyens. Son courage, sa jeunesse, ses exploits déja célebres, l'illustre sang de Pélops, dont il étoit issu par sa mere, tout m'inspira pour lui un intérêt... trop tendre peut-être. Je lui promis de le sauver, même au péril de mes jours, et il me jura, s'il étoit vainqueur, d'unir son sort au mien. Hélas!

Je croyois qu'un héros disoit la vérité,
Qu'il ne s'abaissoit point à tromper son amie;
Et qu'Amour, Gloire, et Loyauté,
Alloient toujours de compagnie.

Dès ce moment, regardant Thésée comme mon époux, je l'armai de ma main pour combattre le monstre. Je lui fis tenir le bout d'un fil dont je retins moi-même l'autre bout, afin de le guider dans les détours du labyrinthe. Je l'y vis entrer à la tête de ses compagnons. On eût dit qu'ils descendoient tous au tombeau: Thésée seul sembloit marcher à la victoire.

Tremblante à la porte du labyrinthe, je suivois de loin le bruit de ses pas et le mouvement du fil qui les guidoit. Bientôt j'entends les hurlements du Minotaure. Je frémis! le fil s'agitoit dans mes mains, et m'indiquoit tous les mouvements de Thésée. Je le sentois combattre, reculer, se détourner, poursuivre. Tout-à-coup le bruit cesse, et le fil reste immobile! Thésée étoit-il vainqueur ou vaincu? Quelle alternative!... Peu-à-peu je crois sentir un mouvement imperceptible. Je crois entendre des cris dans le lointain... si c'étoit une illusion!... J'espere, je tremble, je frissonne, je palpite... mon sang brûle et se glace. J'écoute encore... c'est lui!... J'entends : j'entends des cris... mais sont-ce les cris de la joie ou du désespoir? mon cœur ne leur prête-t-il pas les accents qu'il desire? Non; le bruit approche... ce sont les chants de la victoire! Le fil s'agite de nouveau, je sens le retour de mon époux, j'entends ses pas, je l'entrevois; il est vainqueur, il me tend les bras, il vole, il est dans les miens.

Ces moments-là n'ont ni soupirs, ni larmes:
On jouit trop pour bien jouir.
Je ne vous peindrai pas leur ivresse, leurs charmes;
Mais puissiez-vous un jour aimer et les sentir!

Thésée, les yeux tendrement fixés sur les miens, et environné des victimes qu'il avoit délivrées des

fureurs du Minotaure, sembloit me rendre hommage de leur reconnoissance. La tête énorme du monstre étendu à nos pieds vomissoit des flots d'un sang noir, et les compagnons de Thésée la considéroient encore avec terreur. En ce moment, feignant de vouloir dérober le vainqueur à leurs empressements, je le conduis, par des chemins détournés, sur le rivage de la mer. Un vaisseau, préparé par mes ordres, nous attendoit. Il nous reçoit, et les vents nous conduisent vers cette isle fatale : sa solitude, les ruisseaux qui l'arrosent, la verdure et les fleurs qui la couronnent, tout nous y présentoit une retraite digne de vrais amants.

Là, j'espérois couler mes jours :
J'y devois être épouse et mere ;
Là, mon cœur fixé pour toujours,
Devoit partager ses amours
Entre mes enfants et leur pere.
Je me forgeois une chimere
De tendresse et de volupté.
Ah ! d'une illusion si chere,
Quand le charme nous est ôté,
Que la vérité semble amere !

Sur la mousse qui tapisse cette grotte, je m'étois endormie près de Thésée.

En me livrant aux douceurs du sommeil,
J'espérois que l'Amour, qui fermoit ma paupiere,

Avec le dieu de la lumiere,
Viendroit le lendemain sourire à mon réveil.

Vain espoir! Je m'éveille; mes yeux, encore chargés de pavots, se tournent du côté de mon époux; mes bras s'étendent vers lui, et ma bouche cherche la sienne... Il avoit disparu! Je l'appelle, mais en vain. Alarmée et tremblante, je sors de la grotte, je parcours les bois, je gravis les rochers, je franchis les précipices: je demande mon époux à tout ce que je vois. Écho seule me répond en gémissant. Enfin, accablée de douleur et de lassitude, je me traînois lentement vers le rivage, en répétant le nom de Thésée, quand tout-à-coup, promenant mes regards sur le lointain des flots, je vis fuir ce même vaisseau sur lequel je l'avois sauvé, le perfide!... Le reste vous l'avez vu.

A ces mots, continua Bacchus, Ariane versa de nouveaux pleurs... — Que vous essuyâtes, reprit Vénus.

— Vous l'avez dit. — Mais pour guérir son cœur,
Le vôtre proposoit un remede, seigneur;
Sans doute la malade usa de ce régime?
— Et l'Hymen en rendit l'usage légitime.

En épousant Ariane, je lui ceignis cette couronne immortelle, chef-d'œuvre de Vulcain, qui brille parmi les astres*, depuis que la Parque m'a ravi

* La couronne d'Ariane fut changée en constellation.

mon épouse. Hélas! il ne lui manquoit que l'immortalité.

Pardonnez-moi si je soupire.
Nous fûmes soixante ans amants. Vous jugez bien
Que je lui fus fidele. — Oh! cela va sans dire...
— Aussi je ne vous en dis rien.
— Vous conviendrez pourtant que les amours finissent.
— Mais l'amitié les suit. — De loin.
Ainsi que les amours, les amitiés vieillissent.
— Oui; mais le cœur ne vieillit point.

A ces mots, la dispute s'échauffa. Les dieux et les déesses prirent parti, les uns pour Cypris, les autres pour Bacchus. J'aurois été pour celui-ci; car, je crois, et j'offre, Émilie, d'en faire avec vous l'épreuve;

Je crois que deux tendres amants,
Après avoir cueilli des roses au printemps,
Moissonné dans l'été, vendangé sous Pomone,
Savourent l'amitié, dans l'hiver de leurs ans,
Comme un excellent fruit conservé de l'automne.

LETTRE XLI.

ÉRIGONE, ICARIUS.

On vous a souvent prévenue, Émilie, contre la fidélité des maris.

On vous a dit cent fois, et je vous le répete,
Qu'au grand étonnement de la société,
Un mari fidele est cité
Comme l'on citeroit une femme discrete.

L'assertion paroît forte, et cependant elle est vraie, non pas absolument dans la classe mitoyenne.

J'y connois quelques bonnes ames,
Qui, conservant les mœurs de l'âge d'or,
Dans Paris affichent encor
La sottise d'aimer leurs femmes;
Et qui, d'un chaste hymen respectant le saint nœud,
Près d'une épouse tendre et sage,
Trouvent l'amour dans leur ménage,
Et le bonheur au coin du feu.

Vous concevez bien, Émilie, que cette félicité bourgeoise n'est pas faite pour les demi-dieux.

Une épouse est chez eux meuble de compagnie:
Cela fait les honneurs; cela sert de maintien

Dans les jours de cérémonie.
Elle est aimable, jeune, et riche; c'est fort bien,
Aussi l'estime-t-on. L'estime est un lien
Décent, souple, commode, aux époux convenable.
D'un autre sentiment si l'on étoit capable,
Ce seroit s'afficher, l'usage le défend.
L'Amour permet qu'on soit enfant,
L'Hymen veut qu'on soit raisonnable.

Je vais, Émilie, vous donner une idée de cette fidélité du haut style, par l'exemple de Bacchus.

L'époux d'Ariane, qui s'absentoit souvent pour voyager, ayant été accueilli chez Icarius, y séjourna quelque temps, moins pour enseigner à son hôte l'art de cultiver la vigne, que pour cultiver lui-même l'amitié de sa fille Érigone. Érigone avoit quinze ans.

Son jeune cœur, entretenu
Dans une ignorance profonde,
N'ayant jamais connu le monde,
Connoissoit encor la vertu.

Aussi Bacchus trouva-t-il de grands obstacles à ses projets. En vain il employoit près d'elle tous les lieux communs de la galanterie : Érigone refusoit ou de les écouter ou de les entendre. Enfin le dieu, après avoir long-temps étudié cette place inexpugnable, découvrit un côté foible. Il s'apperçut qu'Érigone aimoit beaucoup le raisin, et qu'elle

alloit chaque soir à la vigne de son pere pour en manger furtivement. Alors, sûr de sa victoire, il vole à la vigne d'Icarius, se place sur le sentier par lequel arrivoit Érigone, et prend la forme d'une grappe vermeille qui pendoit à un jeune cep. Quelque adroite que fût cette métamorphose,

J'aimerois mieux accepter un congé,
Que d'employer un pareil stratagême;
Il est triste d'être obligé
De cesser d'être soi pour plaire à ce qu'on aime.

Cependant la grappe attendoit Erigone. Elle arrive, l'entrevoit dans le crépuscule, pousse un cri de joie, et la cueille. Mais à peine en a-t-elle mangé les premiers grains, qu'une ivresse inconnue s'empare de ses sens: sa poitrine se gonfle et s'agite, son œil se trouble; sa bouche ardente caresse la grappe fatale, la presse, et la dévore. Dieux! s'écrie-t-elle, quel brûlant nectar! je meurs empoisonnée!.... A ces mots, Bacchus reprenant sa premiere forme: Rassurez-vous, lui dit-il, ce poison n'est pas mortel; aimez-moi, je vous guérirai. Alors Érigone, baissant les yeux, rougit, soupira, et abandonna sa main; mais j'ignore si ce fut au médecin ou à l'empoisonneur.

Cependant le temps de la vendange arrivoit. Icarius y avoit invité les pasteurs du territoire

d'Athenes. Le nectar couloit des grappes vermeilles, au son de leurs musettes et de leurs voix. Icarius, pour les rafraîchir, leur présenta les prémices du jus de la treille : mais malheureusement les musiciens de ce temps-là n'ayant ni la capacité ni le sang-froid des nôtres, le nectar nouveau fit fermenter leurs têtes athéniennes; et, comme ils avoient le vin mauvais, ils tuerent Icarius, et le jeterent dans un puits.

A peine ce crime eut-il été commis, que les épouses des meurtriers furent saisies d'un transport de fureur et de rage que rien ne put calmer. L'oracle consulté ordonna, pour expier le crime de leurs époux, que l'on instituât des fêtes en l'honneur d'Icarius. Ces fêtes furent nommées les jeux icariens : on les célébroit en se balançant sur une corde attachée à deux arbres. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'escarpolette. Je ne regarde jamais cet exercice, sans me rappeler avec plaisir l'ancienneté de son origine.

Ainsi, lorsque dans un verger,
Sur une corde balancée,
Avec Flore et Zéphyr vous semblez voltiger,
Sur vos divins appas si ma vue est fixée,
Si je suis dans les airs votre taille élancée,
Et ce pied que Zéphyr vient de me déceler,
Et ce voile qui va peut-être s'envoler!...

Ah! que votre pudeur n'en soit pas offensée,
Je ne pénetre point des charmes inconnus:
J'éleve vers le ciel mes yeux et ma pensée,
Pour invoquer Icarius.

Au moment où ce prince fut assassiné par ses hôtes, il étoit suivi d"une petite chienne nommée Méra. Cette chienne n'étoit connue, ni par les chansons, ni par les épîtres, ni par les madrigaux que les poëtes du temps lui avoient adressés, ni par les complaisances du jeune prêtre de Jupiter, qui la portoit à la promenade, ni par les entretiens spirituels que les dames avoient avec elle en société; mais elle devint justement célebre par son instinct et sa fidélité pour son maître. Elle courut vers Érigone, et la tira par sa robe jusqu'au puits où les assassins avoient jeté le corps de son pere. Érigone, à cette vue, se pendit de désespoir, Méra mourut de douleur, et les dieux les transporterent au ciel. Icarius y devint la constellation de Bootès; Érigone, le signe de la vierge; et Méra, celui de la canicule.

Et Bacchus, croyez-vous qu'il se pendit pour suivre Érigone? Point du tout: il choisit une autre route; il alla visiter Proserpine, espérant retrouver dans son empire l'ombre de celle qu'il pleuroit encore.

Proserpine étoit un peu brune, mais elle rache-

toit ce défaut par mille agréments. Elle avoit une langueur intéressante, une mélancolie douce, un regard tendre et mystérieux. Ajoutez à cela que son palais n'étoit éclairé que d'un demi-jour; en sorte que si le cœur n'y ressentoit point d'abord les atteintes d'une passion vive et soudaine, il s'y laissoit aller peu-à-peu à cette mélancolie voluptueuse dont les amants délicats ne voudroient jamais sortir. Bacchus en fit l'heureuse expérience. Il s'étoit arrêté chez Proserpine pour un instant; il y séjourna trois ans.

Alors Pluton donna de sa discrétion
Un exemple fameux, que dans l'occasion
Nos époux se piquent de suivre:
En galant homme il s'absenta.
Vous voyez que, dès ce temps-là,
Les maris de cour savoient vivre.

Bacchus, enfin, se souvenant de son épouse, retourna près d'elle; et, pour calmer ses alarmes, il lui raconta qu'en entrant chez Proserpine, il s'étoit endormi; qu'il attribuoit cet assoupissement, soit à la lassitude, soit à la pesanteur de l'air, soit à l'obscurité du lieu; qu'enfin il avoit dormi trois ans, et s'étoit réveillé au milieu des Nymphes, qui l'avoient fait danser, et avoient voulu le retenir; mais qu'il s'étoit échappé pour voler dans les bras de sa chere Ariane.

Ariane le crut. Près d'un mari volage,
Patience, vertu, douceur, tendre langage,
Sont de grands points. Mais, selon moi,
Tout cela n'est rien sans la foi.

Ariane fut désormais récompensée de la sienne par la fidélité de son époux. Il l'aima tant qu'elle vécut, et le lui témoigna jusqu'à son dernier soupir; car, entre les époux bien unis, les témoignages de la tendresse sont de tous les temps.

Lorsque les glaces de l'âge
Ont refroidi les amours,
Près du feu, dans son ménage,
En rappelant ses beaux jours,
Souvent un couple fidele,
Malgré ses cheveux grisons,
Fait jaillir quelque étincelle
En rapprochant ses tisons.
Dans l'histoire mutuelle
Qu'ils se font de leurs soupirs,
Chaque héritier leur rappelle
L'époque de leurs plaisirs.
Ainsi, votre ame attendrie
Croira voir, dans vos enfants,
Vivre la chronologie
Des jours de votre printemps.

LETTRE XLII.

NOCES DE THÉTIS ET PÉLÉE. PÂRIS.

Le récit des triomphes et des amours de Bacchus avoit échauffé le génie conquérant des déesses, et le banquet nuptial de Thétis et Pélée étoit devenu un champ de bataille, dont leur adresse et leurs charmes se disputoient le terrein. La victoire balançoit sur-tout entre Junon, Minerve, et Vénus, quand tout-à-coup la Discorde, seule exclue de ce festin, et brûlant de venger son affront, l'œil courroucé, la bouche écumante, le front hérissé de serpents, parut dans un nuage sombre, et avec un sourire perfide, jeta sur la table une pomme d'or, portant cette inscription fatale: *A la plus belle.*

Si la Discorde avoit écrit:
A la plus sage, à la plus tendre,
A celle qui, sans y prétendre,
A le plus de sens et d'esprit;
A la plus chaste épouse, à la plus digne mere,
A l'amante la plus sincere,

On auroit partagé sans procès et sans bruit.
C'étoit *à la plus belle;* Ilion fut détruit *.

Junon, Vénus, et Pallas, prétendirent exclusivement à la pomme, et demanderent un juge impartial. Alors Mercure leur dit:

« Près des murs sacrés de Pergame,
« Je connois un berger, beau, jeune, et sans détour:
« Pour conserver la candeur de son ame,
« On l'éleva loin de la cour
« Et loin du commerce des femmes.
« Ce juge vous convient, mesdames:
« Nul préjugé n'altérera
« Son innocence et sa droiture;
« Et l'arrêt qu'il prononcera
« Sera le cri de la nature. »

Ce jeune pasteur étoit le beau Pâris, fils de Priam, roi d'Ilion. Hécube, épouse du roi, portant cet enfant dans son sein, rêva qu'elle accouchoit d'un flambeau qui enflammoit toute l'Asie. L'oracle consulté répondit, que la reine mettroit au jour un fils qui embraseroit son empire. Priam, alarmé de cette menace, chargea un de ses officiers, nommé Archélaüs, de faire périr son fils aussitôt qu'il seroit

* On verra par la suite que cette pomme, jetée par la Discorde, causa la ruine de Troie.

né. Hécube même souscrivit à cet arrêt : Hécube n'étoit pas mere encore ;

Car, dès le moment qu'il respire,
Dès qu'elle vient de l'embrasser,
Quelle mere peut balancer
Entre l'amour d'un fils et celui d'un empire?

Hécube l'éprouva bientôt. A la vue de son fils, l'orgueil fut sacrifié, et la nature reprit ses droits. Elle employa, pour fléchir Archélaüs, ces regards maternels, et ces larmes victorieuses qui manquent encore au pouvoir de vos charmes. Excusez cette franchise :

Qui mieux que moi sait, Émilie,
Combien votre regard fut toujours éloquent?
Cependant, mon aimable amie,
Vos yeux s'exprimeront bien plus éloquemment
Près du berceau de votre enfant,
Lorsqu'au plus léger accident
Vous tremblerez de voir ravir à la lumiere
Ce tendre fruit de vos amours naissants,
Et verserez ces pleurs intéressants
Qui ne peuvent couler que des yeux d'une mere.

Ces pleurs triompherent d'Archélaüs. Le fer tomba de sa main, et la grace du fils fut accordée aux larmes maternelles. Cependant, craignant de sacrifier son devoir à l'humanité, Archélaüs porta l'enfant sur le mont Ida, et l'exposa dans un lieu solitaire.

Age heureux! foible, seul, sans secours, sans défense,
Proscrit dès le berceau, mais ignorant son sort,
Entre les bras de l'innocence,
En souriant il attendoit la mort.

Ce fut en cet état que les pasteurs du mont Ida le rencontrerent. Sa beauté, son malheur, les ornements dont il étoit couvert, tout les intéressa. Ils l'adopterent, et prirent soin de son éducation. Le plus vénérable de ces pasteurs, qui l'aimoit d'une amitié tendre, le félicitoit souvent de l'heureuse destinée qui, loin des tourments de la fortune et de la grandeur, avoit confié son enfance à l'asile champêtre de l'innocence et de la paix. Quelquefois ce vieillard le prenoit sur ses genoux, et, le pressant dans ses bras tremblants, il lui disoit:

Mon fils, vous entrez dans la vie
Par un chemin semé de fleurs;
Vous n'avez pas encor versé de pleurs.
Personne à vos plaisirs ne porte encore envie;
Vous n'éprouvez point les ardeurs
De cette aimable frénésie
Qui tyrannise tant de cœurs;
Vous n'aspirez point aux honneurs;
Vous ne redoutez point la vieillesse ennemie.
Mon fils, vous entrez dans la vie
Par un chemin semé de fleurs.

Je ne veux point troubler le repos de votre âge;
Mais, hélas! craignez tout du poison de l'amour.

Mon fils, je vois venir le jour
Où ce cruel enfant, par un tendre langage,
Va vous attirer à sa cour.
Vous croirez vivre heureux dans ce charmant séjour,
Et vous n'y trouverez qu'un pénible esclavage.
Fuyez alors, fuyez; voilà le vrai courage.
Oiseau foible et timide, évitez ce vautour;
Sinon vous périrez victime de sa rage.
Je ne veux point troubler le repos de votre âge;
Mais, hélas! craignez tout du poison de l'amour.

Aimable enfant, qui, dans vos yeux,
Portez la paix de l'innocence,
Puissiez-vous n'être ambitieux
Que du bonheur dont jouit votre enfance!
Soyez pauvre, mais vertueux,
Ne vous enchaînez point au char de l'opulence,
N'allez pas habiter les palais somptueux;
Gardez-vous de ramper sous l'œil présomptueux
D'un protecteur enflé de sa puissance.
Tremblez de pénétrer les sentiers ténébreux
Où l'intrigue marche en silence:
Les remords sont la récompense
Des attentats les plus heureux.
Aimable enfant, qui, dans vos yeux,
Portez la paix de l'innocence,
Puissiez-vous n'être ambitieux
Que du bonheur dont jouit votre enfance!

Quand le temps aura sillonné
Ce front paré des fleurs de la jeunesse,
Votre cœur se verra bientôt environné

Par les Ennuis, enfants de la Tristesse.
Vers son déclin quand il s'abaisse,
L'homme aux douleurs est condamné.
Foible au berceau, foible dans la vieillesse,
Il meurt, mon fils, comme il est né.
Faites-vous des amis, secourez la détresse
De l'homme vertueux, du sort abandonné:
Attachez-vous, par la tendresse,
L'enfant qu'à votre amour le ciel aura donné.
Ces appuis soutiendront un jour votre foiblesse,
Et vous feront goûter un reste d'alégresse,
Quand le temps aura sillonné
Ce front paré des fleurs de la jeunesse.

Bientôt le jeune Pâris devint le plus célebre et le plus beau des pasteurs. La Nature le dédommageoit de l'empire dont l'avoit privé la Fortune.

Il régnoit sur les prés, sur les fleurs des campagnes,
Sur les moissons, sur les troupeaux,
Et sur les cœurs des nymphes des montagnes
Dont sa lyre faisoit soupirer les échos.
C'est là qu'il vit la tendre OEnone
Brillante de fraîcheur, de jeunesse, et d'amour;
C'est là, sur le gazon, qu'au déclin d'un beau jour,
Elle vint partager et son lit et son trône;
Car le gazon étoit trône et lit tour-à-tour.

Enfin Pâris vivoit heureux; mais, pour être durable, le bonheur veut être ignoré. La célébrité du pasteur fit son malheur et celui de son épouse: il parut dans les jeux publics que Priam faisoit

célébrer à Troie, et sa beauté attira tous les regards. Hector, fils aîné de Priam, après avoir vaincu tous ses adversaires, fut vaincu par son frere, qu'il ne connoissoit pas. Ce triomphe intéressa toute la cour. Le roi lui-même interrogea le vainqueur, et le reconnut pour son fils. Alors commença la fortune, et finit le bonheur de Pâris. OEnone s'en apperçut la premiere.

La grandeur, l'étiquette, et la froide inconstance,
De son lit nuptial exilerent l'Amour ;
La pauvre OEnone apprit, par son expérience,
Ce que c'est qu'un mari de cour.

Le sien, d'une voix unanime, fut déclaré l'homme du jour par le comité de la coquetterie troyenne. Les belles se l'arrachoient, ou se le passoient tour-à-tour : ainsi, sans repos et sans jouissance, Pâris étoit emporté par le tourbillon des femmes à la mode. Cependant un sentiment secret le ramenoit vers sa fidele OEnone : il rendoit, malgré lui, justice au mérite de son épouse, et disoit, avec un sourire négligé :

« Elle a l'esprit, elle a le cœur ;
« La nature a paré son ame
« De mille vertus. En honneur,
« C'est un trésor ;... mais c'est ma femme. »

Bientôt la réputation de Pâris s'étendit avec ses

conquêtes. Il lia un commerce intime avec le dieu Mercure, qui devint son conseil et son agent, et qui finit par le proposer à la cour céleste, pour juger le différend des trois déesses.

Tel fut le chemin rapide qui conduisit Pâris aux honneurs.

On y parvient encor par le même canal ;
Et Pâris n'est pas, je vous jure,
Le dernier juge que Mercure
Ait placé sur le tribunal.

Au reste, cet honneur eut pour lui des suites bien funestes, puisqu'il causa sa mort et la ruine de sa patrie.

Mais à demain. Pour savoir comme
Le beau Pâris prononcera,
Je vous offre la main jusques au mont Ida :
En attendant, gardez la pomme.

LETTRE XLIII.

JUGEMENT DE PÂRIS.

La nuit silencieuse acheve paisiblement sa carriere; l'Aurore sommeille encore sur son lit de roses, mais la coquetterie veille depuis long-temps: on ne dort point le matin d'une bataille. Déja Junon et Minerve préparent secrètement la victoire: l'art profond de la toilette vient au secours de la Nature, et même de la Divinité.

Et Vénus, comment occupe-t-elle ces moments précieux? Je ne vous le dirai pas, Émilie. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'hier, après le banquet des dieux, elle disparut avec Bacchus: le Mystere les suivoit; le reste, on l'ignore.

Enfin le jour paroît, et l'instant fatal approche. Les déesses, guidées par la jalousie et la curiosité, se rassemblent en foule dans l'Olympe. Tous les yeux sont fixés sur le mont Ida. Là, le beau Pâris s'assied sous un chêne antique: il tient la pomme; et Junon, la premiere, se présente devant lui. Elle descend majestueusement de son char traîné par deux paons. Sa taille divine, son regard imposant,

sa démarche noble et fière, sa main tenant un sceptre d'or, son front réfléchissant l'éclat du diadême, tout annonce la reine des immortelles; et, le juge, immobile en l'admirant, se sent pénétrer d'un respect religieux. Mais, par malheur,

Le Respect et l'Amour s'accordent mal ensemble.
Vous en devinez la raison:
L'un glace l'autre; et dès que l'Amour tremble,
C'en est fait, il meurt du frisson.

Le juge frissonnoit encore, lorsque Minerve s'offrit à ses yeux. Je ne sais quel charme secret environnoit la déesse: elle attiroit les cœurs par un attrait doux, mais invincible. La sérénité de son front tempéroit l'austérité de ses regards. Si Minerve eût souri, la victoire étoit à elle; mais, après quelques instants, son sérieux uniforme retint dans la main du juge la pomme prête à lui échapper.

Je l'avoue, Émilie, à la place de Pâris, j'aurois fait la même réticence. N'allez pas imaginer cependant que je cabale contre Minerve.

Je ne dis pas que la sagesse
Nuise au pouvoir de la beauté;
Vous m'avez trop appris que la sévérité
Ne peut altérer la tendresse.
Mais convenez que l'affabilité,
Avec un mot, un coup-d'œil, un sourire,

Exerce un plus puissant empire
Que la plus austere rigueur.

Je ne dis pas que la pudeur
N'embellisse la beauté même;
Mais avouez qu'en tout bien, tout honneur,
Sans blesser la vertu, l'on peut donner son cœur
Pour le cœur de l'objet qu'on aime.
Enfin, je ne dis pas que les mots mesurés,
Les dédains, les froideurs, les aveux différés,
Désolent sans raison le cœur d'un galant homme:
J'approuve tout cela; mais vous observerez
Que Minerve n'eut point la pomme.

Cependant Vénus arrive: elle avoit presque oublié l'heure du rendez-vous. Ses cheveux blonds flottoient en désordre sur son front couvert des roses du plaisir. Sa ceinture divine étoit à moitié détachée. Ses yeux mouroient de langueur, ses levres brûloient de volupté. La cour céleste se douta, qu'ainsi que Junon et Minerve, Vénus avoit veillé. Mais les déesses même convinrent que ce n'étoit pas pour sa toilette: elles avoient raison.

Cypris quittoit Bacchus. A l'ombre du mystere,
Ce dieu s'étoit, dit-on, permis un doux larcin:
Trois fois Vénus se trouvoit mere;
Les Graces naissoient dans son sein.

A peine le pasteur la voit, il soupire, il se trouble; la pomme lui échappe. Junon, Minerve, l'Olympe

JUGEMENT DE PARIS.

assemblé, tout disparoît à ses yeux : il ne voit que Vénus; et, la main étendue vers elle, il veut lui présenter la pomme... elle étoit aux pieds de la déesse, et l'Olympe applaudissoit.

Je conçois que la gravité
D'un juge de vingt ans, en ce moment succombe;
La pomme, devant la beauté,
Ne s'adjuge point, elle tombe.

Je n'entreprendrai pas, Émilie, de vous peindre le dépit des rivales de Vénus. Je ne connois point de peintre qui ne restât au-dessous du sujet.

Plusieurs écrivains rapportent qu'avant le jugement de Pâris, les trois déesses tenterent leur juge tour-à-tour. Junon lui promit la grandeur; Minerve, la sagesse; et Vénus, la plus belle femme de l'univers. Vénus lui tint parole, puisque, sous ses auspices, il enleva dans la suite la belle Hélene, épouse de Ménélas; mais cette odieuse conquête fut vengée par la Grece assemblée. Les Grecs assiégerent, pendant dix ans, la ville de Troie; et la haine de Junon et de Minerve consomma la ruine de cet empire.

Je vous parlerai bientôt, Émilie, des effets terribles de leur ressentiment. Pour moi, si, comme Pâris, je tenois aujourd'hui la pomme, pour accorder

Junon, Minerve, et Vénus, c'est à vous que je la donnerois. Ainsi,

En couronnant chez vous les graces naturelles,
Et la sagesse, et même la fierté,
Je saurois partager, avec égalité,
La pomme entre les immortelles.

LETTRE XLIV.

VÉNUS, SON CULTE, SES DIVERS NOMS. SAPHO.

Le triomphe de Vénus fut célébré dans tout son empire avec une alégresse que Minerve et Junon se dispenserent de partager. Ses adorateurs accoururent en foule de toutes les contrées de l'univers, et se réunirent dans son temple de Cythere. La déesse y avoit plusieurs autels, devant lesquels elle étoit représentée avec différents attributs. Ici, elle paroissoit sur un char traîné par des moineaux, le sein découvert, le front couronné de roses, la langueur dans les yeux, et la volupté sur les levres.

Là, elle étoit assise sur une conque marine, attelée de deux colombes. Une draperie légere, dont les plis étoient retenus par sa mystérieuse ceinture, couvroit la moitié de ses charmes. Sans voile, elle n'étoit que belle; voilée, elle étoit divine. Elle tenoit un faisceau des traits* redoutables dont elle remplit le carquois de son fils. On prétend qu'armée

* Théocrite.

de ces traits, elle triomphoit de Jupiter armé de la foudre, et le forçoit de lui rendre hommage.

Jupin, quoiqu'il fût un peu fier,
Aux autels de Vénus apportoit son offrande.
Le plus grand potentat, quand la Beauté commande,
Est un bien petit Jupiter.

Plus loin, on la voyoit couronnée de myrte, tenant un miroir, les pieds revêtus de sandales tissues d'or et de soie, et le sein couvert de chaînes d'or et de pierreries. Ces attributs rappellent le culte honteux que les filles de Chypre rendoient à Vénus. Elles se prostituoient en son honneur sur le rivage de la mer, et tiroient de ce commerce infâme, des sommes considérables, et des bijoux dont elles se composoient une dot, avec laquelle elles se marioient. On assure qu'elles devenoient alors honnêtes femmes, et que chez nous on voit encore quelques exemples d'un tel changement. Ainsi soit-il!

On voyoit aussi Vénus tenant d'une main la pomme de la beauté, et de l'autre une poignée de pavots.

Sous ces pavots délicieux,
Trop heureux l'amant qui sommeille,
S'il ne devoit jamais rouvrir les yeux!
Mais tôt ou tard il se réveille.

La déesse étoit encore représentée sous la figure d'une vierge ayant les yeux baissés, et les pieds posés sur une écaille de tortue :

Pour montrer qu'une jeune fille
Doit toujours renfermer, de crainte du soupçon,
Sa beauté dans sa maison,
Sa vertu dans sa coquille.

Enfin, Vénus paroissoit sur un char d'ivoire, traîné par des cygnes. Sa taille étoit majestueuse, son front calme et serein, sa tête élevée, et ses yeux fixés vers le ciel. L'Amour étoit à ses pieds, les yeux couverts d'un bandeau, les ailes déployées, et portant un carquois rempli de traits enflammés. Sous ces attributs, Vénus présidoit à cet amour chaste et pur, à cette flamme céleste, qui, sans jamais s'altérer, brûle les vrais amants, et semble élever leurs ames réunies vers le séjour de la Divinité. Mais ce culte particulier, qui, dès-lors, étoit moins observé que les autres, est entièrement oublié de nos jours, et je n'en suis pas étonné ;

Puisque de la *Vénus modeste*
On a même oublié le nom,
Comment se rappelleroit-on
Qu'il est une *Vénus céleste ?*

On voyoit auprès d'elle la douce Persuasion, qui suit ordinairement la Beauté. La Candeur siégeoit

sur son front, la Timidité tempéroit le feu de ses regards, le Sourire animoit ses levres, et de sa bouche entr'ouverte on croyoit entendre sortir cette éloquence enchanteresse que les rhéteurs enseignent, mais qu'ils n'apprennent point.

L'éloquence est un don. Tous les graves auteurs
Qui prétendent dicter l'art d'enchaîner les cœurs,
Sont des sots avec leur science.
Voyez de la Beauté les regards enchanteurs;
Écoutez ces discours doux, simples, et flatteurs:
Vous y trouverez, mieux que chez les orateurs,
Les éléments de l'éloquence.

Vénus étoit encore accompagnée des trois Graces qui se tenoient par la main, pour marquer qu'elles ne se séparent jamais.

Rien ne peut désunir l'amitié qui les joint;
Chaque Grace à ses sœurs semble être nécessaire.
Il faut les réunir pour plaire;
Qui n'en a qu'une, n'en a point.

Cependant les prêtresses de Vénus, le front couronné de myrte, s'avancerent vers le sanctuaire; elles portoient du lait et du miel qu'elles alloient offrir à la déesse. La grande-prêtresse se prosterna la premiere aux pieds de Vénus *céleste*, et lui présenta deux colombes, en lui adressant cette priere:

Vénus, de ces oiseaux fideles
Reçois l'offrande, et que chez nous
Les amants, même les époux,
Les prennent enfin pour modeles !

Ensuite on fit des libations de vin en l'honneur de Vénus *populaire*. On immola une chevre* blanche; et l'on brûla les cuisses des victimes sur son autel, où l'on entretenoit un feu de genievre et d'acanthe. Les sacrificateurs présenterent aussi un porc sauvage**; mais il n'entra point dans le sanctuaire, de peur que sa vue ne rappelât à Vénus la mort de son cher Adonis. Il fut immolé à la porte du temple, et Cypris agréa ce sacrifice expiatoire offert aux mânes de son amant.

Ensuite plusieurs vierges et quelques femmes s'avancerent vers l'autel de Vénus *nuptiale*, qui, d'une main, tenoit le globe du monde qu'elle régénere, et portoit entre les deux mamelles le flambeau de l'hyménée***. Elles étoient couronnées de roses,

---

* Lucien.

** Strabon rapporte (liv. IX) que Vénus recevoit quelquefois des sacrifices de porcs, pour venger la mort d'Adonis. J'ai mis ce passage en action. J'en use ainsi de toutes les autorités des auteurs, pour éviter la sécheresse des citations.

*** On l'appeloit *Migonitis*, c'est-à-dire *Conjugalis*, conjugale. Ce mot dérive du verbe grec Μίγνυμι, *conjungere*, joindre, unir. PAUSAN., liv. III.

dont l'incarnat ou la blancheur peignoient en même temps l'ardeur et la pureté de leurs desirs. L'or et l'ébene de leurs longs cheveux flottoient sur leur cou d'albâtre, et pendoient jusqu'à terre. Les vierges desiroient des époux; les épouses, des enfants. Elles supplierent Vénus d'exaucer leurs vœux, et lui consacrerent leur chevelure. Aussitôt la prêtresse en coupa les tresses flottantes, qu'elle suspendit aux autels de la déesse.

Ce sacrifice, qui plaisoit à Vénus, s'est perpétué autant que son culte. Bérénice, long-temps après, voulant obtenir la victoire pour son époux, consacra sa chevelure à Vénus.

Pour vous, Émilie,

> Heureusement vous cherchez peu la gloire,
> Et vous n'avez besoin d'offrande, ni de vœux,
> Lorsque vous voulez bien gagner une victoire:
> Mais si, pour obtenir un sort victorieux,
> Vous alliez quelque jour, nouvelle Bérénice,
> Aux autels de Cypris suspendre vos cheveux.
> Que Zéphyr géminoit d'un si beau sacrifice!

Quant à la chevelure de Bérénice, le lendemain de l'offrande, elle disparut du temple. A cette nouvelle,

> Messieurs les courtisans s'étant rassemblés tous
> Pour convenir de sa métamorphose,
> Se dirent quelque temps: Eh bien! qu'en ferons-nous?
> Car il falloit en faire quelque chose.

Enfin, sans trop savoir pourquoi,
A l'aide d'un certain poëte*,
Ils en firent un astre. Moi,
J'en aurois fait une comete.

Tel étoit le culte de Vénus : elle punissoit sévèrement les femmes qui manquoient envers elle de dévotion. Les dames de Lemnos ayant quelque temps interrompu ses fêtes, la déesse les rendit odieuses à leurs maris, qui, étant alors en guerre avec les Thraces, emmenerent des prisonnieres qu'ils épouserent au lieu de leurs femmes. Celles-ci, pour venger cet outrage, formerent et exécuterent le complot de massacrer en une seule nuit tous leurs époux avec leurs concubines**. Craignant ensuite qu'un jour les enfants ne vengeassent sur elles-mêmes la mort de leurs peres, elles les égorgerent au berceau. Vous voyez, Émilie, qu'on ne néglige pas impunément le culte de Vénus.

Profitez d'un si triste exemple,
Sacrifiez souvent à la mere d'Amour;
Et permettez-moi quelque jour
De vous donner la main quand vous irez au temple.

---

* Callimaque composa un poëme à ce sujet. Les astronomes avoient, depuis peu, découvert une nouvelle constellation. Le poëte, de concert avec eux, la nomma la chevelure de Bérénice.

** La seule Hypsipyle conserva la vie au roi Thoas, son pere, qu'elle fit sauver secrètement dans l'isle de Chio.

Cependant lorsque l'on éprouvoit les fureurs de Vénus, il y avoit autrefois plusieurs moyens de s'en délivrer. Outre certaines herbes qui avoient la vertu d'appaiser les transports de l'amour, on avoit recours aux ondes du fleuve Silemne; à peine s'y étoit-on baigné, qu'on oublioit l'objet aimé. La roche de Leucade, qui s'éleve sur le rivage de la mer Ionienne, avoit la même propriété. On s'élançoit du sommet de ce rocher dans la mer, et soudain l'on étoit guéri. Beaucoup d'amants, et même quelques femmes, firent ce saut périlleux.

L'illustre Sapho fut de ce nombre. Elle eut le malheur d'aimer Phaon, jeune Lesbien, à qui Vénus avoit donné un vase d'essences divines, avec lesquelles il s'étoit rendu le plus beau des hommes.

> Vous connoissez les Phaons de nos jours,
> Honte de notre sexe, idoles de nos femmes,
> Qui sont au désespoir de chagriner ces dames,
> Mais qui ne peuvent pas suffire à tant d'amours.

Tel étoit l'amant de Sapho. L'amant qui s'aime, n'aime pas: Sapho en fit la cruelle expérience; et, pour se guérir de son fatal amour, elle eut recours à la roche de Leucade. Mais avant de se précipiter dans les flots, elle posa sur le rivage sa lyre couronnée de cyprès, et grava ces vers sur le rocher:

SAPHO.

Je vais boire l'onde glacée
Qui doit effacer pour toujours
De mon cœur et de ma pensée
Le souvenir de mes amours.

Enfin, je braverai les armes
Du cruel enfant de Vénus.
Je ne verserai plus de larmes...
Mais, hélas! je n'aimerai plus.

Je n'aimerai plus!... Quoi! sa vue
Ne me fera plus tressaillir!
Je l'entendrai sans être émue
Et sans frissonner de plaisir!

Quoi! mon cœur ne pourra plus même
Se figurer qu'il me sourit,
Qu'il est là, qu'il me dit: Je t'aime,
Que je pleure, qu'il s'attendrit!

Je ne pourrai plus, sur la rive,
Les jours entiers l'attendre en vain;
Le soir m'en retourner pensive,
Et me dire, il viendra demain!

Adieu donc, espoir, rêverie,
Illusion, dont la douceur
M'aidoit à supporter la vie
Et le veuvage de mon cœur.

Et toi, malgré les injustices
Qu'à ce cœur tu fis essuyer,
Perfide, de mes sacrifices
Le plus dur, c'est de t'oublier.

LETTRE XLV.

BACCHUS.

Je vous ai crayonné légèrement, Émilie, le tableau des fêtes de Vénus : voici, pour servir de pendant à cette esquisse, celle des fêtes de Bacchus.

Bacchus étoit représenté sur un char traîné par des tigres ou par des pantheres, emblêmes de la fureur que l'ivresse inspire, quelquefois aussi par des lynx, et j'avoue que j'en ignore la raison, car le lynx n'a rien de particulier que sa vue perçante : or, un homme ivre peut y voir double, mais non pas de loin. Le dieu étoit couronné de pampre, et sa couronne étoit surmontée d'une paire de cornes ;

> Mais il doit être dépouillé
> De cette éminente parure,
> Depuis qu'Hymen s'est affublé
> De la moitié de sa coiffure.

On donnoit des cornes à Bacchus, parcequ'il avoit le premier accouplé les bœufs pour labourer la terre. On mettoit auprès de lui un tronc de chêne, en mémoire de ce qu'il avoit fait quitter

aux hommes la nourriture du gland, pour celle des fruits et du bled. On y plaçoit aussi un cep de vigne ou un figuier, dont il avoit enseigné la culture. De la main droite il tenoit un thyrse; c'étoit une lance entourée de feuilles de vigne. On lui donnoit pour compagnes les Muses, qu'il inspire quelquefois aussi bien qu'Apollon.

Le dieu des buveurs étoit encore représenté assis sur un tonneau, le front couronné de lierre, dont le feuillage abaisse, dit-on, les fumées du vin. Sa large face étoit enluminée d'un rouge vermillon, et son nez couvert de rubis. D'une main il tenoit une coupe; de l'autre, un thyrse environné de lierre. On mettoit alors auprès de lui une pie: cet oiseau lui étoit consacré, parcequ'il étoit fort babillard.

Aussi j'ai lu, je crois, dans de vieux commentaires,
(Car ce procès n'est pas nouveau)
Que les femmes avoient réclamé cet oiseau
En accusant Bacchus de chasser sur leurs terres.

Mais comme il fut prouvé que Bacchus faisoit babiller les hommes aussi-bien que les femmes, celles-ci perdirent leur procès. C'est peut-être à cette occasion que quelques savants ont prétendu que Bacchus étoit hermaphrodite.

Les premiers prêtres de Bacchus furent les Satyres; ses premieres prêtresses furent les Naïades.

Il faut avouer, Emilie, que vous leur conservez scrupuleusement leur ministere;

Car souvent je vous verse à peine
Quelques gouttes de ce doux jus
Dont s'enivroit le bon Silene,
Qu'aussitôt, par vos mains, la nymphe de la Seine
Change en roses pour vous les rubis de Bacchus.

Cependant il est des circonstances où vous vous relâchez un peu de votre dévotion pour les Naïades.

Lorsque Bacchus, en nectar argenté,
De son cristal étroit part, pétille, et s'élance,
Votre bouche sourit à sa vivacité;
Et votre main, avec prudence,
De la Naïade alors lui sauve l'alliance,
Pour conserver la fleur de sa virginité.

Dans la suite, les Naïades furent remplacées par les Bacchantes, les Thyades, et les Ménades. Ces différents noms tirent leur étymologie de plusieurs mots qui expriment la rage, la folie, et l'emportement. Ces prêtresses parcouroient les villes et les campagnes, armées d'un thyrse, couronnées de pampre, et vêtues d'une peau de tigre. Leurs cheveux étoient épars, leur bouche écumante, leurs yeux rouges et étincelants. Quelques auteurs ont vanté leurs charmes, peut-être avec raison; mais je n'aurois pas été leur rival.

Sans la vertu, je ne vois rien d'aimable;
La décence, à mes yeux, embellit la laideur.
Il n'est pour moi de beauté véritable
Que sur le front où regne la pudeur.

Dès que la fête de Bacchus étoit arrivée, on ornoit son temple de pampres et de lierre. Les prêtres promenoient sa statue au milieu des vignes, et chantoient des hymnes en son honneur. Les Bacchantes les suivoient en dansant, et en poussant des cris de joie qui ressembloient aux cris de la fureur.

La marche s'arrêtoit ordinairement à l'ombre d'un chêne ou d'un figuier. Là, on reposoit le dieu sur un autel, au pied duquel on immoloit un bouc. Ce sacrifice plaisoit à Bacchus, parcequ'en broutant les jeunes ceps et les bourgeons de la vigne, cet animal détruit l'espoir de la vendange.

Les prêtres rapportoient en pompe la victime et le dieu. Sur son passage les habitants de la campagne immoloient un porc* devant la porte de leurs maisons. De retour au temple, les sacrificateurs brûloient les entrailles de la victime; et du reste, ils préparoient un festin pour l'assemblée.

Chez les Athéniens, les vierges nubiles, couvertes de longs voiles, présentoient alors à Bacchus des

* Cette coutume étoit fort usitée chez les Athéniens.

corbeilles remplies des premiers fruits de la saison. Ainsi,

> Sous le voile des sacrifices,
> La pudeur pouvoit, sans rougir,
> Exprimer son premier desir
> Par le langage des prémices.

Après le festin, les prêtres se rassembloient au son du fifre et du tambourin, et sautoient en cadence, sur des outres ou des vessies, gonflées, et enduites de graisse ou d'huile. Vous présumez bien, Émilie, que les danseurs manquoient souvent la mesure, et que les faux-pas étoient fréquents. La chûte de chaque figurant excitoit les huées et les battements de main des spectateurs, et l'on décernoit un prix au sauteur qui avoit le moins perdu l'équilibre.

Ces jeux passerent d'Athenes à Rome, où l'on célébroit les principales fêtes de Bacchus à trois époques de l'année.

La premiere fête se célébroit au mois d'août; on suspendoit alors aux arbres voisins des vignes de petites figurés de Bacchus pour veiller sur le raisin.

La seconde fête avoit lieu au mois de janvier, lorsque l'on apportoit à Rome les vins d'Italie.

Enfin la troisieme et la plus solennelle, arrivoit au mois de février: c'étoient les Bacchanales, que nous fêtons encore dans le même temps, avec les

mêmes extravagances, et que nous appelons le Carnaval.

Quelques savants ont prétendu que Bacchus étoit le même que ce Nemrod que l'Écriture appelle le grand Chasseur. Ils se fondent sur ce que les noms et surnoms de Bacchus et de Nemrod se ressemblent, disent-ils, en grec et en hébreu. Je crois qu'on doit se défier de cette opinion scientifique, et ne point inférer de l'identité des noms, celle des personnages.

> Je connois beaucoup d'Émilies,
> Comme vous jeunes et jolies,
> Ce sont presque vos traits, et c'est bien votre nom;
> Mais sont-ce vos vertus? est-ce vous enfin? Non.

Quelques autres, appuyés sur des faits, ont établi entre Bacchus et Moïse une comparaison soutenue, qui rend leur identité plus vraisemblable. Bacchus et Moïse furent élevés dans l'Arabie; ils furent l'un et l'autre conquérants, législateurs, et bienfaiteurs des peuples qu'ils avoient conquis. Bacchus est représenté avec deux cornes; Moïse, avec deux rayons sur la tête. Le thyrse de Bacchus fit couler des fontaines de vin; la verge de Moïse fit jaillir une source d'eau pure; et la comparaison ne peche ici que par la qualité de la boisson. Enfin, Bacchus ayant touché de son thyrse les eaux de l'Oronte et

de l'Hydaspe, traversa ces fleuves à pied sec; Moïse en fit autant sur la mer Rouge. Ces rapprochements prouvent que si Moïse et Bacchus ne sont pas le même homme, au moins furent-ils deux hommes du même caractere*. Les noms des grands hommes peuvent appartenir à des lâches; mais leurs caracteres et leurs actions ne peuvent appartenir qu'à eux; et c'est à ces traits seuls qu'on reconnoît sûrement la vertu. Par exemple, si quelqu'un me disoit:

« Je connois fille de vingt ans,
« Admirable par ses talents,
« Plus encor par sa modestie,
« Négligeant ses jeunes attraits,
« Ne cultivant que son génie, »
A ces traits-là je me dirois:
Voyons s'il parle d'Émilie.

S'il ajoutoit: « De mille amants
« Même en rejetant la tendresse,
« Elle sait de leurs sentiments
« Ménager la délicatesse,
« Cela se fait si poliment,
« Qu'on prendroit pour un compliment
« Le congé qu'elle leur adresse.
« Qui l'aime la suit forcément;
« Qui la fuit, jamais ne l'oublie: »

---

* Orphée appelle Bacchus *Moses*, Moïse, et lui donne pour attribut deux tables de lois.

Je me dirois : Assurément
C'est, ou ce doit être Émilie.

S'il ajoutoit : « Sur son chemin
« Apperçoit-elle l'indigence ?
« Avec un air de négligence
« Elle se détourne. Sa main
« Joint la main vers elle tendue,
« Furtivement ; et puis soudain,
« Craignant qu'on ne l'ait apperçue,
« Elle rougit de son bienfait,
« Tremble que l'on ne le publie,
« Et s'esquive !... » A ce dernier trait,
Je m'écrîrois : C'est Émilie.

A propos de ressemblance, vous me rappelez, Émilie, que je vous ai prédit la naissance des Graces le jour même du jugement de Pâris, qui fut prononcé au printemps. Or, nous venons de passer le carnaval. Ainsi Vénus, suivant vos calculs, devroit leur avoir donné le jour, et vous commencez à craindre que je ne me sois trompé sur les époques.

Votre cœur gémit en secret
De ce que vos trois Sœurs n'arrivent point encore :
Consolez-vous et tournez le feuillet,
Sous vos yeux elles vont éclore.

LETTRE XLVI.

LES GRACES.

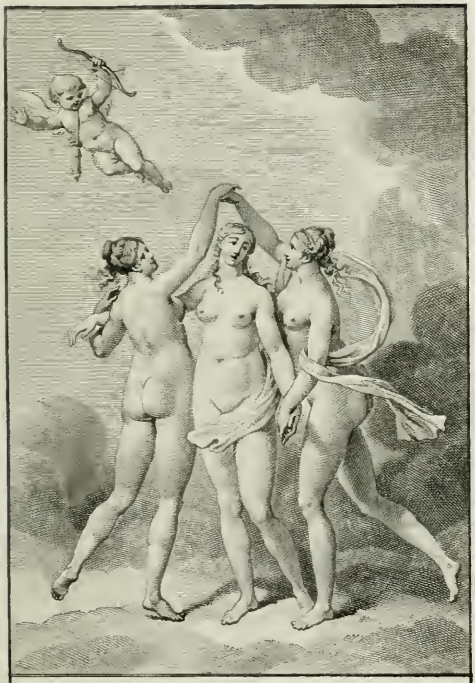
Quoique les auteurs aient varié sur l'origine des Graces, l'opinion la plus commune est qu'elles sont filles de Vénus et de Bacchus. Les uns les représentent nues, parceque, disent-ils, les Graces ne doivent pas être déguisées; les autres les couvrent d'un voile léger. Je préfere ce costume au premier: point de graces sans décence; point de décence sans voile.

En général, la mythologie nous donne très peu de détails sur ce qui concerne les Graces. Pour y suppléer, je vous envoie, Émilie, la relation du pélerinage que j'ai fait, sous vos auspices, au temple de ces trois immortelles.

LE TEMPLE DES GRACES.

Le temple des Graces n'est point situé dans un lieu consacré particulièrement à leur culte.

Ce temple est le palais des Fées.
Que la beauté paroisse; aussitôt vers les cieux
L'édifice s'éleve, et présente à nos yeux



LES GRACES.

Un sanctuaire orné de fleurs et de trophées.
Éloignez-vous, le charme fuit,
Et le temple s'évanouit.

Depuis long-temps je cherchois ce temple fugitif, qu'il est si rare et si difficile d'atteindre, lorsque j'appris qu'il étoit, depuis huit jours, à ***. J'entrepris à l'instant ce pélerinage. A chaque pas, je rencontrois sur la route une multitude de pélerins qui tournoient le dos au temple auquel ils prétendoient arriver.

Au fond d'un carrosse doré,
C'étoit une sempiternelle,
Le visage verni, plâtré,
Roulant sa mourante prunelle,
Et de ses charmes dépéris,
Pour gonfler la forme jumelle,
Enfermant, avec leurs débris,
Le Zéphire sous la dentelle.

Plus loin suivoit monsieur l'abbé
Lisant dans Sapho son bréviaire,
Le dos voûté, le teint plombé,
Lorgnant par-devant, par-derriere;
Complaisant, doux, mignard, poli,
Persifflant, grasseyant, rempli
D'amour, d'ambre, et de suffisance;
En un mot, ayant en tout point,
Du jugement, de la science,
Et du goût comme on n'en a point.

Dans une diligence angloise
Rouloit milord Aliboron,
Le dos, le ventre, l'esprit rond,
Quittant son gros habit marron,
Pour s'affubler à la françoise;
Se plaignant du poumon, des nerfs,
Avec la carrure d'Hercule;
Pesant trois cents, mais par ses airs,
Encor moins lourd que ridicule.

Enfin, c'étoit une foule d'originaux de toute espece, des petits-maîtres, des femmes savantes, des musiciens, des coquettes, des peintres, des dévotes, des orateurs, des poëtes, des danseurs, et des philosophes: la plupart de ces derniers faisoient gaîment le voyage à pied; car ce n'étoit pour eux qu'une promenade. Mais les étrangers, et les femmes surtout, arrivoient au temple avec une toilette de cour, qui les faisoit consigner à la porte.

Là étoit la foule. Les esprits et les beautés honoraires se nommoient, pour en imposer au peuple, et d'un ton d'autorité, crioient à la sentinelle:

Sergent, dites au caporal
De nous ouvrir un peu la presse:
Je suis marquise; moi, comtesse;
Moi, je suis fermier-général.

Cependant les piétons arrivoient les premiers; je

marchai derriere eux, et j'entrai d'abord en nommant Émilie.

Arrivé sous le vestibule, j'apperçus autour de moi plusieurs autels particuliers, où l'on consultoit les demi-dieux, favoris et ministres des Graces. Chacun d'eux avoit sa statue au-dessus de son autel: c'étoient Racine, La Fontaine, Sévigné, Deshoulieres, etc. Un conseiller parfumé brûloit de l'ambre sur l'autel de Montesquieu, et lui disoit:

J'ai du jargon, de la finesse,
Les calembourgs brillent dans mes écrits;
J'ai su donner à la grave Thémis
Un petit air de gentillesse.
Je mets les lois en madrigaux;
Je suis l'oracle des toilettes;
De tous les ouvrages nouveaux
J'extrais l'esprit sur mes tablettes:
Je viens de composer enfin
Un livre avec mon secrétaire;
Je l'ai fait, sur papier vélin,
Imprimer en beau caractere,
Et relier en maroquin.
Aux trois décsses, ce matin,
J'en viens offrir un exemplaire.
Et je reste comme un faquin,
A la porte du sanctuaire!

L'Oracle des lois lui répondit:

Il faut que Thémis en impose,

Et sourie avec dignité.
Sa grace est dans sa majesté;
Et les trois Sœurs n'ont jamais adopté
Les magistrats couleur de rose.

Au même instant une femme ensevelie sous la gaze, arriva au pied d'un groupe qui représentoit Sévigné, Deshoulieres, et Ninon, et s'écria d'une voix tremblante:

J'ai su me faire de l'esprit,
Et me composer un visage.
Depuis trente ans et davantage,
J'en ai toujours quinze, en dépit
Du temps et de la médisance;
Je rajeunis chaque matin,
Car j'ai découvert le chemin
Qui ramene à l'adolescence.
— Tremble, dit l'Oracle, qu'enfin
Il ne te ramene à l'enfance.

L'adolescente sexagénaire sourit avec dédain, et fit place à une blonde languissante, qui laissa tomber ces paroles:

Vingt fois par jour la force m'abandonne;
Je puis me vanter que personne
Ne s'évanouit mieux que moi;
Je range, en expirant, l'univers sous ma loi.
Dans mes convulsions, j'étale un cou d'albâtre,
Un teint de lis, des yeux mourants, baignés de pleurs,
Un pied digne des connoisseurs,

Un bras d'ivoire... Enfin, à mes adorateurs,
Je représente en beau la mort de Cléopâtre...

L'Oracle l'interrompit en lui disant:

Quoique les pamoisons, les spasmes, les vapeurs,
Produisent à Paris des effets admirables,
Nous ne les logeons point. Le temple des *trois Sœurs*
N'est point l'hôtel des Incurables.

La blonde aux yeux bleus, à cette brusque réponse, alla se trouver mal sur les degrés du temple, et fut remplacée par une femme jeune et modeste, qui dit en soupirant:

Sur mes traits effacés, d'un mal contagieux
La douleur a gravé les traces.
Depuis que j'ai perdu ce qui charmoit les yeux,
Puis-je me présenter dans le temple des Graces?

L'Oracle lui répondit:

Si tu n'as plus ta fraîcheur naturelle,
Tu conserves encor ton esprit et ton cœur;
Ton empire sera plus sûr et plus flatteur,
Quand tu plairas sans être belle.
A l'aimable laideur le dieu d'Amour sourit,
Pour la venger de la Nature:
Ta figure faisoit oublier ton esprit,
Et ton esprit va faire oublier ta figure.

A ces mots, la belle disgraciée se présenta à la porte du temple, qui lui fut ouverte à l'instant.

Au-devant de cette porte étoit le célebre Marcel*, contrôleur des costumes et du maintien, et sur le seuil paroissoit l'illustre La Bruyere, dont l'œil perçant découvroit les moindres défauts du caractere et de l'esprit. Marcel, dans son style familier, s'écrioit à tout moment:

Monsieur l'abbé, l'on n'entre pas!
Vous avez l'air d'une poupée;
Vous, colonel, du grand Pompée;
Et vous, Mondor, du roi Midas.
Comte, pour courir en chenille,
Vous avez pris dès le matin,
La bigarrure d'arlequin.
Vous, duc, l'habit de Mascarille
Avec le gilet de Scapin.
Duchesse, de votre carmin,
Avant d'entrer ici, de grace,
Otez trois couches seulement;
Et pour respirer un moment,
Permettez que l'on vous délace.
Et vous qui semblez trébucher
Dans ces étuis, dont la structure

* Marcel étoit un maître de graces, fort à la mode il y a quarante ans. On ne pouvoit être présenté à la cour, ni se présenter dans le monde, sans avoir pris des leçons de Marcel. C'est lui qui, au milieu d'un bal, après une heure de recueillement et de contemplation, s'écrioit avec enthousiasme: Que de choses dans un menuet!

A vos pieds donne la torture,
Rose, apprenez que la Nature
Nous a fait des pieds pour marcher.

Plusieurs pélerins échappoient aux traits de ce rigoureux censeur, et obtenoient leur passe-port. Mais, arrivés à l'entrée du sanctuaire, ils subissoient un examen encore plus rigoureux, puisque l'on y scrutoit les défauts cachés sous les agréments superficiels. Le moderne Théophraste*, fixant sur chacun d'eux un regard ferme et pénétrant, leur répétoit d'une voix sévere :

« Damis, vous avez le cœur sec;
« Vous ne connoissez point cet aimable délire
« Qu'éprouve le génie, et que l'Amour inspire;
« Sortez d'ici. Baldus, vous croyez que le grec
« Tient lieu d'esprit et de science;
« Allez à Sparte. Argan, je le vois bien
« A votre aimable suffisance,
« Vous savez tout, sinon que vous ne savez rien;
« Allez l'apprendre. Et vous, Gernance,
« Vous qui dédaignez la science,
« Dans un chapitre ou bien dans un boudoir
« Allez professer l'ignorance.
« Cléon, vous raisonnez l'amour très savamment;
« Et près de celle qui vous aime,
« Vous calculez un sentiment,

* La Bruyere, dont on vient de parler.

« Comme l'on résout un problème.
« Ne vous offensez pas d'un refus; récemment
« Nous avons refusé Barême.
« Philinte, on vous trouve amusant
« Dans tous vos récits, mais vous êtes
« Comme trois femmes médisant,
« Et menteur comme six gazettes.
« C'est trop. Pour vous Lise, Hortense, Myrthé,
« Vous dont on vante la beauté,
« Frivole et stérile avantage;
« Vous qui possédez en partage
« Du babil sans raisonnement,
« De la raison sans agrément,
« Un esprit de pédant sous un masque de femme,
« Un cœur de glace, un corps sans ame,
« Quelques épigrammes sans sel,
« Un feu follet sans étincelles;
« Fuyez ces lieux. Nos immortelles
« Ne reçoivent sur leur autel
« Que l'offrande d'un cœur pur et tendre comme elles,
« Et d'un esprit solide et naturel. »

J'échappai à la proscription du censeur; en vous voyant dans mon cœur, il fit grace à mon esprit, et le temple me fut ouvert. Là, je rendis hommage aux Graces.

Des attraits de ces Sœurs jumelles
Je fus plus charmé que surpris;
Mon cœur se trouvoit là comme chez ses amis.
Avant de voyager chez elles,
J'avois appris chez vous la carte du pays.

Les trois Sœurs, dans une attitude élégante et modeste, entrelaçoient leurs bras en se donnant la main. Un voile négligé couvroit heureusement la moitié de leurs charmes : les formes cachées se faisoient sentir sous les plis du voile. L'œil admiroit les beautés visibles ; le desir embellissoit les autres. Leurs regards, souvent baissés, ne se levoient jamais impunément. Elles sourioient, mais en rougissant ; et qui les avoit vues sourire n'en parloit plus qu'en rougissant comme elles. Leur voix étoit douce et persuasive : elles parloient peu, mais elles parloient au cœur. On les regardoit, en espérant de les entendre ; on les écoutoit, en craignant de les voir finir. Ainsi leur silence et leurs discours se prêtoient un charme mutuel ; et, quoique femmes, elles exerçoient, peut-être avec moins d'empire, l'art de parler que l'art de se taire.

Malgré leur apparente simplicité, les Graces me parurent très difficiles sur le choix de leurs favoris. Ils sont en très petit nombre, mais la moindre faveur suffit pour les rendre immortels ; car ce que les Graces ont touché ne meurt point : aussi retrouvai-je dans leur temple plusieurs de nos contemporains dont nous pleurons encore la perte.

J'y rencontrai ce pasteur vénérable
Qui nous peignit avec candeur
Les traits de l'âge d'or, conservés dans son cœur ;

Innocent comme Abel, comme Daphnis aimable,
Frais comme le printemps, même dans son hiver.
Vous vivez! m'écriai-je, ô mortel adorable!
Et je pleurai de joie en embrassant Gessner.

J'y reconnus cet orateur que * Rome
Eût envié jadis au sénat de Paris.
Il me parut baigné des pleurs de ses amis;
Car il étoit aimé, quoiqu'il fût un grand homme.

A cette vue, je ne pus retenir mes larmes; mais la premiere des Graces me dit en souriant:

Pourquoi cette douleur amere?
Gerbier chez vous n'est plus; mais il respire ici.
Dans nos bras il s'est endormi.
Qu'eût-il fait encor sur la terre?
Il étoit immortel; son sort étoit rempli.

En achevant ces mots, la déesse tendit la main à un vieillard qui s'avançoit majestueusement vers le sanctuaire. Ses yeux, sous des sourcils blancs, brilloient du feu de la jeunesse, et son front conservoit l'empreinte des couronnes qu'il avoit portées. O déesse! m'écriai-je, quel est ce vénérable monarque? Quel étoit son empire?

— L'univers. Tu vois Buffon.
Il suffit que je le nomme;

---

* Gessner, Buffon et Gerbier venoient de mourir au moment où cette lettre fut écrite.

Tout l'éloge d'un grand homme
Est renfermé dans son nom.

Elle dit, fit asseoir le vieillard sur un trône de verdure, et lui ceignit la couronne de l'immortalité.

Suivi des doux Plaisirs qui naissent sur ses traces,
A ce couronnement le Printemps assista,
Et la Nature y présida;
Car la Nature est toujours chez les Graces.

Durant cette fête, je vis entrer dans le temple une foule de jeunes nymphes qui arrivoient de la campagne: j'en remarquai très peu de la ville; mais j'avouerai que celles-ci l'emportoient sur les premieres; car elles étoient encore belles, malgré leur parure. Tandis que je les admirois, Aglaé me dit: « Tu seras sans doute étonné d'apprendre que ces « beautés naïves, qui nous visitent tous les jours, « ne savent pas même qu'elles nous connoissent.

« La beauté qui vient de naître,
« Tant qu'elle échappe au miroir,
« Vient chez nous sans le savoir;
« Mais il lui suffit d'avoir
« Le malheur de se connoître,
« Pour nous fuir sans le vouloir. »

Sur les pas de ces nymphes, je vis arriver les vierges couronnées par l'amour pour l'autel de l'Hyménée. « Celles-ci, me dit la déesse, sont bien

« moins nombreuses que les premieres; car plus les « femmes aujourd'hui arrivent à l'âge des Graces, « plus elles s'éloignent de leur culte: d'ailleurs, nous « n'admettons ici que celles qui, à la modestie et « aux agréments extérieurs, joignent une ame encore « neuve, un cœur fait pour préférer l'estime et la « tendresse conjugale à l'encens des adorateurs, et « un caractere capable de sacrifier à l'amour ma- « ternel, les modes, les romans, les abbés, et « l'opéra.

« Aussi le dieu d'Hymen verse en secret des pleurs
« Dans son temple désert; mais bientôt il oublie
« Sa solitude et ses malheurs
« Quand il possede une Émilie. »

Aglaé parloit encore, lorsque les meres arriverent au pied de l'autel. Je ne remarquai parmi elles, ni celles qui veulent être les sœurs cadettes de leurs filles, ni celles qui ne souffrent point que leurs filles soient jolies, ni celles qui ne permettent pas que leurs filles aient quinze ans, *et cætera, et cætera;* leurs regards étoient nobles et tendres; leur démarche étoit posée, leur sourire affectueux: tout en elles intéressoit. Ces yeux versoient souvent des larmes, cette bouche prononçoit sans cesse les noms de fils et d'époux, ces levres étoient couvertes de chastes baisers, ce sein avoit porté de

doux fardeaux, que ces bras soutenoient encore. Ceux de leurs enfants, qui pouvoient marcher, les accompagnoient en leur donnant la main, ou en tenant un coin de leur robe flottante. Les tendres caresses, les douces inquiétudes voltigeoient autour d'elles. En les considérant au milieu de leur famille naissante, on se sentoit attiré vers elles par un charme attendrissant. Elles sembloient réunir les graces des différents âges qui les environnoient: on les retrouvoit dans chacun de leurs enfants. Ces diverses ressemblances multiplioient les sentiments qu'inspiroient les meres, et l'on éprouvoit, en les aimant, que le respect est inséparable du véritable amour. « De toutes nos favorites, me dit Aglaé, « celles-ci sont les plus tendrement chéries; car « nous trouvons chez elles ce que nous cherchons « par-tout, l'utile joint à l'agréable.

« Leurs glorieux travaux n'empêchent point d'éclore
« Sur leurs traits maternels les fleurs de la beauté.
« Auprès des lis la rose croît encore
« Sur les débris de la maternité. »

Les meres alors s'approcherent de l'autel, et j'eus le plaisir de les admirer, tandis que chacune faisoit son offrande. J'en reconnus même quelques unes.

Penthievre présentoit ses enfants dans ses bras;
Et, d'après ce touchant modele,

Genlis, suivant à quelques pas,
Crayonnoit les vertus et les charmes d'*Adele*.

Quand les meres eurent rendu leur hommage, je vis arriver dans le sanctuaire les veuves et les aïeules, en cheveux blancs. La sérénité, la candeur régnoient sur leurs fronts sillonnés par les longues années. On voyoit qu'elles avoient été belles; on jugeoit qu'elles étoient aimables. Le regret de ce qu'elles avoient perdu ajoutoit au prix de ce qu'elles conservoient encore; et ce cœur, pénétré de respect, se plaisoit à rappeler le passé pour y retrouver un sentiment plus tendre. Cependant, comme les vierges paroissoient surprises de les voir, à cet âge, dans le temple des Graces, Euphrosine leur dit:

« Femme qui plaît à soixante ans,
« Par son aimable caractere,
« Possede bien mieux l'art de plaire
« Qu'une belle dans son printemps.

« Les prestiges de la jeunesse
« Cachent mille défauts au jour;
« Mais le charme fuit: la vieillesse
« Leve le bandeau de l'Amour.

« Alors, la Raison qui s'éveille
« Cherche l'esprit. Si c'est en vain,
« La Beauté, dès le lendemain,
« Pleure ses amants de la veille.

« Mais si l'on trouve en vous les talents, les vertus,
« L'Amitié, tous les jours, ajoute à vos conquêtes,
« Et l'on vous aime encor malgré l'âge où vous êtes,
« Comme l'on vous aimoit à l'âge qui n'est plus.

« On regrette le temps passé sans vous connoître.
« Combien l'on eût joui d'un commerce si doux!
« Il semble que plutôt on auroit voulu naître,
« Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

« Lorsque vers son déclin le soleil nous éclaire,
« L'éclat de ses rayons n'en est point affoibli;
« On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire;
« Et qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli. »

A ces mots les vierges saluerent avec respect les aïeules, qui les embrasserent sans jalousie. Alors la déesse se tournant vers moi: Tu le vois, me dit-elle,

Les Graces sont de tous les temps.
Adieu; dis à ton Émilie
Que dans un demi-siecle en ces lieux je l'attends.
Pour conserver tous deux l'amitié qui vous lie,
De l'esprit et du cœur évitez les détours,
L'art est voisin de l'imposture.
Vous vous plairez encore au déclin de vos jours,
Mes bons amis, si vous savez toujours
Vous en tenir à la Nature.

FIN DE LA TROISIEME PARTIE

TABLE ALPHABÉTIQUE.

	LET.	PAG.
AMOUR. Sa naissance, son éducation, ses traits, son caractere,	36	7
Ses ailes,	37	15
Deux AMOURS,	*ib.*	18
Opinions diverses sur son origine,	*ib.*	19
Ses caprices,	38	21
Il est présenté à Jupiter,	39	26
ANDROGÉE, assassiné par les habitants de Mégare et d'Athenes. Suite de cet attentat,	40	39
ARIANE, rencontrée par Bacchus dans l'isle de Naxos,	39	34
Elle lui raconte ses infortunes,	40	39
Elle sauve Thésée, et l'emmene dans l'isle de Naxos,	*ib.*	43
Thésée l'abandonne. Elle devient l'épouse de Bacchus,	*ib.*	45
BACCHUS. Son origine. Il est confié aux Nymphes; élevé par Silene,	39	27
Ses conquêtes,	*ib.*	31
Il épouse Ariane,	40	45
Il aime Érigone,	41	48
Il va visiter Proserpine,	*ib.*	51
Fêtes de Bacchus,	45	79

	LET.	PAG.
Rapprochement de Moïse et de Bacchus,	45	81
BACCHANTES, prêtresses de Bacchus,	*ib.*	78
BÉROÉ, nourrice de Sémélé, dont Junon prit la forme pour lui donner de perfides conseils,	39	28
COURONNE d'Ariane, changée par Bacchus en constellation,	40	45
CUPIDON. Voyez AMOUR.		
DISCORDE. Histoire de la pomme fatale,	42	54
ÉRIGONE, séduite par Bacchus. Sa mort, sa métamorphose,	41	49
GRACES, compagnes de Vénus,	44	70
Leur origine, leur temple, leur culte, leurs lois,	46	84
HÉBÉ, voyage avec l'Amour,	38	21
HÉCUBE, épouse de Priam, et mere de Pâris,	42	55
HYADES, nymphes qui nourrirent Bacchus, et furent changées en la constellation de ce nom, qui est placée sur le front du taureau,	39	30
ICARIUS, pere d'Érigone. Sa mort; jeux icariens,	41	49
LEMNOS. Les habitantes de cette isle négligent le culte de Vénus,	44	73
Leur punition,	*ib.*	*ib.*
MÉNADES, prêtresses de Bacchus.	45	78
MÉRA, chienne d'Icarius, changée en constellation,	41	51
MERCURE, confie Bacchus aux soins des nymphes de Nysa,	39	30

	LET.	PAG.
MOISE et Bacchus, comparés,	45	81
NAIADES, premieres prêtresses de Bacchus,	*ib.*	78
NYSUS, roi de Mégare, trahi par sa fille, et changé en épervier,	40	40
OENONE, épouse du berger Pâris,	42	59
PARIS, fils de Priam, exposé, en naissant, sur le mont Ida; élevé par les pasteurs,	*ib.*	55
Il épouse OEnone, et revient à la cour de Priam,	*ib.*	59
Jugement de Pâris,	43	62
PÉNIA, déesse de la pauvreté, selon quelques uns, mere de Cupidon,	37	19
PÉRISTERE, changée en colombe par l'Amour,	*ib.*	16
PORUS, dieu de l'abondance, pere de Cupidon, selon quelques mythologues,	*ib.*	19
PROSERPINE, aimée de Bacchus, le retient trois ans aux enfers,	41	52
SAPHO, amante de Phaon; sa mort,	44	74
SCYLLA. Voyez NYSUS.		
SÉMÉLÉ, séduite par Jupiter,	39	27
Trahie par Junon,	*ib.*	*ib.*
Sa mort,	*ib.*	30
SILENE, gouverneur de Bacchus,	*ib.*	*ib.*
THÉSÉE, vainqueur du Minotaure, épouse Ariane et l'abandonne,	40	43
THÉTIS et PÉLÉE. Leurs noces,	39	25
THYADES, prêtresses de Bacchus,	45	78
VÉNUS. Elle obtient la pomme,	43	64
Son culte, ses temples, ses fêtes,	44	67
Vénus *céleste*,	*ib.*	69

	LET.	PAG.
Vénus *modeste*,	44	69
Vénus *nuptiale*,	*ib.*	*ib.*
Vénus *populaire*,	*ib.*	71
Offrandes à Vénus,	*ib.*	70

FIN DE LA TABLE DE LA TROISIEME PARTIE.

LETTRES
À ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE
PAR
C. A. DEMOUSTIER.

QUATRIEME PARTIE.

A PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
M. DCCC IX.

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.

LETTRE XLVII.

TITHON ET L'AURORE.

DEMAIN matin, belle Émilie,
Quand, sortant des bras du repos,
De mille roses embellie,
Vous entr'ouvrirez vos rideaux;
Quand la soigneuse modestie,
D'une ample gaze d'Italie
Voilera le double contour
Des charmes secrets que l'Amour
Lorgne souvent d'un œil d'envie:
En un mot, quand il fera jour
Pour l'amitié chez mon amie,
Souffrez que j'admire de près,
Sous votre nocturne coiffure,
Ce coloris vermeil et frais,
Cette blancheur naissante et pure
Que ranime sur vos attraits
Le doux repos de la nature.

Ainsi que l'abeille, au matin,
Recueille un précieux butin
Sur les fleurs qui viennent d'éclore,
Mon pinceau, long-temps incertain,
Recueillera sur votre teint
Des couleurs pour peindre l'Aurore.

En attendant que vous m'accordiez une séance pour son portrait, je vais vous crayonner son histoire, c'est-à-dire ses amours; car c'est ordinairement là tout ce qu'on entend par l'histoire d'une jolie femme.

Fut-elle tendre ou cruelle?
Quel fut son premier amant?
Fut-il heureux et comment?
Sut-il la rendre fidele?
Combien eut-il de rivaux?
Combien de fois changeoit-elle
Par mois, par jour? D'une belle
Voilà l'histoire en deux mots.

La plupart des auteurs assurent que l'Aurore est fille du Soleil et de la Terre: quelques uns la font fille de Titan. Cette seconde opinion s'accorde avec la premiere, puisque Titan est le même que ce fameux géant*, qui, dans sa marche brillante, éclaire et fertilise le monde.

---

* L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.

À ÉMILIE.

Quoi! vous exigez Émilie,
Qu'au bruit des canons, des tambours,
Je chante encor pour les amours!
Hélas! pourrai-je, mon amie,
De Flore et du Printemps vous peindre les beaux jours
Quand le deuil de la mort s'étend sur ma patrie.

Ma muse, couverte du voile de la douleur, cherche en silence, dans nos forêts profondes et sous nos antres solitaires, un asile où la Discorde et la Haine n'aient point encore pénétré. Là, gémissant sur le passé, déplorant le présent, et lisant dans un sinistre avenir, elle dépose tristement sa lyre détendue jusqu'au retour incertain de la paix, des arts, de la vertu, et du bonheur.

Si je propose à ses pinceaux légers
Les exploits des héros, les plaisirs des bergers,
Adonis et Vénus foulant des lits de roses,
Les Nymphes, leurs amours et leurs métamorphoses,
L'esprit frappé de sinistres objets,
Elle répand sur ces riants sujets,
Un coloris lugubre et terne.
« Eh! dit-elle, comment peindre le siecle d'or!
« Ses tableaux enchanteurs ont si peu de rapport
« Avec celui de la lanterne! »

Cependant, quoi qu'elle en dise, je vais essayer de reprendre pour vous les pinceaux et la lyre. Vous le savez, c'est plutôt mon cœur que ma muse qui vous écrit; et s'il est des révolutions qui puissent influer sur l'esprit, il n'en est point qui doivent influer sur le cœur. L'esprit tient à l'art, le sentiment à la nature; et seule, au milieu des changements universels, la nature ne change point.

Le tableau de l'espece humaine
Est un tableau mouvant. Là, des biens et des maux,
La génération se succede et s'enchaîne.
Chaque acte, aux spectateurs, offre des traits nouveaux,
Et les héros changent à chaque scene.

Tandis que sur eux Atropos
Promene sa faux homicide,
Des siecles le torrent rapide,
Vers le vaste abyme des temps,
Roule chargé d'évènements.
Cependant la simple Nature,
Toujours égale dans son cours,
Sur les cendres des morts, sur les débris des tours,
Seme au printemps les fleurs et la verdure;
Et, depuis le matin jusqu'au soir de nos jours,
Pour consoler le monde et repeupler la terre,
Elle conserve et régénere
Les vieilles amitiés et les jeunes amours.

Dès que le Soleil sort du lit de Thétis, l'Aurore monte sur un char doré, attelé de deux chevaux plus blancs que la neige. Les roues du char tracent dans l'air un léger sillon de pourpre nuancé d'or et d'azur. La déesse arrive aux portes transparentes de l'Orient, et les ouvre avec ses doigts de rose; là, elle s'arrête sur un nuage, et d'un œil impatient elle attend le char de son pere. Bientôt, au milieu de l'harmonie des spheres célestes, elle croit entendre le hennissement de ses quatre coursiers; son cœur palpite d'espérance et de joie: elle regarde encore, et distingue, à travers une vapeur enflammée, l'ardent Piroïs, le léger Eoüs, le fougueux Ethon, et l'indomtable Phlégon*; puis elle apperçoit son pere lui-même, qui, de sa main immortelle, tient les rênes étincelantes. A cette vue, la fille du Jour rougit de plaisir; ses yeux versent des larmes de tendresse. Les zéphyrs les recueillent sur leurs ailes, et les répandent en rosée sur les fleurs. Ainsi, belle Émilie,

Quand je viens, sous votre croisée,
Vous offrir un bouquet cueilli dès le matin,
Sur ce présent qui tremble dans ma main,

Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant. J. B. Rouss., *od.* 11, *l.* I.

* Noms des quatre coursiers du Soleil.

Si vous voyez trembler les pleurs de la rosée,
Ne le refusez pas; songez que chaque fleur
Doit son éclat, doit sa fraîcheur,
Et les doux parfums qu'elle exhale,
A la piété filiale.

Depuis long-temps l'Aurore, heureuse d'aimer son pere, vivoit sans imaginer qu'il existât un autre amour, lorsqu'elle apperçut dans les campagnes de Troie le beau Tithon, fils de Laomédon, et frere de Priam, roi des Troyens. Je vous ai déja dit* qu'elle l'enleva, l'épousa, le rendit immortel, le vieillit en huit jours, et le fit changer en cigale. Ainsi l'Aurore ne connut que l'éclair de l'amour, et son bonheur s'évanouit comme un songe. Mais elle en fut bientôt dédommagée; en cessant d'être épouse, elle devint mere. Le fils qui lui rendit les traits de son époux, fut le célebre Memnon.

Cette innocente et vive image
De celui qui vécut trop peu pour son bonheur,
En donnant le change à son cœur,
Y remplissoit le vuide du veuvage.
Quand une femme, tour-à-tour
Heureuse épouse, heureuse mere,
Presse contre son sein ses enfants et leur pere,
Pour elle c'est le même amour.

---

* Voyez la Lettre XXXIII, seconde partie, page 105.

Memnon, dès ses jeunes années, fut un héros; mais le chemin périlleux de la gloire le conduisit au trépas. Les Grecs s'étant réunis pour assiéger la ville de Troie, le fils de Tithon, neveu de Priam, courut avec une armée au secours de ce malheureux prince; mais avant de pénétrer dans la ville assiégée, Memnon rencontra l'invincible Achille, le combattit, et tomba sous ses coups. Je ne vous peindrai point le désespoir de l'Aurore;

Pour exprimer la douleur d'une mere,
Il faudroit éprouver l'excès de son amour.
La fille brillante du Jour
D'un nuage lugubre obscureit sa lumiere;
Par l'amertume de ses pleurs,
Flétrit la verdure et les fleurs,
Et répandit son deuil sur la nature entiere.

Enfin Jupiter, pour la consoler, lui promit que son fils renaîtroit sous une forme nouvelle. En effet, lorsque la flamme consuma le corps de Memnon, l'on vit, dit-on, s'élever de son bûcher deux oiseaux blancs, que l'on appelle memnonides. Ces oiseaux se multiplierent en peu de temps, et s'envolerent en divers climats. Mais, si l'on en croit Pline et plusieurs écrivains de l'antiquité, tous les ans, à la même époque, les memnonides se rassembloient sur le tombeau de Memnon, pour se combattre, et faire de leur sang une libation en

son honneur. D'autres ont écrit que ces oiseaux venoient, chaque année, tondre avec leur bec le gazon qui couvroit la tombe de Memnon, et qu'ils l'arrosoient ensuite avec leurs ailes trempées dans le fleuve d'Asope.

C'est ainsi que, dans tous les temps,
Pour parvenir au bonheur de leur plaire,
On a bercé la vanité des grands
Avec des contes de grand'mere.

On éleva dans la suite une statue de marbre noir, qui représentoit Memnon assis, les mains élevées et la bouche entr'ouverte, comme s'il alloit parler. A peine le premier rayon de l'Aurore frappoit-il le corps de la statue, qu'elle prenoit un air riant, et paroissoit s'animer; mais aussitôt que le rayon atteignoit la bouche, il en sortoit un son harmonieux et tendre, qui sembloit dire: Bonjour, ma mere! Le soir, au moment où l'Aurore alloit éclairer l'autre hémisphere, un soupir foible et plaintif sembloit lui dire: Ma mere, adieu!

Telle étoit, Émilie, la fameuse statue de Memnon, à laquelle vous me faites ressembler quelquefois. Par exemple,

J'ai, quand je dois vous voir, cent choses à vous dire.
Paroissez-vous? soudain j'hésite, je soupire,
Je demeure à vos pieds, tremblant comme un poltron,

Et ressemble assez bien au buste de Memnon.
Sur ce marbre animé si vous portez la vue,
Si votre bouche lui sourit,
Un sourire, un regard suffit
Pour faire parler la statue.

LETTRE XLVIII.

CÉPHALE ET PROCRIS.

Fille qui n'a connu Cythere
Que sur la carte d'un roman,
Avant de voyager dans ce pays charmant,
Peut rester long-temps sédentaire.
Mais veuve qui, soir et matin,
Avec l'Amour en a fait le voyage,
Aime à se promener encor sur le chemin.
On a beau faire, on veut en vain
Oublier le pélerinage
Quand on connoît le pélerin.

L'Aurore, agitée par ce doux souvenir, apperçut un matin le jeune Céphale sur le mont Hymette. Céphale, fils de Déionée, roi de Phocide, avoit épousé Procris, fille d'Érechthée, roi d'Athenes. Ils étoient unis par cette tendresse conjugale dont on s'honoroit autrefois, et dont on rougit presque aujourd'hui. En vain l'Aurore, avec tous ses charmes, essaya-t-elle de rendre Céphale infidele; il sut lui résister. Enfin, pour triompher de sa résistance, elle l'enleva; mais les cœurs ne s'enlevent point, celui de Céphale demeura près de sa chere Procris;

et l'Aurore, après l'avoir inutilement retenu dans ses fers, le rendit à son épouse, en lui disant: Vous vous repentirez un jour d'avoir connu cette Procris qui vous est aujourd'hui si chere!

Ces paroles artificieuses firent éclore dans le cœur de Céphale les semences de la jalousie: aussitôt il prend la figure aimable, et le costume galant d'un jeune séducteur, résolu d'éprouver lui-même la fidélité de son épouse. La démarche étoit délicate.

J'ignore, grace aux dieux, ce qu'Hymen me réserve;
Cependant j'aime à me flatter
Que, Céphale nouveau, j'irois en vain tenter
L'honneur de ma Procris; mais le ciel m'en préserve!

Les propositions de l'amant inconnu furent d'abord rejetées avec mépris. Malgré l'absence de Céphale, Procris le chérissoit plus que jamais! C'étoit beaucoup; et Céphale, plus heureux que sage, auroit dû s'en tenir à cette périlleuse tentative; mais il insista en ces termes:

« Céphale vous trahit. — L'ingrat!... le croyez-vous?
— « J'en suis sûr; et d'ailleurs, n'est-il pas votre époux?
— « Il étoit mon amant. — Il ne l'est plus, madame.
— « Et moi je l'adore toujours.
— « Quoi! sa froideur ne peut éteindre votre flamme?
« Quoi! vous voulez consumer vos beaux jours
« A pleurer un mari? C'est un enfantillage

« Qui n'est plus permis à votre âge.
« Je suis jeune, riche, en faveur;
« Je vous offre ma main, ma fortune, et mon cœur.
« Ne perdons point de temps; tous les préliminaires
« De dédains affectés, de refus, de rigueurs,
« Ne font qu'embrouiller les affaires.
« Pour être heureux, évitons ces longueurs.
« L'amour fuit; l'heure échappe et le plaisir s'envole.
« Je vous aime, aimez-moi. Point de discours frivole.
« Si j'attends à demain, dès aujourd'hui je meurs.
— « Mourir! vous m'effrayez, dit l'épouse craintive.
« Comment puis-je avec vous me tirer de ce pas?
— « Votre cœur, ou la mort : voilà l'alternative.
« Donnez-moi l'un ou l'autre. — Allons, ne mourez pas. »

A ces mots, Céphale, furieux de trouver enfin ce qu'il s'opiniâtroit à chercher, se fait connoître à Procris, qui, accablée de honte et de remords, sort de son palais, résolue de n'y jamais rentrer. Mais bientôt Céphale courut la chercher au fond des déserts. Soit vanité, soit indulgence maritale, il l'excusa de n'avoir pu lui résister. Enfin, après quelques reproches mêlés de pleurs et de caresses,

Cette querelle de ménage
Se termina suivant l'usage,
Par un doux raccommodement.
Nos époux, attestant les nymphes du bocage,
Jurerent solennellement
De s'aimer désormais mille fois davantage;
Et la preuve survint à l'appui du serment.

Procris, après les premiers gages de réconciliation, donna à Céphale un trait qui jamais ne manquoit le but, et un chien, nommé Lélape, que Diane avoit élevé.

Peu de temps après, Thémis, irritée de ce que les Thébains avoient déchiffré ses oracles, ayant suscité contre eux un renard monstrueux, qui dévoroit leurs troupeaux, tous les jeunes princes du pays se réunirent pour l'exterminer.

Comme la noblesse thébaine,
Si tous les chevaliers des rives de la Seine
S'unissoient pour chasser les renards que Thémis,
Du fond de son noir sanctuaire,
Suscite pour manger les moutons de Paris,
Quelle chasse ils auroient à faire!

Le renard thébain échappa long-temps à toutes les poursuites des chasseurs. Enfin Céphale ayant lâché Lélape contre le monstre, le chien et le renard, au milieu de leur course rapide, furent l'un et l'autre changés en pierre, sans qu'on ait jamais su ni par qui, ni pourquoi.

Céphale regretta son fidele Lélape; mais le dard qui lui restoit suffisoit pour le rendre encore le plus redoutable de tous les chasseurs. Il parcouroit sans cesse les bois et les montagnes, théâtres de ses nombreux exploits. Là, quelquefois, durant la chaleur du jour, il se reposoit sur la terre brûlante,

et imploroit le secours de cette vapeur rafraîchissante qui voltige au fond des grottes tapissées de mousse, et sous l'ombrage épais des arbres vénérables, peres et protecteurs des bocages.

Viens, disoit-il, viens, aimable Aure ;
Viens, jeune épouse du Zéphyr,
Accorde-moi seulement un soupir
Pour appaiser l'ardeur qui me dévore.

Malheureusement quelques Thébaines charitables ayant entendu Céphale, en conclurent que cette Aure, qu'il appeloit avec tant de langueur, étoit une nymphe qu'il aimoit éperdument; et soudain, pleines des intentions les plus pacifiques, elles allerent le persuader à Procris.

Le lendemain, Procris, par un chemin détourné, va se cacher dans un buisson voisin du lieu que ces amies lui avoient indiqué. Bientôt Céphale, épuisé de fatigue, vient s'y reposer. Foible, haletant, d'une voix languissante, il appelle Aure à son secours. A ce nom, Procris ne put maîtriser les transports de sa rage : un mouvement d'indignation la trahit. Céphale croit entendre une bête sauvage s'agiter dans l'épaisseur du buisson. Il se retourne, lance le trait fatal.... Soudain un cri douloureux et tendre lui fait pressentir sa méprise et son malheur. Pâle et tremblant, il écarte les

CÉPHALE ET PROCRIS.

branches qui lui cachent sa victime, et reçoit dans ses bras sa chere Procris, qui, d'une voix mourante, lui dit: « Céphale, au nom de cet amour si « tendre qui cause ma mort, n'épouse point cette « Aure dont le nom seul me fait frémir! » A ces mots, Céphale reconnoissant son erreur, la désabuse; mais, hélas! trop tard.

Dans ses bras son épouse expire,
Et d'un regard semble lui dire:
Pardonne-moi de t'avoir soupçonné!
En mourant de ta main, le ciel veut que j'expie
Mon injustice et mon erreur;
Mais je regrette peu la vie
Si je me survis dans ton cœur.

L'Aurore ne fut pas insensible au malheur de son cher Céphale, elle en eut même quelques remords; mais pour les effacer, elle se livra à de nouvelles amours, et enleva Orion.

Orion différoit du reste des hommes, en ce qu'il n'avoit point de mere; mais il en étoit amplement dédommagé, en ce qu'il avoit trois peres certains, sans compter celui dont il étoit l'héritier présomptif.

Jupiter, Neptune et Mercure, voyageant ensemble, furent un soir accueillis par un pauvre homme nommé Hyrée. Les trois dieux, en reconnoissance

de sa généreuse hospitalité, lui offrirent la récompense qu'il choisiroit.

Je suis veuf, leur dit-il, et d'un second hymen
Je n'ose tenter la fortune.
Deux femmes pour un pauvre humain,
Ce seroit trop; peut-être est-ce déja trop d'une:
Cependant j'ai besoin du lien conjugal;
Car, pour jouir du bonheur d'être pere,
La femme jusqu'ici fut un mal nécessaire:
Or, ne pourriez-vous pas, pour me tirer d'affaire,
En m'accordant le bien, me dispenser du mal?

Les dieux, touchés du bon sens et de la naïveté de leur hôte, prirent la peau d'un bœuf qu'il avoit tué pour les recevoir, la remplirent d'une substance divine, et recommanderent à Hyrée de la couvrir de terre jusqu'à une certaine époque, à laquelle il en sortit un fils qui fut nommé Orion.

Orion devint le plus célebre et le plus beau des chasseurs. Diane et l'Aurore l'aimerent en même temps, et la fille du Jour s'ennuyant de rivaliser avec la décsse des forêts, brusqua l'aventure en enlevant Orion, qu'elle transporta dans l'isle de Délos. Cependant il paroît qu'il revint auprès de Diane, ce qui est naturel: l'Aurore faisoit les avances, Diane résistoit; elle devoit être préférée: peu-à-peu elle répondit aux sentiments d'Orion, et conçut pour lui une flamme pure et céleste. Mais Orion,

dont la flamme étoit moins dégagée des principes terrestres, surprenant un jour Diane seule et pensive à l'ombre d'un bosquet mystérieux, lui dit en se précipitant à ses pieds :

Pour vous plaire, chaste Diane,
Je me consume nuit et jour
A filer le parfait amour;
Mais je vous avoûrai qu'un sentiment profane,
Quand je vois vos appas, se glisse dans mon cœur.
Le moral est chez moi tout voisin du physique;
Et malgré le respect de ma pudique ardeur,
Je ne me sens point fait pour l'amour platonique *.

L'argument étoit pressant. Diane, au lieu d'y répondre, fit piquer son amant par un scorpion caché sous une roche voisine, et transporta l'amant et l'animal dans le ciel, où ils formerent deux constellations disposées de maniere que le scorpion semble encore menacer Orion.

Adieu, mon aimable Émilie,
Demain je vais revoir ces bois, cette prairie,
Où de mes plaisirs le plus doux
Étoit de vous écrire et de penser à vous.
Là, sur le haut des monts, quand j'irai voir éclore

* Je crains bien qu'il n'y ait ici un petit anachronisme de quelques siecles, et je prie MM. les amoureux platoniciens de vouloir bien m'éclairer sur cette bagatelle.

Le premier rayon de l'Aurore,
En admirant ses naïves couleurs
Et son sourire accompagné de pleurs,
Je me dirai : Celle que j'aime
Rougit, pleure, et sourit de même.
Pour ressembler en tout à la Divinité,
Il ne lui manque, hélas ! que l'immortalité.
Mais si le temps, un jour, emporte sur ses ailes
Et sa jeunesse et sa beauté,
Ses vertus seront immortelles;
Et nous irons, unis de chaînes mutuelles,
Nous perdre dans l'éternité.
Pardon ! mon adorable amie :
Ces sinistres pensers pourront vous affliger;
Mais le plaisir d'aimer celle qu'on a choisie
Est si vif et si passager,
Qu'il est permis de prolonger
L'espoir de ce bonheur au-delà de la vie.

LETTRE XLIX.

FLORE, PALÈS, FAUNE, SYLVAIN.

Pourquoi demeurer à la ville
Quand tout reverdit dans nos champs,
Quand Flore décore l'asile
Que l'Amour destine aux amants?
Ah! venez dans nos bois; ces berceaux vous attendent;
Ce gazon vous appelle, et ces roses demandent
Pourquoi vous les privez si long-temps du bonheur
De couronner le sein de la pudeur.

J'ignore ce qui se passe sur les bords tumultueux de la Seine; mais ici le sujet intéressant de la nouvelle du jour est l'arrivée du Printemps, qui vient de faire son entrée dans nos plaines, avec tout l'appareil de son antique magnificence.

Sur un nuage de rosée
Doré des rayons du soleil,
Il parcourt nos guérets, et presse le réveil
De la Nature reposée,
Qui, de mille feux embrasée,
Le sein couvert de fleurs, sort des bras du sommeil.
Une légere draperie,
Pareille à l'écharpe d'Iris,

Couvre le sein du dieu. Son aimable souris,
Qu'un tendre regard accompagne,
Ranime les vallons flétris,
Et fait sourire la campagne.
A l'aspect des coteaux qu'il vient de rajeunir,
Le jeune amant de la Nature
Rougit, comme une vierge pure,
De modestie et de plaisir.
Son front est couronné de l'herbe des prairies,
Pour prouver que de la beauté
Le premier ornement est la simplicité.

L'Amour qui, sans être invité,
Assiste à toutes les parties,
Voltige à ses côtés; et tandis que les fleurs
Échappent de ses mains, le frippon les ramasse,
Puis, en riant, les entrelace
Sur la pointe des traits qu'il destine à nos cœurs.

La mere du Printemps, jeune, fraîche, et vermeille,
Flore, dans sa riche corbeille,
Assortit un tribut de roses et de lis,
Et le donne au Zéphyr pour l'offrir à son fils.
Les plaisirs enfantins, les jeunes amourettes
Suivent en jouant du hautbois,
Et chassent vers le nord l'Hiver au fond des bois,
En lui jetant des violettes.

La foule des courtisans qui ferme le cortege est conduite par le dieu Pan, environné de Faunes et de Sylvains. Priape marche à sa droite, escorté par les Satyres: ceux-ci, d'un œil lascif, considerent les

Dryades, les Hamadryades, les Oréades, et les Napées, qui s'empressent autour de Palès, déesse des prairies, et protectrice des bergers. Le dieu Terme, qui les voit passer, soupire de ne pouvoir les suivre; mais il se réjouit en voyant croître la verdure qui bientôt doit ombrager sa tête.

Tels sont, Émilie, l'ordre et la marche de cette entrée, qui, selon moi, vaut bien celle de nos ambassadeurs. Or, quand vous voyez passer ces simulacres de potentats au milieu de la magnificence royale, vous vous informez du nom et de l'emploi des principaux officiers qui les environnent; je crois donc devoir vous faire connoître en détail les principaux ministres du plus aimable roi de l'année.

Le premier ministre du Printemps est la déesse Flore, qui, en sa qualité de reine-mere, gouverne, durant le regne de son fils, le peuple brillant des fleurs. Zéphire, qui l'accompagne, partage ses soins entre Flore, Cérès, et Pomone. Ce dieu léger est fils d'Éole et de l'Aurore: des ailes de papillon soutiennent son corps diaphane au milieu de la vapeur éthérée. Aussi vermeil, aussi frais que les fleurs qu'il caresse, son teint offre la rougeur virginale de la rose naissante; ses regards, la douceur des premiers rayons du printemps. Soigneux des trésors fragiles qu'enfante le sein de

Cybele*, il écarte, de son souffle et de ses ailes, les Aquilons et les noires Tempêtes, et nourrit, des pleurs de sa mere, l'enfance des fleurs, des fruits, et des moissons.

Les savants n'osent décider si Zéphire est l'époux ou l'amant de Flore; en sorte que la légitimité du Printemps est encore un problême. Les médisants vont plus loin; s'il faut les en croire, la déesse Flore n'est qu'une mortelle parvenue, qui vivoit autrefois à Rome aux dépens des jeunes citoyens. Chloris étoit alors son nom. Enrichie par ses amants, elle nomma pour son héritier le sénat, qui, par reconnoissance, fit son apothéose: mais ne sachant trop quel domaine lui assigner, il lui donna celui des fleurs qui étoit alors vacant, et la maria au Zéphire, époux sans conséquence, qui convenoit parfaitement au caractere variable de la nouvelle déesse. Il institua aussi en son honneur les jeux floraux, où les femmes publiques, dépouillées de leurs vêtements, combattoient et couroient au son des trompettes. Celles qui remportoient le prix de la lutte ou de la course recevoient une couronne de fleurs. La statue de la déesse paroissoit au milieu d'elles, couronnée de guirlandes, et couverte d'une draperie qu'elle tenoit de la main droite; de l'autre,

* La Terre.

elle présentoit une poignée de pois et de feves, parceque, durant les jeux floraux, les édiles jetoient ces légumes au peuple de Rome.

Si ces détails sont véritables, vous préférerez à la déesse Flore la déesse Féronie, autre ministre du Printemps, qui gouverne, par intérim, les fruits naissants, jusqu'au moment où Pomone vient prendre elle-même les rênes de son empire. Le feu ayant consumé jadis un bois situé sur le mont Soracte, et consacré à la déesse Féronie, les habitants voisins accoururent pour sauver sa statue; mais tout-à-coup le bois se couronna d'une verdure nouvelle. Ce miracle accrédita tellement la déesse, que ses prêtres oserent se vanter de marcher sur des brasiers, et de tenir un fer ardent sans ressentir la plus légere impression.

Pour éprouver ce pouvoir plus qu'humain,
J'aurois voulu les voir, ou vous donner la main,
Ou marcher sur vos pas; et je crois, mon amie,
Que j'aurois fort déconcerté
La feinte insensibilité
Des chapelains de Féronie.

Moins respectée, mais plus aimée que cette déesse, Palès régnoit sur les prés et sur les troupeaux. Sa parure est aussi simple que son culte. Un voile couvre ses charmes innocents : un peu de laurier et de romarin couronne sa chevelure, parceque,

durant ses fêtes, les bergers purgeoient leurs troupeaux en mêlant du romarin et du laurier dans leur pâturage. Elle tient une poignée de paille *, qui sert de litiere aux bestiaux. Ses fêtes se célébroient au mois de mai. Les pasteurs lui offroient du lait et du miel; puis allumant, à des distances égales, trois grands feux de paille, ils sautoient par-dessus; et le plus agile remportoit le prix, qui ordinairement étoit une jeune chevre ou un agneau.

Ainsi, dans l'âge d'or, quand la simple innocence
Rendoit hommage à la divinité,
Ses fêtes commençoient par la reconnoissance,
Et finissoient par la gaîté.

Les compagnes de Palès sont les Napées qui présidoient aux plaines, et les Oréades, aux montagnes. Ces nymphes furent, dit-on, les nourrices de Cérès et de Bacchus, parceque les moissons croissent dans les campagnes, et les vendanges sur les coteaux. C'est aux Oréades que nous devons le miel. Une de ces nymphes, nommée Mélisse, ayant trouvé dans un arbre creux un rayon rempli de cette liqueur dorée, en fit goûter à ses compagnes, qui, enchantées de cette découverte, donnerent

* Le mot Palès dérive du mot latin *Palea*, paille.

aux abeilles le nom de *mélisses*, et à leur nectar celui de *mel*, que nous avons traduit par *miel*.

Les Dryades * avoient l'inspection des bois et des arbres en général **; les Hamadryades, aussi multipliées que les arbres, naissoient et mouroient avec celui auquel leur existence étoit intimement liée. Cette fiction ingénieuse, qui prodigue les divinités aimables, et attache des nymphes à tous les objets qui nous environnent, a je ne sais quel charme attendrissant. Quand je me reporte au temps de la fable,

Les monts, les bois, les champs, tout s'anime à mes yeux :
A travers les épis de ces plaines dorées
Je crois voir courir les Napées.
Sur ces coteaux délicieux,
J'écoute les soupirs des tendres Oréades ;
Sous ces bosquets mystérieux,
Je cherche les gazons foulés par les Dryades :
Et si, le soir, dans mon jardin,
J'arrose un arbuste malade,
En le baignant, je songe que ma main
Rafraîchit une Hamadryade.

---

* Dryade dérive du mot grec *Drys* (Δρυς), arbre. *Ama* (Αμα) signifie *avec ;* ainsi Hamadryade signifie, qui est unie *avec l'arbre*.

** On les avoit imaginées pour empêcher les peuples de détruire trop facilement les forêts. On ne pouvoit couper un arbre avant que les ministres de la religion n'eussent déclaré que les nymphes l'avoient abandonné.

Parmi ces nymphes, les plus révérées étoient les Querculanes*, dont la vie étoit attachée à celle des chênes. Le célebre chasseur Arcas, se reposant au bord d'un ruisseau qu'ombrageoit un chêne, vit, dit-on, sortir de son écorce une nymphe qui lui dit : Détourne, je t'en supplie, le cours rapide de cette onde qui déracine l'arbre auquel ma vie est attachée. Arcas détourna le ruisseau, et la nymphe reconnoissante le couronna sur le rivage.

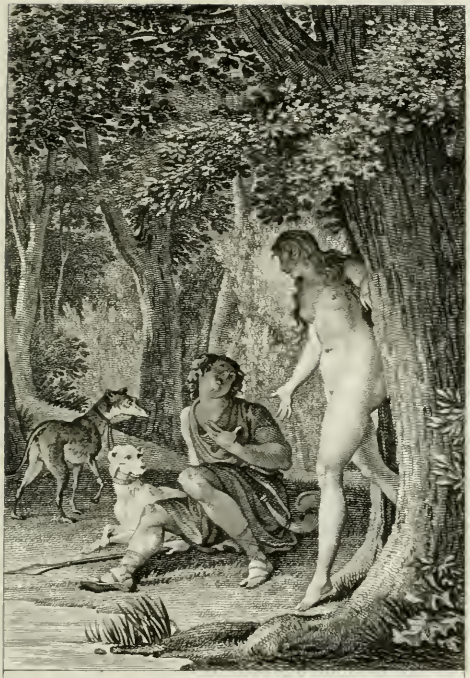
Oh ! si les nymphes à présent
Récompensoient encor de même un bon office,
Comme j'irois courir les bois, en leur disant :
N'est-il rien pour votre service ?

Les amants de ces nymphes sont les Sylvains, fils de Sylvain, dieu des forêts, qui protégeoit aussi les troupeaux, et partageoit avec le dieu Terme la garde des limites champêtres. Les Romains appeloient ses fêtes les Lupercales**, soit parcequ'il écartoit les loups des bergeries, soit parceque son temple, construit dans le lieu même où Rémus et Romulus avoient été nourris par une louve, en conservoit le nom de Lupercal. On raconte que Sylvain, amoureux d'Iole, épouse d'Hercule, s'introduisit

---

* Du mot latin *Quercus*, chêne.

** Voyez la Lettre IV, premiere Partie



QUERCULANE.

la nuit dans une grotte où les deux époux étoient couchés séparément. Hercule avoit enveloppé Iole dans la peau du lion de la forêt de Némée. Sylvain, marchant à tâtons, et sentant la peau hérissée du lion, prit Iole pour Hercule, et Hercule pour Iole : mais Hercule éveillé par ses caresses, le saisit d'un bras vigoureux, et le lança hors de la caverne contre un rocher qui fut l'écueil de ses amours.

Après cette chûte, Sylvain
Renonçant aux profits de la galanterie,
Et dégoûté du bien de son prochain,
Se maria le lendemain;
Car dès qu'on ne veut plus aimer l'on se marie.

Sylvain eut un grand nombre d'enfants, qui tous porterent son nom. On les confond souvent avec les Faunes, parceque leur figure et leurs attributs sont les mêmes; mais leur origine est différente.

Les Faunes sont les petits-fils de Picus, fils de Saturne, et roi des Latins, qui, pour avoir résisté à l'amour de Circé, fut métamorphosé en pivert par cette enchanteresse. Canente, sa veuve, fille de Janus, fut changée en voix à force de parler, comme plusieurs avoient été changées en fontaine, à force de pleurer.

Or, si le ciel prenoit encor la peine
De consulter leurs dispositions

Pour métamorphoser les veuves de la Seine,
Sur nos rivages nous aurions
Cent mille voix peut-être, et pas une fontaine.

Picus et Canente laisserent pour héritier Faune, qui enseigna l'agriculture aux Latins, vers le temps où Pandion* donnoit des lois aux peuples d'Athenes. Faune épousa Fauna sa sœur, et en eut d'abord un fils nommé Sterculie**, qui inventa l'art de fertiliser la terre par des engrais. Ses autres enfants furent les Faunes que l'on mit au rang des dieux champêtres. On leur immoloit une chevre, et le pin leur étoit consacré. On les représentoit avec des pieds de chevaux ou de bœufs, une barbe, des cornes et des oreilles de bouc, environnées d'une couronne de sapin, dont ils tenoient aussi une branche dans la main droite: on leur donnoit quelquefois, mais plus rarement, des pieds de chevre. Fauna leur mere, après la mort de son époux, s'enferma seule, et mourut sans avoir parlé à un seul homme. Les Latins déifierent ce modele des veuves, qui devint l'inimitable patrone des dames romaines. Elle avoit à Rome un temple, dont les prêtres distribuoient au peuple des simples pour toutes les

---

* Il fut le pere de Philomele et de Progné, qui périrent victimes de la brutalité de Térée, roi de Thrace, et époux de Progné.

** *Sterculum*, fumier, engrais.

maladies. Les Romains confondoient Fauna avec Cybele ou la bonne Déesse, et lui donnoient les mêmes attributs. Les dames romaines célébroient ses fêtes pendant la nuit, et il étoit défendu aux hommes d'oser même regarder l'asile sacré de ces mysteres, dont il faut avouer que les femmes n'ont jamais révélé le secret.

Je ne sais quel historien
Piqué de ce rare silence,
Dit que, suivant toute apparence,
Ces grands mysteres n'étoient rien.
C'est son avis, chacun le sien;
Mais je crains fort, lorsque j'y pense,
Que ce ne soit aussi le mien.

Les dieux qui ressemblent le plus aux enfants de Fauna, sont les Satyres, qui ne different des Faunes, que parcequ'ils ont toujours des pieds de chevre, et qu'ils portent tantôt un thyrse, tantôt une flûte ou un tambourin, pour faire danser les nymphes, dont ils animent la joie, enflamment les sens, et réveillent les desirs en précipitant, au gré de leur rustique harmonie, la mesure rapide de leurs pas cadencés.

Priape, qui marche à leur tête, quoique fils de Vénus et de Bacchus, n'étoit pas jadis en grande vénération : cependant il avoit son culte particulier. On lui sacrifioit un âne, parcequ'ayant jadis défié

un âne, j'ignore à quel genre de combat, et en ayant glorieusement triomphé, le vaincu, désespéré, s'étoit jeté sur le vainqueur, et l'avoit laissé mourant à l'ombre de ses lauriers.

Ses fêtes se célébroient particulièrement à Lampsaque, d'où il avoit été chassé autrefois, pour y avoir fait par ses noirs sourcils, ses cheveux crépus, sa bouche énorme, son nez recourbé, ses larges épaules, et son énergique laideur, la conquête de toutes les jolies femmes.

> Nos belles, à ce que je croi,
> Ont hérité de ce caprice :
> Telle refuse encor d'admettre sous sa loi
> Un Apollon blondin, qui prend à son service
> Un Priape aux crins noirs. Demandez-lui pourquoi?

Priape, piqué du procédé des Lampsaciens, les rendit furieux, et leurs femmes folles. C'étoient des batailles, des danses, des ris, des hurlements continuels; et la ville de Lampsaque sembloit n'être peuplée que de convulsionnaires. Enfin, la diete générale des maris, qui par caractere ou par habitude avoient conservé l'impassibilité du flegme conjugal, décréta le rappel du dieu exilé, et soudain toutes les cervelles dérangées se remirent, sans bruit, à leur place.

C'est au dieu Terme que Priape a l'obligation de

n'être pas le plus laid de tous les dieux. Terme ressemble tantôt à une tuile, tantôt à un tronc d'arbre, plus souvent à une borne ronde ou carrée. Malgré sa figure grotesque, il étoit jadis en grande vénération : le téméraire dont la main sacrilege le dérangeoit de sa place, étoit proscrit*; aussi n'y a-t-il jamais eu de sentinelle plus ferme dans son poste que le dieu Terme. Lorsque tous les dieux se retirerent aux environs du Capitole, pour le céder à Jupiter, Terme y demeura seul immobile, et sacrifia la politesse à l'esprit de son état. Ses fêtes se célébroient à Rome le dernier jour de l'année. On le couronnoit d'épis au temps de la moisson, et de fleurs au moment où je vous écris, c'est-à-dire à l'arrivée du Printemps.

Mais tandis que je vous décris la marche de cet aimable dieu, il passe et emporte avec lui la jeunesse de l'année.

Ainsi s'envolent les instants
Des plus beaux jours de notre vie;
Quand ils sont passés, mon amie,
On les regrette : il n'est plus temps.
Hâtons-nous d'être heureux; et si la jouissance
Avec nos beaux jours doit finir,

---

* Il étoit dévoué aux Furies, et chacun avoit le droit de le tuer.

Nous en conserverons du moins le souvenir.
Le Souvenir, frere de l'Espérance,
En nous retraçant nos amours,
Nous rendra leur premiere ivresse,
Et fera luire encor, sur le soir de nos jours,
L'aurore de notre jeunesse.

LETTRE L.

POMONE, VERTUMNE.

Je me doutois, Emilie, qu'à propos de la déesse des fleurs, vous me demanderiez l'histoire de la déesse des fruits: je conviens que ces deux divinités sont de tout temps inséparables.

Je sais qu'on dit: Flore et Pomone,
Comme on dit: la Nuit et le Jour,
Les Jeux et les Plaisirs, le Printemps et l'Automne,
Les Graces et Vénus, Émilie et l'Amour.

D'ailleurs, je ne suis pas étonné de l'intérêt que vous témoignez pour Pomone.

Car je vous connois, entre nous,
Des fruits de la plus belle espece,
Que la Pudeur en vain nous voile avec adresse;
Trésors mystérieux dont l'éclat vif et doux
Perce le voile... Eh bien! pourquoi rougissez-vous
De m'entendre vanter les fruits de la sagesse?

Pomone, déesse des jardins, vivoit célibataire, et ne concevoit pas au monde d'autre plaisir que celui de cultiver les arbres qui portent les trésors

de l'Automne. En vain mille amants avoient essayé de lui plaire; elle dédaignoit leurs hommages. Vertumne, dieu des jardins, quoique ses plaisirs et son emploi dussent naturellement le rapprocher de Pomone, n'en fut pas mieux accueilli que ses rivaux. Heureusement Vertumne* avoit le talent de changer de figure à son gré: il prit d'abord celle d'un jeune laboureur, on le reçut mal; puis, celle d'un jeune moissonneur, on le congédia; puis enfin, celle d'une vieille femme, on l'écouta.

La vieille, appuyée sur son bâton, après avoir long-temps parcouru les jardins de Pomone, vint se reposer à l'ombre d'une vigne mariée à un jeune ormeau. Là, embrassant la déesse avec une tendresse maternelle, elle lui dit d'un ton de confidence:

Ma fille, j'applaudis à vos amusements.
Des plaisirs que l'on puise au sein de la nature,
La source fut toujours intarissable et pure.
Ces espaliers sont beaux, ces vergers sont charmants;
Mais de votre asile champêtre
Pour rendre le séjour plus doux,
Malgré vos soins, il y manque peut-être
Le plus bel ornement. — Quel est-il? — Un époux.
Oui, mon enfant, croyez à mon expérience:
Sans amour à votre âge, il n'est point de bonheur.

---

* Le nom de *Vertumne* dérive du mot latin *Vertere*, changer.

On a beau s'imposer silence
Et donner le change à son cœur,
Du célibat plus qu'on ne pense
Le sentier solitaire est glissant pour l'honneur;
L'Hymen seul, accordant l'Amour et la Pudeur,
Peut mettre en sûreté la fragile Innocence.

Vous seule de l'Hymen pourquoi braver les lois?
Mariez-vous, tout se marie:
L'aigle au milieu des airs, le tigre au fond des bois,
Le poisson sous les eaux, l'agneau dans la prairie.
Les arbres et les fleurs ont aussi leur hymen;
Et, du plus haut des cieux jusque dans la poussiere,
Tous les êtres unis par ce commun lien,
Forment une famille entiere
Qui semble se donner la main.
Mais si votre froideur vous rend inaccessible
Aux plus purs sentiments de la société,
Peut-être aux doux plaisirs de la maternité
Ne serez-vous pas insensible.
Voyez cette vigne flexible
Mariée à ce jeune ormeau:
L'arbre étendant au loin chaque rameau,
Soutient ses foibles bras, et la vigne fidele
De ses trésors naissants couronne son appui;
Son époux s'embellit par elle,
Elle se féconde par lui.

O vigne! jeune et vierge encore,
Je sais l'ormeau qu'il vous faudroit.
Vous connoissez Vertumne; il est tendre et discret;
Vous l'estimez, il vous adore.

Sur vos goûts les plus chers il regle tous ses goûts :
Vous aimez les fruits, il les aime ;
Il les cultive comme vous.
Vertumne, aux graces près, est un autre vous-même ;
L'Amour l'a fait exprès pour être votre époux.
— Ah ! si je vous croyois, lui répondit Pomone ;
Mais qui peut de son cœur me répondre, ma bonne ?
— Lui ; le voici. — Comment !.. où donc ?.. — A vos genoux.

Et soudain reprenant sa figure naturelle, Vertumne tombe aux pieds de la déesse déconcertée, qui, en lui reprochant sa trahison, abandonne sa main au traître.

Ce mariage fut heureux. Vertumne, malgré son caractere changeant, fut toujours fidele à son épouse. Ils vieillirent ainsi dans la constance conjugale jusqu'au moment où Vertumne, par le moyen d'une recette particuliere, rajeunit Pomone, et se rajeunit avec elle. C'est bien dommage que Vertumne n'ait jamais publié sa recette.

Les époux revenus à l'âge de vingt ans,
Reprendroient le chemin de la galanterie.
Les femmes, avec leur printemps,
Retrouveroient la fleur de la coquetterie ;
De là, craintes, soupçons, soupirs, éloignements,
Serments toujours nouveaux et toujours infideles ;
Tourments délicieux !... Age heureux des amants,
Plus tu fomentes les querelles,
Plus tu donnes de prix aux raccommodements.

Pomone a souvent été confondue avec l'Automne, Cérès avec l'Été, Flore avec le Printemps. Cependant Ovide, en décrivant le cours du soleil, distingue ainsi les quatre saisons de l'année: « Le « Printemps y paroissoit la tête couronnée de fleurs; « l'Été nu portoit une couronne d'épis; l'Automne « étoit vêtu d'une robe rougie par la vendange; et « l'Hiver avoit une chevelure blanche et hérissée. » En effet, on représentoit l'Hiver tantôt sous la figure d'un vieillard couché dans une grotte, tantôt sous les traits d'une vieille femme enveloppée de peaux de mouton, et tenant un réchaud. On mettoit quelquefois une faucille dans la main de l'Été, et un chien aux pieds de l'Automne, pour indiquer que ces saisons amenent la moisson et la chasse.

Sans le secours de ces emblêmes, je retrouve sans cesse près de vous, Émilie, toutes les saisons de l'année.

Quand je vois vos attraits, c'est pour moi le Printemps;
Quand je cueille un baiser, c'est l'Été, je moissonne;
Quand vous me prodiguez, dans vos discours charmants,
Les fruits de votre esprit, j'amasse, c'est l'Automne:
Mais si dans vos yeux, dans votre air,
Je vois de la froideur, je tremble, c'est l'Hiver.

LETTRE LI.

PAN ET SYRINX; ÉCHO ET NARCISSE.

Revenons au dieu Pan, auquel, pour vous plaire, Émilie, j'ai fait un passe-droit en faveur de Pomone.

Les médisants prétendent que Pénélope, épouse d'Ulysse, persécutée en l'absence de son mari par une foule d'amants, leur tint long-temps rigueur en apparence, mais qu'elle ne put s'empêcher de faire secrètement un heureux, qui la rendit mere d'un fils. Or, comme on ignoroit lequel des nombreux amants de la reine étoit vraiment le pere de l'enfant anonyme, on en partagea l'honneur entre tous, et l'on nomma leur fils *Pan,* ce qui signifie à-peu-près, *universel.* Que de Pans à Paris!

D'autres ont poussé la médisance encore plus loin; ils ont prétendu que Pan étoit fils de Pénélope et de Mercure, qui avoit pris la figure d'un bouc pour plaire à cette princesse.

Voyez quelle étrange malice!
Changer Mercure en animal,
En animal cornu, pour supplanter Ulysse!
Ce pauvre Ulysse!... Ah! c'est bien mal!

Quel que fût le pere de Pan, il n'eut pas à se vanter de la beauté de son fils. Pan naquit avec une figure rubiconde, ornée de deux sourcils épais, d'un nez plat et bourgeonné, et d'une bouche riante jusqu'à ses oreilles, dont la largeur ombrageoit la racine d'une paire de cornes qui surmontoient sa chevelure rousse et crépue. Son corps étoit vêtu d'une peau blanche, tachetée de noir, et son échine dégénéroit en une queue de bouc qui balayoit ses cuisses et ses pieds de chevre. Avec ces avantages extérieurs, il se mit en tête de se faire homme à bonnes fortunes, et débuta, suivant l'usage, par le genre sentimental.

Le voilà donc aux genoux de Syrinx, l'une des nymphes de Diane, et fille du fleuve Ladon, filant le parfait amour de maniere à faire peur à sa nymphe, qui se sauve de ses protestations. Le dieu cornu, étonné du peu de succès de sa génuflexion, se redresse sur ses pieds velus, et court en sautillant après la belle fugitive, à laquelle il adresse ces paroles:

D'où naît cette rigueur extrême?
Pourquoi refusez-vous d'écouter mes serments?
Je suis laid; mais, hélas! est-on laid quand on aime?
La beauté véritable est dans les sentiments.
Vous craignez, dites-vous, que ma laideur amere
Ne passe à tous nos fils? Mais depuis fort long-temps,

Vous savez bien que les enfants
Ne ressemblent point à leur pere.
Les miens auront mon cœur et les traits de leur mere.
Épousez-moi ; le ciel semble m'avoir pétri
Tout exprès pour faire un mari :
Je suis d'un si bon caractere !
D'ailleurs on sait que j'ai du bien ;
Je vous donnerai tout .. Vous ne répondez rien !
Où courez-vous, cruelle !... Eh bien !...
Vous vous jetez à la riviere ?...
Au moins dites-moi donc pourquoi vous vous noyez ?
Nous ne sommes pas mariés.

Il dit et s'élance dans le fleuve Ladon, où Syrinx vient de se précipiter ; mais au lieu d'y retrouver son inhumaine, il voit croître des roseaux qui, agités par le vent, semblent encore soupirer tendrement. Pan reconnoît Syrinx sous cette forme nouvelle, et coupant quelques roseaux d'inégales longueurs, il les unit avec de la cire, et compose ainsi la flûte à sept tuyaux dont les bergers se servent encore de nos jours.

Cet instrument le consoloit de son veuvage précoce. Il parcouroit les vallons et les bois solitaires, en exprimant, par des airs tendres, les regrets que lui causoit sa chere Syrinx, lorsqu'il rencontra la nymphe Pitys dansant avec ses compagnes. Malgré l'invitation des nymphes, il refusa de prendre part à leurs jeux ; et Pitys lui ayant demandé

PAN ET SYRINX.

la cause de son chagrin, il lui répondit en soupirant :

Plaisirs, bonheur, j'ai tout perdu!
Pardonnez ma peine secrete :
Vous jouissez, moi je regrette,
Vous vivez, et moi j'ai vécu.

Syrinx avoit su me charmer.
Je lui dis : Syrinx, je t'adore ;
Car dans nos bois l'on aime encore,
Et l'on ne rougit pas d'aimer.

Sa cruauté se fit un jeu
D'éprouver ma persévérance.
Je me nourrissois d'espérance ;
Je vivois : l'amour vit de peu.

A peine j'en pus obtenir,
Pour prix de mon amour fidele,
Un baiser ; encor sembloit-elle,
En le donnant, le retenir.

Ici le dieu cornu passant modestement sur le dégoût insurmontable dont Syrinx avoit payé les prémices de sa flamme, en vint à l'évènement de la métamorphose, et attendrit tellement Pitys, que cette nymphe trouvant dans sa laideur je ne sais quoi d'intéressant, parut disposée à le consoler. Ils gagnerent ensemble le sommet d'une montagne déserte ; et de là le dieu Pan montrant à la nymphe

les vastes campagnes qui s'étendoient autour d'eux, lui dit tendrement:

Contemplez mes riants domaines,
Admirez ces vergers, ces vallons, ces fontaines,
Et ces coteaux délicieux;
Voyez ces lacs et ces forêts lointaines,
Et ces monts azurés se perdre dans les cieux.
Par-tout l'Amour s'offre à vos yeux;
L'Amour regne par-tout; le monde est son empire.
C'est un vaste tableau qu'il peut seul animer;
Sans l'Amour tout est mort, et par lui tout respire,
Tout aime autour de vous, et tout vous dit d'aimer.
Moi seul je n'ose vous le dire.

Ici les regards timides de la nymphe répondirent: osez. Mais Pitys étoit aimée de Borée, qui avoit donné à Zéphire l'inspection de sa vertu. Ce léger Mercure la surprenant en tête-à-tête avec le dieu Pan, recueille le premier soupir qui lui échappe, et va le porter à Borée, comme piece de conviction. A cette nouvelle, Borée s'échappe des antres d'Éole, vole au lieu du rendez-vous, et précipite du haut de la montagne la nymphe infidele, qui dans sa chûte fut métamorphosée en pin. Pan désespéré cueillit une branche de cet arbre, et s'en composa une couronne, qu'il porta toujours en mémoire de sa chere Pitys. C'est à cette occasion que le pin* lui fut consacré.

* Pitys, Πιτυς, est le nom grec du pin.

Il étoit écrit au livre des destinées amoureuses que Pan seroit toujours malheureux dans ses galantes aventures : pour se consoler de la mort de sa chere Pitys, il s'attacha à la nymphe Écho, fille de l'Air et de la Terre.

Écho, dans les vallons, dans les bois, dans les champs,
Après avoir joui long-temps
Du privilege heureux de parler la premiere,
Fut condamnée enfin, par un fâcheux retour,
A ne parler que la derniere,
Afin que chacun eût son tour.

On prétend que Junon, piquée de ce que, par ses discours adroits, cette nymphe l'avoit empêchée de surprendre Jupiter au dénouement de plusieurs intrigues galantes, la condamna à ne plus répéter que les dernieres syllabes de tout ce qu'elle entendroit dire.

Pan se trouva assez bien de ce nouvel ordre de conversation. Jusqu'alors la volubilité de sa nymphe ne lui avoit jamais laissé le temps de lui déclarer sa tendresse ; mais depuis qu'elle étoit réduite à la nécessité de l'écouter, il lui expliquoit, il lui détailloit la naissance, les progrès, et la nature de son amour. Voilà, lui disoit-il, comment je vous aime. Et aussitôt, bon gré, malgré, Écho répétoit : Je vous aime.

Le roman tiroit à sa fin, lorsque la jeune Écho rencontra dans les bois le beau Narcisse, fils de la nymphe Lyriope et du fleuve Céphise. L'oracle avoit prédit à sa mere qu'il vivroit long-temps, s'il pouvoit éviter de se voir : mais si sa vue devoit lui être fatale, elle ne l'étoit pas moins aux nymphes que sa beauté avoit rendues sensibles. Écho en fit la triste expérience.

D'abord elle conçut le desir de lui plaire.
Or, nymphe à qui l'Amour inspire ce desir,
Se croit toujours sûre de son affaire.
Écho comptant y réussir,
Épioit le premier soupir,
Le premier aveu de Narcisse.
Mais le beau jouvenceau, trop fier ou trop novice,
Sans jeter un coup-d'œil, sans proférer un mot,
Dans une gravité sublime,
Jouoit le rôle ou d'un sage ou d'un sot,
Rôle en amour à-peu-près synonyme.
De cet objet silencieux
Pour animer la froide indifférence,
Écho prend le parti de rompre le silence.
Elle approche en baissant les yeux;
Tremblante, interdite, confuse,
Elle s'apprête à révéler
Le secret de son cœur... Sa bouche lui refuse
La parole, aussitôt ses larmes de couler.
Narcisse, sans penser même à la consoler,
Voit ses yeux humides se fondre
En un ruisseau de pleurs qu'un autre auroit séché,

Et, d'un air à demi-touché,
Dit : Vous pleurez, j'en suis fâché.
Mais vous ne dites rien ; je n'ai rien à répondre.

« Rien à répondre ! » répète la nymphe en gémissant; et le chasseur, sans l'écouter, va rejoindre ses compagnons occupés à poursuivre les hôtes des forêts. Écho, demeurée seule au pied d'un rocher, s'abymoit dans sa douleur et dans ses regrets; puis se tournant vers l'endroit où elle croyoit voir encore Narcisse, elle lui disoit intérieurement :

Ah ! si le ciel t'eût doué d'un cœur tendre,
Mon trouble, ma rougeur, les pleurs que j'ai versés,
Et mon silence, ingrat, t'en auroient dit assez !
Le cœur entend toujours, quand le cœur veut entendre

Poursuivie par ses pensées, Écho parcourt au hasard les antres solitaires et les grottes profondes. Là, consumée par les feux de l'amour, atténuée par la douleur, elle se desseche peu-à-peu : ses os se pétrifient et se changent en rocher; et de même qu'après le trépas nous ne conservons plus que notre ame, principe essentiel de l'existence de l'homme, Écho, en qualité de femme, ne conserva plus que la voix.

Ses compagnes, touchées de son sort, et victimes elles-mêmes de l'amour qu'elles avoient conçu pour

Narcisse, prierent l'Amour de les venger de son indifférence.

L'Amour les exauça. Non, cet Amour aimable
Qui, confondant les sentiments
Des cœurs de deux jeunes amants,
Rend leur bonheur inséparable;
Mais cet Amour triste, isolé,
D'orgueil, de sottise gonflé,
Qui rapporte tout à soi-même,
Et dans le monde entier ne voit que lui qu'il aime;
Amour qui suit les orateurs
A la tribune, et va, sur les banquettes,
S'asseoir avec les auditeurs;
Qui martyrise les coquettes,
Et magnétise les auteurs;
Amour de tout pays, ainsi que de tout âge,
Dont une foible part fut adjugée au sage,
Et la plus forte dose au sot;
Amour-propre... Je dis ce mot
Bien bas! car, tel que la finance
Qui s'est débaptisée en prenant le blason,
Cet Amour orgueilleux s'offense
Dès qu'on l'appelle par son nom.

Ce dieu, au retour de la chasse, conduisit Narcisse, tourmenté par la soif, au fond d'une vallée mystérieuse.

Là, sous un dôme de verdure
D'un jour voluptueux foiblement éclairé,

Coule sur un sable doré
Le cristal d'une source pure.
Incliné sur ses bords, le chasseur altéré
Voit son image. A cette vue,
Sa main sur le ruisseau demeure suspendue.
Immobile d'extase et d'amour enivré,
Il s'oublie. A la soif dont le feu le dévore,
Succede un feu plus dévorant encore.
Le corps penché, les yeux baissés,
Les bras tendus et les regards fixés
Vers cette image qu'il adore :
« Objet charmant, dit-il, qui que tu sois,
« Bergere, naïade ou déesse,
« Ne dédaigne pas ma tendresse.
« J'aime! j'en fais l'aveu pour la premiere fois.
« Hélas! tu parois me sourire,
« Et chaque fois que ma bouche soupire,
« Tu sembles soupirer aussi.
« M'aimerois-tu?... Je vois tes larmes
« S'échapper!... » En parlant ainsi,
Ses pleurs tombent dans l'onde, et sillonnent les charmes
De la nymphe qui tremble au milieu du cristal.
« Grands dieux!... quel changement fatal!
« Quel sort ou quel caprice à mes yeux te déguise?
« Ce n'est plus toi!... » L'onde se tranquillise;
La nymphe reparoît. « Enfin je te revois!
« Tu me parles! Pourquoi n'entends-je pas ta voix?
« Ce que tu dis paroît si tendre!
« Il est doux de se voir, mais plus doux de s'entendre.
« Si près de toi! comment en suis-je séparé?
« Viens appaiser l'ardeur dont je suis dévoré!
« Viens, je brûle d'unir mon ame avec la tienne.

« Quoi! tu me tends les bras? Ah! vole dans mon sein...
« Approche, approche encore, et donne-moi la main.
« Tu fuis? Hélas! ta main sembloit chercher la mienne,
« Et quand je vais sous l'eau la saisir, à l'instant
« Elle s'évanouit, et m'échappe en tremblant.
« Non, tu ne m'aimes pas, je le vois; ton sourire,
« Tes yeux, tes soupirs sont trompeurs.
« Je brûle, je languis, je succombe, je meurs!...
« Hélas! tu me donnes des pleurs!
« Tu m'aimes donc?... et tu veux que j'expire! »
Il dit, et déja la pâleur
Décolore son front. Ses graces se flétrissent,
Son œil s'appesantit, et ses larmes tarissent.
Il dépérit comme la jeune fleur
Qui, des feux du printemps en naissant desséchée,
Prête à s'épanouir, meurt la tête penchée.
Écho, témoin du sort de son amant,
Répond à ses soupirs jusqu'au dernier moment.
« Adieu, dit-il. — Adieu! soupire-t-elle.
— « Je t'aimois. — Je t'aimois, dit la nymphe fidele.
— « Et même, en ce moment où tu causes ma mort,
« Je t'aime encor! » Écho répond: « Je t'aime encor! »

Le soir, en descendant des montagnes, les Oréades apperçurent le corps immobile de Narcisse.

Sa tête, le long du rivage,
Reposoit entre les roseaux.
Ses yeux éteints, fixés sur le miroir des eaux,
Sembloient encore y chercher son image.

A cette vue, les nymphes, vengées de ses mépris,

NARCISSE.

versent des larmes ameres, et accusent l'Amour de les avoir trop exaucées : elles se dispersent dans toute la contrée, et rassemblent à grands cris leurs compagnes pour célébrer les funérailles de Narcisse. Les nymphes, couronnées de cyprès, s'avancent lentement vers la rive fatale ; mais elles y cherchent en vain le corps de celui qu'elles regrettent ; elles n'y trouvent à sa place qu'une fleur nouvelle, composée de feuilles jaunes et blanches, à laquelle elles donnent le nom de Narcisse, nom qu'elle a depuis conservé. Les anciens consacrerent cette fleur aux Euménides, et en couronnerent les urnes et les tombeaux.

Quelques auteurs, qui, sans doute, avoient alors des correspondances avec l'autre monde, assurent qu'en entrant dans la barque de Caron, l'ombre de Narcisse se pencha sur les bords pour s'admirer dans les eaux du Styx : ils ajoutent que, depuis son passage, elle parcourt sans cesse les rivages de ce fleuve pour s'enivrer du plaisir de s'adorer. Ah ! si l'on conserve ce goût chez les morts, après l'avoir eu chez les vivants,

Sur les rives du Styx que d'antiques Laïs,
Des coquettes aux traits vernis,
Aux sourcils peints à neuf, aux trésors reblanchis ;
Que d'abbés rubiconds, que de courtisans blêmes,
Idolâtres de leur beauté,

A deux genoux devant eux-mêmes
S'adorent pour l'éternité!

Depuis la mort de Narcisse, Écho s'est retirée dans les vallées profondes et dans les grottes solitaires. Là, dès qu'elle entend soupirer une bergere trop tendre, elle se plaît à répéter ses soupirs, qui lui rappellent sa triste aventure. Mais si, le moment d'après, elle entend des chants d'alégresse, elle en répete gaîment le refrain, soit par une suite de l'inconstance naturelle à son sexe, soit pour faire diversion à sa douleur.

Pan, toujours amoureux de cette nymphe, crut souvent reconnoître sa voix. Il l'appeloit en gémissant; et, attiré par ses réponses plaintives, il la cherchoit nuit et jour au fond des bois. Enfin, lassé de poursuivre cet objet invisible, instruit d'ailleurs par ses infortunes amoureuses, il en conclut que l'amour étoit la plus folle des vanités humaines, et finit par vivre en paix, c'est-à-dire sans femme et sans maîtresse.

Ce dieu, adoré et redouté dans les campagnes, avoit, dit-on, la puissance de semer à son gré l'épouvante. Les Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, leur chef, avoient pénétré dans la Grece, étant sur le point de piller le temple de Delphes, furent tout-à-coup frappés d'une si grande terreur, que, sans être poursuivis, ils prirent tous la fuite.

Cette terreur soudaine fut attribuée au dieu Pan; et l'on appelle encore terreurs paniques toutes celles dont la cause est inconnue et subite.

On prétend qu'au moment où les géants escaladoient le ciel, Pan voyant l'effroyable Typhon prêt à l'emporter d'assaut, conseilla aux dieux de se sauver en Égypte sous la figure de divers animaux; qu'il prit lui-même celle d'un bouc, et qu'en récompense d'un si noble stratagême, il fut transporté au ciel, où il forme le signe du capricorne, signe assez analogue à la nature de ses amours. Le culte de Pan n'ensanglantoit point ses autels; on lui présentoit pour toute offrande du lait et du miel.

Les auteurs s'accordent à croire que Pan étoit le dieu de toute la nature. Les anciens, après avoir divinisé tous les détails de l'univers, en déifierent l'ensemble, et adorerent le grand *Pan*, ou le grand *Tout*. Réfléchissant ensuite que ce tout étoit animé par un principe caché, ils adorerent ce principe sous le nom de Psyché ou Ame, et marierent cette divinité avec Cupidon, c'est-à-dire qu'ils unirent le moral et le physique de l'amour, et que de cette union ils firent naître la Volupté. Cette allégorie me paroît aussi juste qu'ingénieuse:

Pour être heureux, il faut sentir.
Si les sens nous donnent la vie,

Le sentiment nous donne le plaisir.
L'amour n'est qu'une frénésie
Qui s'éteint avec le desir;
Le vrai bonheur est bien moins de jouir
Que d'aimer toujours son amie.

LETTRE LII.

PSYCHÉ.

Consolez-vous, belle Émilie,
Consolez-vous, si quelque jour
Votre cœur un moment s'oublie.
Vertus, pudeur, et modestie,
N'étouffent point la sympathie
Qui regne au terrestre séjour.
Chacun doit aimer à son tour;
Les uns au matin de la vie,
Et les autres sur le retour.
La loi d'aimer fut établie
Pour les dieux mêmes : mon amie,
Lisez l'histoire de l'Amour.

Dans un royaume inconnu régnoit un prince tout-puissant, car il étoit aimé de tous ses sujets. Son épouse partageoit avec lui leur amour : elle n'avoit point, à la vérité, donné d'héritier à la couronne, mais elle avoit mis au jour une fille qui, dans un âge encore tendre, unissoit à tous les trésors de la beauté naissante, tous les charmes de l'esprit et du cœur. On la nommoit Psyché.

Sa beauté n'étoit pas encore
Une beauté parfaite; mais,

En la considérant de près,
On sentoit qu'elle alloit éclore.
Elle avoit à peine compté
Quatorze printemps. A cet âge
On sait qu'en naissant la beauté
Nous présente à la fois fraîcheur, timidité,
Sourire ingénu, doux langage,
Confiance, naïveté,
Innocence, enfin tout, et promet davantage.

Promettre est un grand point lorsque l'on tient déja.
Sitôt qu'une belle commence,
On se peint en secret les charmes qu'elle aura,
Et l'on embellit ceux qu'elle a
Du coloris de l'espérance.

Ainsi, en admirant Psyché telle qu'elle étoit, et plus encore en imaginant ce qu'elle devoit être, on en vint au point de la comparer à Vénus elle-même. Je ne vous dirai point que la déesse en fut outrée de dépit : vous l'avez déja deviné.

Psyché avoit deux sœurs aînées dont je dois vous parler.

Fieres par habitude, et coquettes par goût,
D'esprit très ordinaire, et d'humeur très jalouse;
C'étoient de ces beautés qu'on rencontre par-tout,
Qu'on n'aime point, mais qu'on épouse.
On vantoit au loin leurs trésors,
Non, ces trésors dont la nature
Orne l'esprit, pare le corps,

Et de Vénus enrichit la ceinture;
Mais des trésors de ce métal
Auquel on donne sur la terre
Une valeur imaginaire,
Qui pour un peu de bien y fait beaucoup de mal.
Cependant en formant à-peu-près un total
De leur âge, de leur naissance,
Item de leur dot, tout compris,
Nos sœurs étoient pour des maris
Deux figures de convenance.

Aussi convinrent-elles à deux princes voisins, qui, suivant l'usage, les épouserent de concert avec leurs créanciers.

Cependant les graces de Psyché se développoient de jour en jour. Après l'avoir comparée à Vénus, on osa la préférer à la déesse; on lui éleva même un temple; et la fille de l'Océan vit croître l'herbe dans son sanctuaire, tandis que l'encens destiné à son culte fumoit sur les autels de Psyché. Elle en conçut une jalousie dix fois plus ardente que celle qui dévore le cœur des mortelles; et prenant l'Amour par la main: Vois-tu, mon fils, dit-elle, l'indigne rivale que ce peuple donne à ta mere? Ah! par ce sein qui t'a nourri, par ces bras maternels qui soutinrent ton enfance, mon cher fils, venge mon outrage; perce-la de tes traits; qu'elle brûle d'un amour insensé pour le plus vil de tous les êtres. L'orgueilleuse, sans doute, prétend me

détrôner : abaisse sa fierté, confonds ses projets, et sauve mon empire pour conserver le tien. Elle dit, s'envole sur son char de nacre, et laisse son fils en présence de l'ennemi. A l'instant l'Amour saisit son arc, tire de son carquois un trait empoisonné, et le pose sur la corde tendue; mais son œil, en le dirigeant rencontre un regard de Psyché.

Regard vif, mais plein d'innocence,
Regard qui va chercher le cœur,
Regard voilé par la décence,
Et tempéré par la douceur.
L'Amour frappé s'arrête, il soupire, il balance;
L'arc et le trait, sans qu'il y pense,
Échappent de ses mains; il se sent attendrir.
Non, ma mere, dit-il, je ne puis t'obéir.
Pardonne! cet effort surpasse ma puissance.
Si tu veux que mes traits exercent ta vengeance,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr *.

A ces mots, il détend son arc, remet le trait dans le carquois, s'éloigne lentement, et retourne souvent la tête pour considérer Psyché qui ne l'apperçoit pas, et ne se doute pas même qu'il existe.

Quoi! se disoit-il, c'est par moi seul que tout aime dans la nature, et je suis le seul qui n'aime

* Corneille, tragédie d'Horace, acte premier, scene premiere.

pas; je suis la source du bonheur, et le bonheur m'est étranger!

Mortels, ce doux poison dont l'effet vous enchante,
Vous est préparé par mes soins;
Ah! de votre ivresse touchante
Puisque je suis l'auteur, je veux goûter au moins
La coupe que je vous présente.

Dès ce moment, Cupidon s'abandonna au sentiment que lui inspiroit Psyché, et conçut l'espoir d'être son époux. Mais cet espoir ne pouvoit se réaliser qu'à l'ombre du mystere: si Vénus en étoit instruite, Psyché, sans doute, étoit perdue. L'Amour crut donc avoir besoin de conseil.

Sur son projet, il consulta,
Non point la déesse *Muta* *,
Quoiqu'il rendît justice à sa délicatesse.
Mais, de sa part, il craignoit un éclat,
Car il soupçonnoit la déesse
De n'avoir point l'esprit de son état.

L'Amour alla trouver le sage Harpocrates, fils d'Isis et d'Osiris, et dieu du silence:

Il tient les grands secrets, les sublimes travaux,

* Muta ou Tacita, déesse du silence, chez les Romains. Il existoit encore chez eux une autre déesse du silence, nommée *Angerona;* elle avoit la bouche cachetée.

Renfermés dans les grandes ames
Et des sages et des héros.
D'un triple mur d'airain son autel est enclos.
Pour ne point profaner son auguste repos,
Dans la premiere enceinte on fait asseoir les dames.
Cependant la plupart ayant à concerter
De projets de galanterie,
De médisance ou de coquetterie,
Jour et nuit pour le consulter,
Viennent en foule dans son temple.
Le dieu ne leur répond qu'en les prêchant d'exemple.
Mais il s'agit de l'imiter.

L'Amour, en entrant dans le sanctuaire, vit un dieu jeune, mais d'une figure sévere, assis sur un trône ombragé d'un arbre* dont les feuilles ressemblent à la langue qui doit taire les secrets, et les fruits au cœur qui les renferme. Le Silence tient de la main gauche un cachet, et de la main droite, appuie un doigt sur ses levres fermées. Le front du dieu est couronné d'une mitre, dont la pointe se divise en deux parties égales. Devant lui s'éleve un autel couvert de légumes, dont la piété des habitants du Nil lui a consacré les prémices.

Dieu puissant, lui dit le fils de Vénus, vous dont l'image révérée dans les tribunaux de Thémis, dans les conseils des rois, et dans les vestibules sacrés de

* Le pêcher.

nos temples, rappelle à tous les mortels la discrétion qu'ils doivent apporter dans les décrets de la justice, dans les secrets des empires, et dans les mysteres de nos dieux; vous dont l'œil pénétrant lit jusqu'au fond des cœurs, tandis que le vôtre est inaccessible aux regards de Jupiter lui-même, voyez ce qui m'amene auprès de vous, et conseillez-moi.

Alors le sage Harpocrates, prenant un voile, en couvrit l'Amour, pour lui faire entendre qu'il devoit rester inconnu à son épouse, de peur qu'elle ne divulguât son secret. Cupidon suivit ce conseil. Je le plains; il est si doux de n'avoir point de secret pour ce qu'on aime! Aussi connoissez-vous, Émilie, le plus tendre et le plus intime de tous mes sentiments; mais, par un phénomene bien étrange, de nous deux, c'est moi qui parle, et vous qui vous taisez.

Cependant vous devez, en tout bien, tout honneur,
De mon secret me payer par un autre,
Et puisque vous lisez couramment dans mon cœur,
Me laisser quelquefois épeler dans le vôtre.

LETTRE LIII.

PSYCHÉ.

Environnée des hommages d'un peuple immense, Psyché, plus déesse que mortelle, arrivoit à la saison de l'hyménée. Mille adorateurs composoient sa cour; aucun n'osoit demander sa main.

Rivale d'une déesse,
L'encens fumoit sur ses pas;
On adoroit la princesse,
Mais on ne l'épousoit pas.
Or, sitôt que le cœur, dans la saison de plaire,
Sent ce vuide inconnu qu'Hymen seul doit remplir,
La beauté ne peut, sans pâlir,
Supporter le malheur d'être célibataire.

Psyché pâlissoit donc tous les jours. Ses parents alarmés, allerent consulter l'oracle. Écoutez sa réponse :

« En longs habits de deuil conduisez votre fille
« Sur un rocher désert. Pleurez, éloignez-vous.
« Là, par l'ordre des dieux, ravie à sa famille,
« Psyché doit recevoir un monstre pour époux. »

Je ne vous peindrai pas le désespoir des parents et la feinte douleur des deux sœurs aînées, qui, assez mal mariées, n'étoient point fâchées de voir leur cadette plus mal mariée encore. Cependant elles s'arrachoient les cheveux, et versoient des torrents de larmes; et qu'on ne s'en étonne pas:

L'art de pleurer est un talent
Que la femme la plus novice
Possede à fond, et que souvent
Elle entretient par l'exercice.

Au milieu de la tristesse universelle, Psyché, soumise aux dieux et tranquille, conservoit cette pure sérénité, compagne inséparable de la vertu.

Conduisez l'innocence au bord des précipices;
Étalez à ses yeux les plus affreux supplices;
Son cœur est exempt de remords,
Son front demeure inaltérable.
L'aspect de l'empire des morts
Ne fait pâlir que le coupable.

Psyché, environnée de la pompe funebre qui sembloit la conduire au tombeau, marchoit les yeux baissés, et se disoit:

Je n'ai rien fait aux dieux; que peuvent-ils me faire?
S'ils desirent ma mort, je ne puis m'y soustraire;
Mais peuvent-ils la desirer?
Je n'ai vécu que pour les adorer;

J'ai mis mon bonheur à leur plaire.
Le pauvre est mon ami, le malheureux mon frere:
J'emporte leur amour et leurs tendres regrets.
Mon cœur est aussi pur que le jour qui m'éclaire.
Hélas! plus je me considere,
Moins je prévois mon sort. Je m'y résigne; mais
Je n'ai rien fait aux dieux, que peuvent-ils me faire?

Cependant on arrive au rocher fatal. Là, le pere de Psyché, courbé sous le poids des ans et de la douleur, lui fait ses derniers adieux. La reine, pour la derniere fois, la presse douloureusement dans ses bras maternels; et ses sœurs, ensanglottant, versent les pleurs qu'elles avoient réservés pour cette derniere scene.

Seule au milieu de ce désert épouvantable, Psyché promene long-temps ses regards sur les rochers, les bois, et les abymes qui l'environnent. A tout moment elle croit voir sortir de ces antres l'époux monstrueux auquel elle est destinée.

Tantôt se figurant un monstre horrible, immense,
Ses transports furieux, ses longs mugissements,
Elle frémit, et croit d'avance
Expirer de frayeur dans ses embrassements.
Tantôt entrevoyant un rayon d'espérance:
Ne puis-je pas, dit-elle, appaiser son courroux?
Si ce monstre m'épouse, il m'aime;
S'il m'aime, il cessera bientôt d'être le même;
De me plaire il sera jaloux:

Moi je ferai tout pour lui plaire.
Je puis changer son caractere ;
L'Amour peut le rendre plus doux...
Je ne crois pas que j'en meure.
C'est un monstre, à la bonne heure ;
Mais enfin c'est un époux.

Tandis que Psyché se livroit à ces réflexions consolantes, Zéphire, par l'ordre de Cupidon, voloit au séjour du Sommeil pour implorer son secours.

Le Sommeil repose dans une grotte* sombre et tranquille, située au milieu de la ville des Songes. Les habitants de cette ville en sortent par deux portes opposées ; l'une, faite de corne transparente, est la porte des Songes véridiques ; l'autre, d'un ivoire éclatant, sert de passage aux Songes menteurs.

Ces démons fantastiques prennent à leur gré mille figures, mille costumes différents pour aller accueillir les étrangers sur le chemin qui conduit à leur ville.

Les Songes véridiques font voir aux sages qu'ils favorisent, les projets des hommes s'envolant en fumée ; les protecteurs de cour vendant de l'orviétan pour des louanges ; les héros, géants en

* Ovide place le Sommeil dans une grotte ; Lucien, dans une ville : j'ai réuni ces deux opinions.

perspective, *Lilliputiens* à quatre pas; les astronomes tourbillonnant parmi les spheres, les mondes, les rêves et les planettes, et se perdant au sein du vuide, avec les atomes ronds et crochus; les orateurs à la mode, dos-à-dos avec le génie, attrapant en l'air des bluettes comme des papillons; des poëtes délicieux brodant des arabesques au tambour; des agriculteurs académiques, plantant quatre grains de bled dans quatre tasses de porcelaine, pour calculer le produit des quatre parties du monde; des financiers, devenus pasteurs, tondant, avec des ciseaux économiques, leurs brebis jusqu'au sang, puis, les abandonnant aux écorcheurs subalternes. Enfin, à travers le prisme de ces songes, qui réduit tout à sa juste valeur, le sage voit tour-à-tour

L'orgueil tapi sous l'humble froc,
L'amour brûlant sous la chaste étamine,
L'ambition creusant pour sa propre ruine,
La fragile vertu brisée au moindre choc,
L'esclavage assis sur le trône,
Les soucis voltigeant autour de la couronne,
La véritable royauté
Réduite à l'empire suprême
Que l'homme exerce sur lui-même
Dans une sage obscurité;
Les vrais biens chez la pauvreté,
La pauvreté chez l'opulence,
Le faux éclat dans la splendeur,

Les seuls plaisirs dans l'espérance,
Les tourments dans la jouissance,
Et le néant dans la grandeur.

Les Songes menteurs, bien plus nombreux que les premiers, se présentent aux simples commis sous les traits, tantôt du valet-de-chambre, tantôt de la sultane favorite d'un commis en chef; et pour accueillir celui-ci, ils prennent le masque riant d'un contrôleur-général. Ils expédient, pour les gens à projets, des brevets d'invention, des privileges exclusifs, et leur assurent des résultats de mille pour cent. Plusieurs offrent aux filles nubiles une longue suite d'aspirants; aux femmes mariées, le convoi funebre de leurs époux; aux veuves, les apprêts de leurs secondes noces. Ceux-ci étalent aux jeunes médecins les pestes, les épidémies, les villes et les campagnes couvertes de moribonds implorant leur science divine, et leur tendant une bourse ronde qui tombe de leur main défaillante. Ceux-là montrent aux jeunes orateurs de Thémis la discorde universelle divisant les familles, des milliers de mains ouvertes pour donner ou pour applaudir, et le Pactole roulant ses flots dans l'antre de la Chicane. Quelques uns font appercevoir aux nourrissons des Muses, des fauteuils académiques, des berceaux de lauriers, et leurs bustes de marbre noircis dans les places publiques par les siecles et

par l'encens. Quelques autres réalisent, aux yeux des calculateurs et des physiciens, des bateaux qui remontent seuls le cours des fleuves rapides, des globes dirigés dans l'air contre l'air même, des chaussures pour danser sur l'onde à pied sec, des chars volant vers la lune, des quadratures de cercle, des pierres philosophales, des cabriolets qui, de leur propre mouvement, partent en poste pour l'Espagne, etc., etc. Mais parmi ces aimables imposteurs

Il en est un, le plus flatteur de tous,
Qui quelquefois à l'ami d'Émilie
Offre les traits de son amie
Qui lui sourit, et fait mille jaloux.
Hélas! je n'oserois le croire,
Ni vous consulter sur mon sort.
Oserois-je pourtant vous demander s'il sort
Par la porte de corne, ou par celle d'ivoire?

LETTRE LIV.

PSYCHÉ.

Après avoir traversé la ville des Songes, Zéphire arrive à la grotte profonde où repose le Sommeil, fils de l'Erebe et de la Nuit, et frere de la Mort.

Là, sur un lit de plume oiseuse,
Étendu monacalement,
Le dieu savoure mollement
Une langueur voluptueuse.
Sur ses traits riants et fleuris
Brille la fraîcheur printanniere
D'un chérubin, d'une houris,
Ou d'un chanoine qui digere.

Le dispensateur du repos
Dort entouré de somniferes,
De gazettes et de pavots,
D'opium et de commentaires,
De nénufar et de journaux.
Près du lit une source pure,
Sur les cailloux et la verdure
Roulant son cristal argenté,
Le long de sa rive fleurie,
Appelle la mélancolie
Et murmure la volupté.

Jamais, dans sa course brûlante,
Phébus, sur ces paisibles lieux,
N'a dardé les traits radieux
De sa lumiere étincelante.
Un crépuscule foible et doux,
Une lueur mystérieuse,
Un demi-jour de rendez-vous,
Une fraîcheur délicieuse,
Tout inspire cette langueur,
Cette paisible léthargie,
Où l'homme, rêvant le bonheur,
Poursuit le rêve de la vie.
Des vains Songes autour de lui
Voltige la troupe empressée,
Et leurs ailes de l'eau d'oubli
Semblent secouer la rosée.

Près du lit sombre où repose le Sommeil, Zéphire apperçoit ses trois enfants*, Morphée, Phobétor, et Fantase.

Morphée tenoit une poignée de pavots. Son nom signifie figure ou image, parceque, durant le regne de son pere, il se présente souvent à nous sous la figure des êtres qui nous intéressent.

Dans ses déguisements, je crois
Qu'il met de la coquetterie,

* On donnoit au Sommeil jusqu'à mille enfants, qui, sans doute n'étoient autres que les Songes dont il est le pere, et dont la mere est l'Imagination.

Car je l'ai vu, plus d'une fois,
Se présenter à moi sous les traits d'Émilie.

Le terrible Phobétor, ou Fantôme, enveloppé de draps mortuaires et de tristes lambeaux, porte sur un corps immense une figure blême et décharnée.

C'est le dieu des esprits. Autrefois sa puissance
Dominoit un empire immense;
Mais aujourd'hui son empire n'est plus
Qu'un empire *in partibus*.

Enfin, le troisième enfant du Sommeil, la capricieuse Fantase, ou Fantaisie, change de figure à chaque instant, rit, pleure, desire, dédaigne, va, revient, court, s'arrête, et trouble la cervelle de tous ceux qu'elle approche.

Hélas! si la Fantaisie
Est fille du Sommeil, dans ce bon univers,
Que de belles, mon amie,
Sommeillent les yeux ouverts!

Au milieu de cette cour silencieuse, Zéphire s'avance légèrement vers le Sommeil, souleve le noir rideau de son lit d'ébene, et entrevoit le dieu assoupi, tenant une corne d'abondance, attribut de la paix qu'il inspire. Zéphire, par un léger battement d'ailes, l'éveille doucement, et lui dit:

Si, pour vous couronnant les Songes
Des roses de la volupté,

L'Amour embellit leurs mensonges
Des charmes de la vérité,
Sommeil, écoutez sa priere:
L'Amour qui seul fait obéir
Le puissant maître du tonnerre,
Qui, dans les enfers, sur la terre,
Seul peut tout, ne peut endormir
Les yeux d'une simple bergere.
De Psyché fermez la paupiere,
Et, jusques à l'aube du jour,
Loin de cette belle endormie,
Chassez la brûlante insomnie,
Inséparable de l'Amour.

Le Sommeil se leve à ces mots, il étend ses ailes sombres, qui embrassent à la fois la moitié de l'univers; et guidé par Zéphire, il arrive au rocher fatal où Psyché tremblante attend son époux. Le dieu du repos plane sur sa tête, la couvre de pavots, et revole en silence vers son antre paisible.

Alors Zéphire, prenant doucement Psyché dans ses bras, la porte au pied du rocher, dans un jardin délicieux, et la couche sur un gazon ombragé de myrtes, et parsemé de violettes. Cet ombrage est si frais que nous ferons bien, Émilie, de nous y reposer aussi;

Et là, si vous daignez m'en croire,
Interrompant cet entretien,
De Psyché, quelque temps, vous oublirez l'histoire
En faveur de l'historien.

PSYCHÉ ET ZÉPHYRE.

LETTRE LV.

PSYCHÉ.

O QUELLE sérénité pure!
Est-ce ici le séjour des dieux?
Est-ce la main de la Nature
Qui, dans ces prés délicieux,
A semé de ces fleurs l'émail sur la verdure?
De ce palais brillant la simple majesté,
Ces bosquets, ces jardins, cette grotte profonde,
Le cristal même de cette onde,
Tout, jusqu'à l'air, me paroît enchanté.
Il me semble que je respire
La tendresse et la volupté!
Je suis heureuse... et pourtant je soupire!...
Que manque-t-il encore à ma félicité?
Et qu'est-ce donc que je desire!

Ainsi parloit Psyché en s'éveillant à l'ombre d'un berceau de myrtes. Après le premier moment d'extase, elle se leve, marche vers le palais, et le parcourt avec ravissement. L'architecture de l'édifice, et les riches ornements qui le décorent, portent l'empreinte d'une main divine. Cependant, au milieu de cette magnifique demeure, Psyché ne rencontroit pas même l'ombre d'un humain.

Cette solitude profonde
Commençoit à la désoler:
Dans le plus beau palais du monde,
On veut trouver à qui parler.

Enfin, une voix foible et tendre lui dit: Psyché, vous êtes reine de ce palais. N'ordonnez pas; desirez seulement. Psyché desire, et tour-à-tour une toilette brillante, un concert divin, un festin délicieux se présentent devant elle. Servie par une cour nombreuse, elle l'entend sans la voir; bien différente des rois qui souvent voient la leur sans l'entendre.

Le soir, cette cour invisible assiste au coucher de la nouvelle reine, et se retire.

Tout-à-coup, au milieu des ombres de la nuit,
Les rideaux s'ouvrent à grand bruit.
Psyché sent une main, frissonne, et la repousse.
« Ah! que le monstre a la main douce! »
Réfléchit-elle; « hélas! que n'est-il aussi doux! »
Mais une voix plus douce encore
Lui dit: « Psyché, c'est moi qui vous adore
« Et que l'Amour vous donne pour époux.
— « Puisque le ciel le veut, dévorez-moi, dit-elle;
« Me voici. — Moi, vous dévorer!
« Moi, votre amant soumis! moi, votre époux fidele!
— « Hélas! comment puis-je espérer
« Ces procédés d'un monstre?—Un monstre, quand il aime,
« Tout monstre qu'il est, s'embellit;

« L'Amour embelliroit la laideur elle-même.
« Le bonheur vous attend, si mon cœur vous suffit.
— « Le bonheur! ah! pourquoi m'en offrez-vous l'idée?
« Et comment me prouver ce que vous m'avez dit? »
J'ignore ce qu'il répondit;
Mais elle fut persuadée.

Le lendemain, Psyché, à peine éveillée, étend les bras, et cherche son époux à ses côtés: mais il avoit disparu. Aussitôt elle visite le palais, les jardins, les bosquets, et les antres solitaires, dans l'espérance d'y trouver le monstre: à chaque pas, sous chaque berceau, elle croit l'appercevoir. La pauvre Psyché se fait des monstres de tout. Enfin, épuisée de lassitude, elle s'assied sur un banc de gazon; et là, au défaut de la vue, le toucher servant sa mémoire, elle se trace ainsi le portrait du monstre qui la tourmente:

D'abord sa figure est ovale;
Des deux côtés, une fossette égale,
Quand il sourit, se creuse au-dessus du menton.
Il doit me dévorer, dit-on...
Ah! pour me dévorer, sa bouche est trop mignonne.
Ses cheveux, sur son front, forment une couronne;
Mais sont-ils noirs ou châtains? Non;
Ni l'un ni l'autre: noirs, leur tresse
Seroit plus rude, et châtains, plus épaisse.
J'en conclus que le monstre est blond.
Il est blond!... De là je soupçonne

Que sans doute il a les yeux bleus ;
Deux grands yeux en amande, ardents, voluptueux,
Qu'un double sourcil brun de son arc environne.
Comme il doit avoir un beau teint !
Comme il a la peau veloutée !
Comme sa poitrine agitée
Exhale, en soupirant, la fraîcheur du matin !
Et sa taille svelte et légere !
Ses pieds pas plus grands que ma main,
Sa main, celle d'une bergere ;
Et de si jolis petits doigts !
Et son cœur palpitant à peine
Sous un sein d'ivoire ! et sa voix
Aussi douce que son haleine !...
Le joli monstre que voilà !
Vous dont l'amitié me regrette,
Mes compagnes, je vous souhaite
Des monstres tels que celui-là.

Ces réflexions redoublerent la curiosité de Psyché, et l'attente lui rendit la journée éternelle. Enfin, la nuit tardive amena l'époux invisible. Psyché l'entendant approcher, lui dit :

Aimable monstre, au nom de notre ardeur,
Pour me prouver que j'ai du crédit sur votre ame,
Daignez à mes regards vous offrir. Quoique femme,
Je suis brave, et de vous je n'aurai jamais peur.

Psyché, reprit l'époux, craignez la curiosité, elle est souvent l'écueil du bonheur. Vos sœurs sont

atteintes comme vous de cette maladie. Demain elles viendront sur le rocher où vous fûtes exposée, et vous appelleront à grands cris : si vous leur répondez, vous êtes perdue.

La pauvre Psyché, confondue de cet ordre absolu, répondit en sanglotant :

« Les maris se ressemblent tous !
« On me l'avoit bien dit !... Je conviens qu'un époux
« Peut demander à son amie
« Quelque sacrifice léger ;
« C'est l'usage ;... mais exiger
« Le silence d'abord... Voyez la tyrannie ! »

« Eh bien ! répliqua l'époux, touché de ses larmes, je vous permets de voir vos sœurs : comblez-les même de présents ; mais défiez-vous de leurs perfides conseils. »

Dès le matin, les sœurs arrivent sur le rocher. Psyché les entend, et ordonne au Zéphire de les apporter dans son palais. Après les premieres caresses, les deux aînées admirent le séjour de leur cadette ; et tandis que l'envie tout naturellement succede à l'admiration, la curiosité multiplie les questions indiscretes :

« Quel est donc votre époux ? que dit-il, que fait-il ?
« Est-il jeune, est-il beau, de face ou de profil ?
« Est-il grand ou petit ? est-il froid, est-il tendre ?

« Vif ou lent? triste ou gai? maussade ou complaisant?
« Dites-nous tout enfin! Voilà, quant à présent,
« Le peu que nous brûlons d'apprendre. »

A tant de questions, Psyché confuse de ne pouvoir répondre, dit à ses sœurs : Mon époux est un jeune prince qui passe tout le jour à la chasse. Puis elle les combla de présents, et Zéphire les reporta dans le palais de leur pere. Là, le cœur gonflé de rage et de dépit, elles se répétoient sans cesse :

« Quoi! tandis que Psyché, dans cet aimable lieu,
« Pour époux a peut-être un dieu,
« Nous, malheureuses que nous sommes,
« Avec nos princes pituiteux,
« Podagres, catarreux, quinteux,
« Nous n'avons pas mêmes des hommes!
« L'orgueilleuse! à travers sa perfide douceur,
« N'avez-vous pas démêlé sa noirceur?
« Elle rit de notre détresse!...
« Vengeons-nous! vengeons notre honneur,
« Et l'affront que le sort a fait au droit d'aînesse. »

La nuit suivante, l'époux de Psyché l'embrassa tendrement, et lui dit : « Ma chere épouse, bientôt « vous deviendrez mere d'un fils qui, si vous êtes « discrete, sera immortel, et mortel si vous parlez. »

— « Eh! quel secret par moi peut être répété?
« Vous me les cachez tous! — C'est par égard, madame.
« Un époux qui chérit sa femme,
« Ménage sa fragilité. »

Cette excuse, loin de satisfaire Psyché, ne fit qu'augmenter son dépit; et le lendemain, ses sœurs ayant remarqué sa tristesse, elle leur en découvrit ainsi le motif:

« J'adore mon époux, et ne puis le connoître.
« Il se cache et se tait; c'est, dit-il, pour mon bien!
« De ma discrétion vous m'en vouliez peut-être,
« Mais si je n'ai rien dit, c'est que je ne sais rien. »

Aussitôt les deux sœurs, profitant de cet instant de défiance, prirent Psyché par la main, et lui dirent avec un ton de confidence perfide:

« Puisqu'il se cache, il est coupable.
— « Coupable? hélas! de quoi? — D'un projet exécrable
« Qui vous menace. — Moi! — Laissez-vous éclairer:
« Dès que vous serez mere, il doit vous dévorer.
— « Il est si foible; il sort à peine de l'enfance...
— « Le crime est toujours fort auprès de l'innocence.
— « Il m'aime tant! — L'Amour est un masque trompeur,
« Et puisqu'il vous caresse, il vous trahit, ma sœur.
— « Qui vous l'a dit? — L'expérience. »

« Voici, poursuivirent-elles, le seul moyen de « vous sauver, vous et votre enfant. Cachez près du « lit nuptial ce glaive et cette lampe nocturne; dès « que le monstre sera endormi près de vous, levez-« vous sans bruit, découvrez la lampe, prenez-la « d'une main, de l'autre, saisissez le glaive, appro-« chez du monstre, et tranchez-lui la tête. »

A ces mots, les deux charitables sœurs donnent tour-à-tour à Psyché un baiser d'encouragement; puis retournant au palais de leur pere, elles se disent en confidence :

« Quand on saura la chose, on ne pourra la croire.
« Quel éclat scandaleux! quel plaisir de conter,
« De broder les détails, d'aigrir, de commenter,
« Et d'enrichir le fond d'une si belle histoire! »

Psyché, seule chargée de tout le poids de la conjuration, attendit la nuit en tremblant. Il sembloit qu'elle pressentît le triste succès de cette espece de complot que l'Amour punit presque toujours à l'instant même du dénouement. Ah! si elle eût pu me consulter, comme je l'aurois guérie de cette fausse bravoure! car vous savez qu'à cet égard je puis servir d'exemple aux téméraires :

Depuis un mois, je vous aimois,
Lorsque de vos liens je voulus pour jamais
Délivrer mon ame asservie.
J'allai, pour m'affranchir, vous braver, Émilie :
Mais, tout fier que j'étois, un regard m'étonna;
Un sourire me dit : *Soyons amis, Cinna;*
Et je m'engageai pour la vie.

LETTRE LVI.

PSYCHÉ.

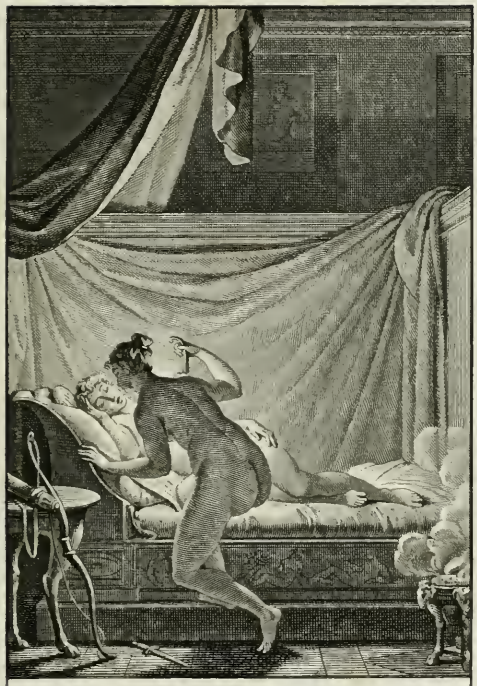
Vers le milieu de sa carriere
La nuit arrive; tout s'endort:
Le docteur sur un commentaire,
Le rentier sur un coffre-fort,
Le calculateur sur Barême,
L'entrepreneur sur un projet,
Le sermoneur sur un carême,
Le ministre sur un placet,
L'orateur sur un syllogisme,
L'historien sur un anachronisme;
Le poëte, auprès d'un sonnet,
Ronfle sur un épithalame;
L'avare bâille en comptant ses écus,
L'astronome en lorgnant Vénus,
L'époux en souhaitant bonne nuit à sa femme.

Celui de Psyché sommeille la tête penchée sur le sein de son épouse. Alors celle-ci, dégageant peu-à-peu ses bras entrelacés avec ceux du monstre, se glisse doucement hors du lit, et marche à tâtons vers l'endroit où elle a caché la lampe et le glaive: elle découvre l'une, et saisit l'autre. Le glaive mal assuré étincelle dans sa main droite, à la lueur de

la lampe qui tremble dans sa main gauche. En cet état, le sein palpitant, l'œil fixe et les bras étendus, d'un pied craintif elle s'approche du lit nuptial. A chaque pas la figure du monstre varie et s'adoucit à ses yeux.

A quinze pas c'est un jeune chasseur,
Et si ce n'est Adonis ou Céphale,
Ce doit être leur frere; à dix pas c'est leur sœur;
A huit pas c'est une vestale;
A cinq à six pas, tour-à-tour,
C'est un dieu, c'est une déesse;
A quatre, c'est Zéphire; à trois, c'est la Jeunesse;
A deux, c'est le Printemps; et plus près c'est l'Amour.

Peignez-vous de Psyché l'extase et le délire,
Vous qui savez tout ce qu'Amour inspire
Au cœur qui le connoît pour la premiere fois.
Psyché près du dieu qu'elle admire,
Apperçoit un arc, un carquois,
En tire un trait avec adresse;
Du bout du doigt veut l'essayer, se blesse,
Le laisse échapper, et soudain
Brûle d'amour pour l'Amour même.
Quelle ivresse! quel feu doit embraser son sein!
Comme l'on doit aimer le dieu par qui l'on aime!
L'épouse de l'Amour, sans troubler son repos,
En s'inclinant sur lui respire son haleine,
Baise ses yeux fermés, mais les effleure à peine,
De peur d'en souffler les pavots.
Par malheur, de la lampe, entre ses mains tremblante,



L'AMOUR ET PSYCHÉ.

Sur le sein de l'époux une goutte brûlante
Tombe!... Le dieu s'éveille et s'enfuit sans retour!
Et voilà ce qu'on gagne à voir de près l'Amour.

En vain Psyché, pour le retenir, saisit son pied au moment où il s'envole, et se laisse enlever avec lui; bientôt elle retombe, et froissée de sa chûte, anéantie de douleur, elle reçoit ses funestes adieux: « Ingrate Psyché! ma mere m'avoit ordonné de vous « donner un monstre pour amant; je me suis donné « moi-même; et, pour prix de ma tendresse, vous « voulez m'ôter le jour avant même de me con- « noître. Adieu: je punirai vos perfides sœurs; et « vous, je vous abandonne. »

Revenue de son accablement, Psyché ouvre ses yeux baignés de pleurs, mais la lumiere lui est odieuse et la vie insupportable. L'œil égaré, les cheveux épars, elle court au rivage d'un fleuve voisin, s'élance, et s'y précipite.

Le fleuve avec respect la reçoit dans ses ondes.
Les Naïades, du sein de leurs grottes profondes,
Sortent pour l'admirer. Dans ses bras amoureux
Le dieu la souleve et la presse;
De ses flots argentés doucement la caresse,
Et par cent détours sinueux,
Cent fois revenant sur lui-même,
Prolonge le bonheur d'embrasser ce qu'il aime.
Enfin au pied d'un saule, ornement de ces bords,
Appercevant un lit de mousse et de verdure,

Il y vient lentement déposer ces trésors
Dont s'enorgueillit la Nature.
Sur ces bords enchantés, depuis cet heureux jour,
Les oiseaux caressants, les zéphyrs, l'onde pure,
Semblent dire dans leur murmure :
Ici se reposa l'épouse de l'Amour.

Psyché, ne pouvant ni supporter la vie, ni trouver la mort, s'abandonne à sa destinée, et suit au hasard le premier chemin qui se présente devant elle. Après trois jours d'une marche pénible, ce chemin la conduit à la petite ville où regne sa sœur aînée. Psyché lui annonce que l'Amour vient de l'abandonner pour épouser sa seconde sœur. L'aînée, furieuse de cette préférence, vole au palais pour en avoir raison. Aussitôt Psyché court annoncer tout le contraire à la cadette, qui, pour supplanter l'aînée de la famille, vole au palais peu de temps après elle.

Observez qu'en dépit de sa naïveté,
L'innocente Psyché, pour fuir la vérité,
A pris deux fois un détour circonflexe.
Je ne sais si c'est par oubli,
Ou pour payer le tribut à son sexe ;
Mais je sais bien qu'elle a menti.

Déja ses sœurs sont, l'une et l'autre, victimes de ce double mensonge. En arrivant tour-à-tour sur le rocher, elles appellent le Zéphyr jusqu'ici fidele

à leurs ordres; et, croyant s'abandonner dans ses bras, elles se précipitent, et disparoissent au fond de l'abyme qui environne le jardin de l'Amour. Cependant la Renommée va trouver Vénus chez Thétis, et lui apprend que son fils est malade.

— Malade! lui, mon fils! de quoi? — D'une brûlure.
— Hélas! qui l'a brûlé? — Son épouse... — Comment!
Mon fils est marié? sans mon consentement!
— Oui, suivant le droit de nature.
— Eh! quelle est son épouse? — Un chef-d'œuvre des cieux
Que l'on nomme Psyché. — Grands dieux!
Cette petite créature,
Après avoir usurpé mes autels,
M'ose enlever mon fils!... Je suis d'une colere!
Tout le tiers-état de la terre
Va bientôt supplanter l'ordre des Immortels!

En parlant ainsi, la mere de l'Amour vole à l'Olympe. Là, elle trouve son fils souffrant et couché. Elle lui lance un regard sévere; et après avoir examiné sa blessure: Je vous amene, dit-elle, un médecin, qui, en peu de temps, saura vous guérir. A ces mots, l'Amour levant les yeux, apperçoit auprès de sa mere une figure béante sur un corps maigre et long.

Ce fantôme femelle, au teint blême, aux yeux creux,
Est frere de la Médecine.
Le seul point sur lequel ils different entre eux,
C'est que l'un exténue, et que l'autre assassine.

Plus l'Amour considere cette pâle effigie, moins il la reconnoît. En vain parcourt-il en idée tous les lieux qu'il habite ordinairement, les boudoirs des dieux et des princes, les petites maisons des desciples de Plutus, les cellules des prêtres de Jupiter, de Junon, et sur-tout de Cypris; en aucun de ces séjours il n'a rencontré ce spectre inconnu. Enfin Vénus, pour le tirer d'inquiétude, lui dit: Mon fils, vous voyez la Diete, fiez-vous à ses soins, votre guérison est infaillible.

Vénus avoit tort: l'abstinence
Ne guérit point l'amour. Vous avez mis le mien
Au régime de l'espérance;
Ce régime-là n'y fait rien.
Donnez-lui donc quelque substance,
Puisqu'il est décidé d'avance,
Que jamais je ne guérirai,
Qu'à ses desirs enfin votre amitié se rende.
Au malade désespéré,
Refuse-t-on ce qu'il demande?

LETTRE LVII.

PSYCHÉ.

Psyché, veuve avant d'être mere, erroit au gré de sa douleur, et cherchoit son époux dans tout l'univers. Durant ce pénible voyage, elle apperçoit au sommet d'une montagne un temple dédié à Cérès; elle y porte ses pas, et adresse sa priere à la déesse: « Souffrez, lui dit-elle, que, pour échapper « aux persécutions de Vénus, je me cache sous ces « épis que la piété consacre sur vos autels. » Cérès lui répond en soupirant:

« Je voudrois vous soustraire aux fureurs de Cypris,
« Et vous cacher à ses regards.
« Elle a tort, j'en conviens; mais elle est ma cousine,
« Et les cousins se doivent des égards.

Congédiée par Cérès, la veuve de l'Amour se présente chez Junon, et lui fait la même priere. En écoutant les plaintes de Psyché contre Vénus, Junon s'écrie:

« C'est bien le cœur le plus vindicatif!
« C'est le fléau de toute ma famille!

« Mais enfin c'est ma belle-fille ;
« Il faut que je me plie à cet esprit rétif.
« La loi blâme d'ailleurs quiconque favorise
« Aucun esclave fugitif ;
« Ainsi, ma pauvre enfant, Jupiter vous conduise ! »

Après ce second refus, Psyché n'osa plus se présenter chez aucune déesse. Elle ne voyoit dans tout l'Olympe que des sœurs, des nieces, des tantes, et des cousines de Vénus, qui tour-à-tour la renverroient par des considérations d'alliance ou de parenté. Dans cette extrémité, elle prit le parti d'aller elle-même se mettre à la discrétion de Cypris, espérant, par ce trait de noblesse, exciter sa générosité.

Cependant Vénus, fatiguée de chercher en vain sa rivale, va trouver Mercure, et lui dit : « Mon « frere, j'ai gravé sur ces tablettes le signalement « d'une esclave fugitive, et la récompense promise « à celui qui me la ramenera. Allez, et publiez cet « écrit. » Aussitôt Mercure parcourt les grands chemins, les carrefours, les ports, les marchés et les places publiques, qui, comme l'on sait, composent ses domaines, et lit à haute voix l'édit suivant :

Vénus, déesse de Cythere,
A tous les amants de la terre
Salut ! Savoir faisons que, depuis quelque temps,
Certaine esclave assez jolie,
Que l'on nomme Psyché, beaux cheveux, belles dents,

Petit minois de fantaisie,
Age de quatorze à quinze ans,
A pris la fuite. S'il arrive
Qu'un mortel, par hasard, la trouve en son chemin,
Et ramene à Paphos la jeune fugitive,
En la recevant de sa main,
De sept baisers comptant Vénus lui fait promesse,
Et sera le dernier de tous
Assaisonné par la déesse
De tout ce qu'un baiser peut avoir de plus doux.

Soudain les mortels, avides d'une telle récompense, se mettent tous à la poursuite de Psyché. Trompés par son signalement, ils arrêtoient sur les chemins et aux portes des villes, la jeunesse et la beauté comme suspectes.

Tel fut en ce temps-là, le caprice du sort,
Qu'il devint dangereux d'être jeune et jolie,
Et que vous n'auriez pu voyager, Émilie,
Sans vous munir d'un passe-port.

Tandis que les hommes cherchoient Psyché sur la terre, elle étoit aux genoux de Vénus, et s'abandonnoit à sa générosité. Mais la déesse, oubliant que le pardon est la seule vengeance digne des dieux, la faisoit charger de fers, et ordonnoit à ses nymphes de la frapper de verges. Au milieu de ses tourments, Psyché la conjuroit d'avoir au moins pitié de son état, et de considérer qu'elle alloit être

mere. A ces mots, Vénus, outrée d'un nouveau dépit, s'écrioit avec fureur:

« Tu ne survivras pas à ce nouvel outrage!...
« Frappez! frappez jusqu'à la mort!
« C'est peu d'aimer mon fils, l'insolente ose encor
« Me rendre grand'mere à mon âge!

En parlant ainsi, elle la frappoit elle-même au visage, et déchiroit ses vêtements. Mais apprenant que l'Amour exténué par le régime de la Diete venoit de tomber en foiblesse, elle abandonne sa victime, vole à l'Olympe, prend son fils dans ses bras, le ranime contre son cœur, et passe la nuit auprès de lui. Le chagrin et l'insomnie firent pâlir la mere de l'Amour. Au jour naissant, elle s'en apperçut; et ayant fait venir Psyché: Allez, lui dit-elle, allez chez Proserpine, et dites-lui de ma part: Vénus vous demande une boîte de beauté pour réparer celle qu'elle a perdue pendant la maladie de son fils.

Psyché devoit succomber dans ce message; mais elle descendit au sombre Averne avec cette sécurité qui accompagne l'innocence; et tous les obstacles s'évanouirent sous ses pas.

Les Ombres à l'envi planerent autour d'elle,
Cerbere, en murmurant, lécha ses jolis pieds,
Et l'avare Caron, deux fois dans sa nacelle,
Lui fit passer le Styx sans lui dire: Payez.

Proserpine elle-même, touchée des graces naïves de Psyché, lui dit en lui remettant la boîte de beauté : « Que Vénus est heureuse d'avoir une si « aimable messagere ! J'en suis jalouse ; et si ce n'é- « toit par égard pour elle, je serois presque tentée, « mon enfant, de te recommander à mon premier « médecin, qui, avec une simple ordonnance, te « placeroit auprès de moi pour toujours. Mais Vénus « m'en voudroit, et elle auroit raison. Adieu, porte- « lui cette boîte, et garde-toi bien de l'ouvrir ; tu « n'en as pas besoin. »

La défense aiguillonne la curiosité. Psyché, en revenant des enfers, tournoit, retournoit, et secouoit la boîte pour soupçonner au moins ce qu'elle pouvoit contenir ; puis elle disoit en elle-même :

En vérité, je voudrois bien savoir
Quelle figure peut avoir
La beauté renfermée ainsi dans une boîte...
« Garde-toi de l'ouvrir ; tu n'en as pas besoin, »
M'a-t-elle dit. C'est bien honnête !...
Si pourtant je pouvois en voir un petit coin !
Sur mainte table de toilette,
J'ai vu du noir, du blanc, et du rouge apprêté ;
Tout cela n'est pas la beauté.
De celle que je tiens si j'avois la recette,
Combien j'obligerois mon sexe !... Il est certain
Que je puis, sans être indiscrete,
Envier le secret d'obliger mon prochain.

Malgré cette apologie intérieure, Psyché, conservant un reste de scrupule, n'osoit ouvrir la boîte; mais elle la laissoit tomber par distraction, afin qu'elle s'ouvrît par accident. Enfin, l'accident n'arrivant pas assez tôt, Psyché innocemment aida un peu la catastrophe, en poussant, sans le vouloir, le couvercle de la boîte en-dehors; mais au lieu d'y trouver la beauté, elle en vit s'exhaler une vapeur infernale, qui, l'enveloppant tout-à-coup, la plongea dans un sommeil léthargique.

Heureusement l'Amour, alors convalescent, se promenoit ce jour-là pour la premiere fois.

Sans doute il existe un génie
Qui conduit les amants : à chaque instant du jour,
C'est lui qui sur vos pas me conduit, Émilie,
Et ce fut lui, je le parie,
Qui vers Psyché guida l'Amour.

Ce dieu, recueillant la vapeur mortelle dans la boîte, la referme avec soin, éveille son épouse, l'embrasse tendrement, et lui dit : Hâtez-vous, ma chere Psyché, de porter cette boîte à ma mere; et moi, je vais supplier Jupiter de consentir à notre hymen.

Déja Vénus, irritée de voir sa beauté flétrie, avoit brisé de dépit trois miroirs trop véridiques; elle en consultoit un quatrieme qui alloit subir le même

sort, lorsque Psyché lui présenta la boîte mystérieuse. Jamais la reine de Cythere n'en avoit si bien reconnu tout le prix.

Tandis qu'elle la recevoit des mains de Psyché, l'Amour foible et tremblant arrivoit au palais céleste, et se jetant aux pieds de Jupiter: Mon pere, s'écrioit-il, ou accordez-moi Psyché pour épouse, ou laissez-moi mourir; car sans elle l'immortalité m'est insupportable. Le bon Jupiter attendri releve son petit-fils avec une feinte sévérité. Je sais, lui dit-il, je sais ce que je voudrois ignorer. Mon fils, la faute est grave... — mais unique; et quel dieu peut en dire autant?

A cet argument direct, Jupin, faisant un retour sur lui-même, ajoute avec une bonté de circonstance: « Je consens à réparer une premiere erreur, « pourvu qu'à l'avenir vous juriez une sagesse... — « égale à la vôtre, mon pere. »

Le roi du ciel, confus de l'éloge, rougit pour la premiere fois, assemble le conseil secret des dieux, et leur dit:

« Mon petit-fils a fait des siennes.
« Malgré son sourire enfantin,
« Tel que vous le voyez, c'est un franc libertin!...
« Mais je veux que tu t'en souviennes!...
« Qu'il eût formé là-bas une inclination,
« C'étoit bien; mais dame Nature

« A poussé si loin l'aventure,
« Qu'il y paroît un peu, dit-on:
« Or, mes enfants, le mariage
« Étant, dans la belle saison,
« Le tombeau du libertinage,
« Je suis d'avis que, pour le corriger,
« Nous lui fassions épouser sa conquête.
— « Mais, mon pere, c'est déroger!
« Reprit Vénus. — Elle est d'une famille honnête,
« Répliqua Jupiter. — Oui, bon pour ces gens-là.
« Mais c'est une mortelle. — Ah! n'est-ce que cela
« Qui s'oppose à son alliance?
« En sûreté de conscience
« Votre fils pourra l'épouser,
« Et je me charge, moi, de l'immortaliser. »

A ces mots, les dieux applaudirent, et Vénus, réduite au silence, consentit à devenir grand'mere.

Psyché, les yeux baissés, tenant ses deux mains croisées sur son petit sein maternel, fut présentée aux dieux, qui admirerent en elle la réunion intéressante des graces naïves de l'enfance et des prémices de la maternité. Jupiter la prenant par la main, lui dit en lui présentant l'ambrosie:

« Venez, Psyché, soyez ma fille.
« Recevez l'immortalité;
« Bientôt l'aimable Volupté
« Doit avec vous entrer dans ma famille. »

La prédiction de Jupiter ne tarda pas à s'accomplir.

Peu de temps après, Psyché mit au jour cette aimable déesse avec laquelle, Émilie, vous m'avez un peu familiarisé. D'après les traits que j'en vais tracer, décidez si j'ai su la connoître :

Aimer pour le plaisir d'aimer ;
Épancher librement son ame tout entiere
Dans un cœur qu'on sait estimer ;
D'un adorable caractere
Éprouver chaque jour la douce égalité,
N'y trouver de variété
Que dans mille moyens de plaire ;
Entre les bras de la pudeur
S'abandonner à la tendresse ;
Goûter avec délicatesse
Le prix de la moindre faveur,
Au sein du plus tendre délire,
Jouir de tout, ne perdre rien,
Heureux du peu que l'on obtient,
Plus heureux de ce qu'on desire ;
Par la résistance irrité,
Et retenu par la décence,
En l'économisant, doubler la jouissance,
N'est-ce pas là la Volupté?

Telle est, Émilie, la fable de l'Amour et de Psyché. Vous saisirez aisément tous les traits de cette ingénieuse allégorie, dont je vous ai seulement extrait la substance. Apulée, qui paroît en être l'auteur, vous offrira des détails aussi multipliés

qu'agréables, et notre immortel fabuliste*, qui a composé un roman de ces aventures, vous intéressera par ces graces naïves qui n'appartiennent qu'à lui seul.

Après le divin La Fontaine
Il étoit dangereux d'essayer ce tableau.
Sans doute j'aurois dû m'en épargner la peine,
Pour ménager l'honneur de mon pinceau;
Mais je vous aime! Amour nous mene
Toujours trop loin, et nous fait tout oser.
Ce dieu m'excusera peut-être
D'avoir avec un si grand maître,
Osé presque rivaliser.
Sans être comme lui favorisé des Graces,
J'ai présumé, je ne m'en défends pas,
Qu'après avoir cueilli tant de fleurs sur vos pas,
J'en pourrois glaner sur ses traces.

---

* Nous avons sur le même sujet un poëme dont j'aurois fait l'éloge, si je ne m'abstenois autant de louer les vivants que de blâmer les morts.

LETTRE LVIII.

L'AMITIÉ.

Quoi! je vous aurai parlé de la naissance, des exploits, du culte, et des amours même de l'Amour, et je ne vous dirai pas un seul mot de l'Amitié!

Hélas! les statues et les temples du fils de Vénus couvrent encore la terre; ses lois se sont perpétuées jusqu'à nous; nous les avons reçues de nos peres pour les transmettre à nos enfants, qui probablement les transmettront aux leurs. Et l'Amitié? où sont les débris de ses autels? qui nous a transmis ses lois? Ses sujets, s'il en existe, osent à peine se montrer. Le culte de l'Amour est aujourd'hui la religion dominante, et les adorateurs de l'Amitié forment une secte obscure, qui n'a ni temple ni sacrificateurs.

Cependant les Grecs l'avoient divinisée. Ils l'appeloient la *Divinité des grandes ames;* mais ce titre étoit purement honorifique.

Les Vices couronnés des graces du bel âge,
Méprisés, mais charmants, sont l'objet de nos soins,
Tandis que les Vertus, avec un vieux visage,

En honneur parmi nous languissent sans témoins,
On les adore d'autant moins,
Qu'on les respecte davantage.

Telle est la différence qui a toujours existé entre l'Amour et l'Amitié.

Il paroît que les Romains la consolerent un peu de l'oubli des Grecs : ils la représenterent sous la figure d'une jeune fille, et je trouve qu'ils eurent raison. Quoique l'Amour préside au printemps, et l'Amitié à l'hiver de notre vie, peut-être devroit-on quelquefois donner à l'Amour les traits de l'Hiver, et à l'Amitié ceux du Printemps; car, comme nous l'apprend l'expérience,

Souvent l'Amour fait vieillir la jeunesse,
Et toujours l'Amitié rajeunit la vieillesse.

L'Amitié étoit représentée vêtue d'une tunique, sur les bords de laquelle on avoit gravé cette légende : *La mort et la vie.* Le sens de ces paroles s'explique de lui-même au cœur des vrais amis.

Le premier sentiment qui vient nous enflammer,
Jusques au tombeau doit nous suivre :
Quand on a commencé d'aimer,
Ne plus aimer c'est ne plus vivre.

Sur le front de la déesse, on lisoit cette inscription : *L'été et l'hiver,* pour désigner sans doute que

l'amitié n'appartient pas à la jeunesse, mais qu'elle est un fruit de la raison, qui mûrit durant notre été, et dont nous jouissons dans notre hiver. Heureux, mon amie, ceux chez qui ce fruit se trouve prématuré!

La statue de l'Amitié avoit le côté gauche ouvert, et de l'index de la main droite elle découvroit son cœur, au milieu duquel étoient écrits ces mots: *De près et de loin.*

De loin comme de près on s'ouvre à son amie,
Qui mieux que moi doit le savoir!
En lui parlant, on croit la voir;
On la mene, en rêvant, le long de la prairie;
Près d'un saule on la fait asseoir.
On l'entretient longuement jusqu'au soir,
De ses desirs, de ses alarmes,
De ses projets, de son espoir.
Dans ses yeux se peint-on des larmes?
Ivre d'amour et de plaisir,
On l'embrasse en idée; et tandis que Zéphyr
Emporte le baiser avec de nouveaux charmes,
Le cœur acheve de s'ouvrir:
Absente, on lui dit comme on l'aime;
On lui dit comme on est jaloux...
Si la belle étoit là, le diroit-on de même?
Oui, j'en réponds; tous les aveux sont doux
Quand ils nous sont dictés par la tendresse:
J'irois tous les jours à confesse,
Si je me confessois à vous.

La compagne ordinaire de l'Amitié étoit autrefois la Fidélité, qui, dit-on, accompagnoit même l'Amour : *Que les temps sont changés!*

La Fidélité, dont on confond les attributs avec ceux de la Bonne-Foi, avoit à Rome, près du Capitole, un temple qui, dit-on, lui fut consacré par Numa Pompilius. La déesse étoit représentée les mains jointes, et vêtue d'une longue draperie blanche : c'est peut-être pour cette raison que Virgile l'appelle *Cana Fides;* d'autres prétendent qu'il a voulu, par cette épithete, désigner la vieillesse de la Fidélité, blanchie par son grand âge ; mais cette interprétation ne peut plus lui convenir aujourd'hui :

Elle dure si peu, qu'on n'a pas le temps même
De la nommer Fidélité ;
Si bien que c'est, en vérité,
Un enfant qui meurt sans baptême.

On place ordinairement aux pieds de cette déesse un chien blanc ; ce symbole lui est commun avec l'Amitié. Il doit l'être en effet, puisque le chien réunit l'Attachement à la Fidélité.

Les prêtres de la Fidélité étoient vêtus, comme elle, d'une longue draperie blanche, qui leur couvroit la tête, et leur enveloppoit les mains. Nos chevaliers d'industrie doivent sentir la justesse et

la force de ce dernier emblême. Ces prêtres présentoient des offrandes dans le sanctuaire de la déesse, mais ils ne souilloient point ses autels du sang des victimes.

Sur le frontispice du temple, on voyoit deux mains droites qui se serroient étroitement. C'est encore ainsi que nos marchands peignent au-dessus de leur porte l'enseigne de la *Bonne-foi*, comme pour offrir au public le portrait au défaut de l'original.

Les Romains nous ont laissé un autre emblême de la Fidélité; ce sont deux vierges qui, en se tenant par la main, se jurent une amitié fidele.

De ce fragile engagement
Pour consolider la tendresse,
J'aurois subordonné la foi de leur serment
A la condition expresse
Qu'elles auroient à part chacune leur amant.

Ces monuments érigés en l'honneur de la Fidélité ont été détruits par le Temps, et oubliés par l'Indifférence. Son nom même a été rayé du style moderne, par l'Inconstance, divinité furtive à laquelle nos contemporains rendent, par orgueil, un froid et stérile hommage. Ainsi, c'est moins la légèreté que la vanité françoise qui a ridiculisé le bonheur, en reléguant la Fidélité dans les siecles.

Les dieux nous réservoient, ô ma fidele amie,
L'honneur de rétablir son culte et ses autels.
A notre exemple enfin, puissent tous les mortels,
Parcourant deux à deux le chemin de la vie,
D'une sainte union savourer la douceur!
Puisse chaque François, au terme du bonheur,
Arriver côte à côte avec son Émilie!

FIN DE LA QUATRIEME PARTIE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

	LET.	PAG.
AMITIÉ. Son culte tombé en désuétude,	58	99
Ses attributs, ses vêtements,	*ib.*	100
ARCAS, célebre chasseur,	49	30
AURORE. Son origine, ses fonctions,	47	8
Amante de Tithon, mere de Memnon,	*ib.*	10
Elle aime Céphale,	48	14
Elle enleve Orion,	*ib.*	19
CANENTE, femme de Picus, changée en voix,	49	31
CÉPHALE, aimé de l'Aurore, tue Procris son épouse,	48	18
CUPIDON aime Psyché,	52	61
DIETE, médecin de l'Amour,	56	88
ÉCHO, nymphe éprise de Narcisse,	51	48
ÉOUS, ETHON, PHLÉGON, PYROIS, chevaux du Soleil,	47	9
FANTASE, divinité nocturne, fille du Sommeil,	54	73
FAUNA, sœur et épouse de FAUNE, pere des Faunes,	49	32
FÉRONIE, divinité champêtre. Prodige sur le mont Soracte,	*ib.*	27
FIDÉLITÉ, la même que la BONNE-FOI,	58	102
FLORE. Son origine, son apothéose; épouse de Zéphire,	49	25
GAULOIS, sous la conduite de Brennus, viennent pour piller le temple de Delphes,	51	54

	LET.	PAG.
HAMADRYADES, DRYADES, NAPÉES,	49	29
HARPOCRATES, dieu du Silence,	52	61
HYRÉE, donne naissance à ORION,	48	20
LÉLAPE, chien de Céphale, changé en pierre,	*ib.*	17
MÉLISSES, premier nom des abeilles,	49	29
MEMNON, fils de l'Aurore. Sa mort. Statue de Memnon,	47	11
MEMNONIDES, oiseaux qui sortent du bûcher de Memnon,	*ib.*	*ib.*
MORPHÉE, fils aîné du Sommeil,	54	72
MUTA, déesse du Silence,	52	61
NARCISSE, aimé de la nymphe Écho,	51	48
Il devient épris de lui-même,	*ib.*	51
Il meurt et est changé en fleur,	*ib.*	52
ORÉADES, nymphes des montagnes,	49	28
ORION. Sa naissance,	48	20
Il est aimé de l'Aurore et de Diane, et changé en constellation,	*ib.*	21
PALES, déesse, protectrice des troupeaux et des prairies,	49	27
PAN. Son origine incertaine,	51	42
Il aime Syrinx et la nymphe Pithys,	*ib.*	43
Écho lui préfere Narcisse,	*ib.*	48
Son caractere, son culte. Terreur panique,	*ib.*	55
PHOBÉTOR, fils du Sommeil,	54	72
PICUS, aïeul des Sylvains, changé en pivert,	49	32
PITYS, aimée du dieu Pan, changée en pin,	51	46
POMONE, déesse des fruits, épouse de Vertumne,	50	38
PRIAPE, fils de Vénus et de Bacchus,	49	33
PRINTEMPS. Son cortege, son culte, son origine,	*ib.*	24

	LET.	PAG.
PROCRIS,	48	14
PSYCHÉ, son histoire,	52 à 57	57 à 98
QUERCULANES, nymphes protectrices des chênes,	49	30
SAISONS. Comment elles sont représentées,	50	41
SATYRES,	49	33
SOMMEIL. Description de son palais,	54	71
STERCULIE, dieu qui présidoit aux engrais,	49	32
SYLVAIN, amoureux d'Iole épouse d'Hercule,	*ib.*	30
SYRINX. Voyez PAN.		
TERME. Son caractere, son culte,	*ib.*	35
VERTUMNE. Voyez POMONE.		
VOLUPTÉ, fille de l'Amour et de Psyché. Définition de la VOLUPTÉ,	57	97
ZÉPHIRE, fils d'Éole et de l'Aurore, époux de Flore, et pere du Printemps,	49	25

FIN DE LA TABLE DE LA QUATRIEME PARTIE.